

C O L L E C T I O N

SUPERLIGHTS

SCIENCE FICTION

LES MARTEAUX DE VULCAIN

PHILIP K. DICK



FUTURAMA

PHILIP K. DICK

LES MARTEAUX DE VULCAIN

Traduit de l'américain par
Monique Bénâtre



PRESSES DE LA CITÉ PARIS

Titre original :
Vulcan's Hammer

© Philip K. Dick 1960, Ace Books, Inc.
© Presses de la Cité, 1983, pour la présente édition.

ISBN : 2-258-01258-9

CHAPITRE I

Arthur Pitt perçut la présence de la populace dès qu'il eut quitté les bureaux de l'Union Terrestre. Il traversa la rue, s'arrêta au coin, près de sa voiture, et alluma une cigarette. Tout en ouvrant la portière et en serrant étroitement son porte-documents sous le bras, il observa la foule.

Ils étaient bien cinquante ou soixante : des gens de la ville, ouvriers et petits commerçants, employés de bureau insignifiants aux lunettes cerclées d'acier, mécaniciens et camionneurs, quelques ménagères, un épicier avec son tablier blanc. L'habituelle, la toujours semblable petite classe moyenne.

Pitt se glissa derrière le tableau de bord, saisit le micro et appela son supérieur, le directeur pour l'Amérique du Sud.

Maintenant ils se déplaçaient vite, barrant toute la rue avançant silencieusement vers lui. Sans aucun doute, ils l'avaient identifié à ses vêtements de classe T : chemise blanche et cravate, complet gris, chapeau de feutre, porte-documents, chaussures noires bien cirées. Il saisit le tube doré de son brûleur qui dépassait de la poche supérieure de son manteau et le tint prêt.

— Urgence.

— Ici Directeur Taubmann, répondit le micro. Où êtes-vous ?

C'était une voix lointaine et officielle, venant de si haut au-dessus de lui.

— Toujours à Cedar Groves, Alabama. La populace se rassemble autour de ma voiture. Je suppose qu'ils ont bloqué toutes les rues. On dirait d'ailleurs que toute la ville se trouve ici.

— Des Sauveurs ?

À l'extérieur, sur le trottoir, se tenait un homme à la tête massive et aux cheveux ras. Calme, il se tenait drapé dans une

tunique brune, une corde à nœuds autour de la taille, des sandales aux pieds.

— Un seul, annonça Pitt.

— Essayez d'effectuer un balayage pour Vulcain III avec votre caméra.

— Je vais essayer.

Maintenant la foule entourait complètement la voiture. Pitt pouvait entendre des mains la tâter, en arracher des morceaux, l'explorer soigneusement avec calme et efficacité. Il se renversa contre le dossier et verrouilla les portes. Les vitres étaient déjà remontées et la capote soigneusement baissée. Il mit rapidement le moteur en marche, et celui-ci renforça le système défensif du véhicule. Au-dessous et autour de lui, le système ronfla tandis que ses éléments recherchaient la moindre faiblesse du blindage.

Sur le trottoir, l'homme en tunique brune n'avait pas bougé. Il était là, debout parmi les autres, seul à ne pas porter les vêtements habituels de la classe moyenne. Pitt sortit sa caméra et la souleva.

Au même instant, une pierre heurta le flanc de la voiture sous la vitre. La carrosserie en trembla et la caméra dansa entre ses mains. Une seconde pierre frappa directement la vitre, l'étoilant de craquelures. Pitt lâcha la caméra et reprit le micro.

— Je vais avoir besoin d'aide. Ils n'ont pas l'air de plaisanter.

— Une équipe est déjà en route. Essayez d'obtenir un meilleur balayage. Nous avons très mal reçu le premier.

— Je m'en doute, s'exclama Pitt avec colère. Ils ont vu la caméra entre mes mains et délibérément m'ont bombardé avec des pierres.

Maintenant l'une des vitres arrière était brisée, et des mains tâtonnaient à l'aveuglette dans la voiture.

— Il faut que je me sorte d'ici, Taubmann.

Pitt eut un pâle sourire lorsqu'il vit du coin de l'œil le système de la voiture tenter de réparer la vitre brisée. Tenter et échouer, car, au fur et à mesure que de la mousse de verre plastique se formait, des mains étrangères l'agrippaient et la repoussaient de côté.

— Pas de panique, lui ordonna la voix grêle du tableau de bord. Gardez la tête froide !

Pitt desserra le frein. La voiture avança d'un mètre environ et s'immobilisa. Le moteur était mort et, avec lui, le système de défense.

Une peur glacée serra le ventre de Pitt. Il renonça à reprendre le balayage, et ses doigts tremblants ressaisirent le brûleur. Quatre ou cinq hommes chevauchaient le capot, lui bouchant la vue ; d'autres étaient sur le toit au-dessus de sa tête. Soudain Pitt perçut un ronflement : ils découpaient le toit avec une perceuse thermique.

— Combien de temps ? demanda Pitt d'une voix altérée. Je suis coincé. Ils doivent avoir une sorte de plasma interfèrent. Cela a fichu en l'air le système de défense.

— Ils seront là d'une minute à l'autre, reprit la voix placide et métallique, dénuée de toute peur, si éloignée de Pitt et de son problème : la voix de l'Organisation. Grave, paisible, éloignée de tout péril.

— Ils feraient bien de se dépêcher.

La voiture frémit sous une véritable rafale de pierres et tangua de façon inquiétante. Ils en soulevaient un côté, tentant de la faire basculer. Les deux vitres arrière étaient maintenant brisées, et une main se tendait, cherchant à atteindre le verrouillage de la porte.

Pitt brûla la main. Le moignon s'agita frénétiquement et se retira.

— J'en ai eu un.

— Si vous pouviez nous en prendre quelques-uns dans votre balayage...

D'autres mains apparurent par les vitres arrière. À l'intérieur de la voiture, l'air était devenu étouffant : la perceuse thermique avait presque terminé son travail.

— Je déteste faire cela, énonça Pitt en dirigeant son brûleur sur son porte-documents jusqu'à ce qu'il fût totalement consumé.

Puis, en hâte, il détruisit le contenu de ses poches et de la boîte à gants : carte d'identité, papiers divers, son portefeuille. Tandis que le plastique de ce dernier se transformait en une

bouillie noirâtre, il eut le temps d'apercevoir une dernière fois en un éclair la photographie de sa femme avant que l'image disparaisse.

— Les voilà, annonça-t-il doucement, tandis qu'en grinçant tout le côté de la voiture se pliait en accordéon et glissait sous la pression de la perceuse thermique.

— Essayez de tenir, Pitt. L'équipe devrait être auprès de vous dans une...

La voix se tut brusquement. Des mains s'emparèrent de lui ; son manteau se déchira ; on lui arracha sa cravate ; une pierre le frappa en plein visage tandis que son brûleur tombait par terre ; une bouteille brisée le balafra des yeux à la bouche, et son cri s'acheva en gargouillement. Il sombra sous une véritable mêlée, lacéré par les griffes de cette masse humaine.

Sur le tableau de bord, une caméra, dissimulée sous la forme d'un simple allume-cigare, avait enregistré toute la scène et continuait à fonctionner. Pitt lui-même n'en connaissait pas l'existence. Mais, émergeant de la masse grouillante, une main se tendit, tâtonna habilement sur le tableau de bord, tira une seule fois et avec une grande précision sur un câble, et la caméra camouflée cessa de fonctionner. Comme Pitt, elle avait cessé d'exister.

Au loin, vers la rue principale, retentissaient lugubrement les sirènes de la police.

La main si experte se retira et disparut, se fondant de nouveau dans la masse humaine.

William Barris examinait attentivement la photo, la comparant une fois de plus avec celle prise par la caméra. Sur son bureau, oublié parmi ses papiers, son café refroidi n'était plus qu'une eau boueuse.

L'immeuble de l'Union résonnait et vibrait sous les bruits incessants des calculatrices, des machines à statistiques, des vidéophones, des télétypes et des innombrables machines à écrire électriques utilisées par le personnel subalterne. Des fonctionnaires allaient et venaient, se dirigeant avec habileté dans le dédale des bureaux innombrables où travaillaient les fonctionnaires de la classe T. Trois jeunes secrétaires, martelant le sol de leurs hauts talons, passèrent rapidement devant son

bureau, en revenant de leur pause-café. Normalement, il les aurait remarquées, surtout la grande blonde au sweater rose ; mais aujourd'hui, il ne remarqua rien ; il n'eut même pas conscience de leur passage.

— Ce visage est peu commun, murmura Barris. Regardez ces yeux et le profond sillon au-dessus des sourcils.

— Vous faites de la phrénologie, répondit Taubmann avec indifférence.

Son visage lisse aux joues rebondies reflétait l'ennui ; lui, il avait remarqué les secrétaires, si Barris ne l'avait pas fait.

Barris rejeta la photo sur la table.

— Pas étonnant qu'ils aient autant de partisans avec des chefs comme celui-là...

De nouveau, il examina l'épreuve prise par la caméra ; c'était la seule qui avait pu être tirée. Était-ce le même homme ? Il n'en était pas certain, car il distinguait seulement une silhouette sans traits précis. Il rendit enfin la photo à Taubmann.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Le Père Fields. — Sans se presser Taubmann consulta sa fiche. — Cinquante-neuf ans. Emploi : électricien. Spécialiste à l'échelon le plus élevé dans le montage des tourelles. L'un des meilleurs pendant la guerre. Né à Macon, Géorgie, en 1970. Affilié aux Sauveurs depuis deux ans, dès la naissance du mouvement. L'un des fondateurs, si l'on en croit la masse de renseignements entassés ici. A passé deux mois dans les laboratoires de Rééducation Psychologique d'Atlanta.

— Si longtemps ? s'étonna Barris.

Il était stupéfait, car pour la plupart des hommes cela ne prenait pas une semaine. Le bon sens revenait rapidement dans un laboratoire d'avant-garde comme celui-ci. Ils avaient toute l'installation nécessaire, il le savait, et certains équipements... Il n'avait fait que les entrevoir en passant. Chaque fois qu'il avait visité cet endroit, un profond sentiment de crainte l'avait envahi en dépit de la totale immunité que sa position lui avait apportée.

— Il s'est échappé, précisa Taubmann. Disparu. — Il redressa la tête et son regard croisa celui de Barris. — Sans avoir subi de traitement.

— Deux mois là ! Et pas de traitement ?

— Il était malade, expliqua Taubmann avec un pâle sourire narquois. Une blessure et une maladie chronique du sang. Puis la suite de radiations datant de la guerre. Il gagna du temps... et un beau jour, il partit. Il avait dérobé sur un mur l'un des éléments de l'appareil de climatisation et l'avait bricolé... avec une cuiller et un cure-dent. Naturellement, personne ne sut ce qu'il fabriquait. Il franchit le mur et la cour avec ce qu'il avait réalisé et fila. Tout ce que nous avons pour comprendre ce qu'il avait fait, était les parties qu'il avait laissées sur place, celles qu'il n'avait pas utilisées.

Taubmann remit la photo dans son dossier ; puis, montrant l'autre épreuve, il dit :

— S'il s'agit bien du même homme, c'est la première fois que nous avons de ses nouvelles depuis lors !

— Vous connaissiez Pitt ?

— Un peu. C'était un homme agréable, assez naïf, attaché à son travail. Homme d'intérieur, il recherchait les services en campagne pour la prime mensuelle supplémentaire ; cela permettait à sa femme de meubler leur living-room avec des meubles en chêne provenant de l'ancienne Nouvelle-Angleterre.

Taubmann se leva.

— Un avis a été lancé pour le Père Fields. Mais naturellement, il est déjà recherché depuis des mois.

— Dommage que la police soit arrivée trop tard, se plaignit Barris. Toujours quelques minutes trop tard.

Il regarda Taubmann attentivement. Tous deux, techniquement, étaient égaux ; et c'était la règle dans l'Organisation de se respecter entre égaux. Mais il n'avait jamais apprécié Taubmann. Il lui semblait que l'homme s'intéressait trop à sa propre condition et pas assez à celle de l'Union.

Taubmann haussa les épaules.

— Cela n'a rien d'étonnant, lorsque toute une ville est dressée contre vous. Ils bloquaient les rues, avaient coupé les fils et les câbles, brouillé les canaux de vidéophone.

— Si vous mettez la main sur le Père Fields, envoyez-le-moi. J'aimerais l'examiner personnellement.

Taubmann esquissa un sourire.

— Certainement. Mais je doute que nous l'attrapions. — Il bâilla et se dirigea vers la porte. — C'est peu probable, car c'est un malin.

— Qu'en savez-vous ? demanda Barris. Vous semblez bien le connaître... comme s'il vous était familier ?

Sans perdre une infime parcelle de son sang-froid, Taubmann expliqua :

— Je l'ai vu deux fois aux laboratoires d'Atlanta. Après tout, Atlanta est dans ma région.

Il soutint fermement le regard de Barris.

— Pensez-vous que ce soit le même homme que celui vu par Pitt peu avant sa mort ? L'homme qui avait organisé cette émeute ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander, répondit Taubmann. Envoyez les deux photos à Vulcain III. Posez-lui la question, il est là pour ça.

— Vous n'ignorez pas que Vulcain III n'a pas donné de réponse depuis plus de quinze mois.

— Peut-être ne sait-il pas quoi répondre ?

Taubmann ouvrit la porte donnant sur le hall ; immédiatement ses gardes du corps se pressèrent autour de lui.

— Je peux vous dire une chose, pourtant. Les Sauveurs ont un but et un seul ; tout le reste n'est que paroles. Toutes ces histoires à propos de leur désir de détruire la Société et de briser la civilisation ne sont que fariboles. C'est tout juste bon pour les analystes informations commerciales ; mais nous savons qu'actuellement...

— Quel est leur but réel ? l'interrompit Barris.

— Ils veulent détruire Vulcain III. Ils veulent en disperser les morceaux d'un bout à l'autre de la planète. Tout ce qui s'est passé aujourd'hui : la mort de Pitt, le reste... Ce n'est qu'une tentative pour atteindre Vulcain III.

— Pitt est-il arrivé à brûler ses papiers ?

— Je le suppose. Nous n'avons rien retrouvé. Aucun reste de lui, ni de son matériel.

La porte se referma sur Taubmann.

Après avoir attendu prudemment quelques minutes, Barris alla vers la porte, l'entrouvrit et jeta un coup d'œil pour

s'assurer que Taubmann s'était bien éloigné. Puis il regagna son bureau, brancha le circuit fermé du vidéo-émetteur et obtint l'opérateur local de l'Union.

— Donnez-moi les laboratoires de Rééducation Psychologique d'Atlanta.

Puis il coupa aussitôt le circuit.

Il réfléchissait : « C'est ce genre de raisonnement qui fait de nous ce que nous sommes. Les soupçons paranoïaques d'un autre... Union ! pensait-il avec ironie ; drôle d'Union où chacun épie son voisin, guettant la moindre erreur. Il est normal que Taubmann ait eu des contacts avec un chef des Sauveurs ; cela fait partie de son travail d'interroger chacun de ceux qui tombent entre nos mains... Et il est chargé du personnel d'Atlanta. C'est pourquoi je le consultais en tout premier lieu... Et encore... les mobiles de l'homme... C'est son affaire, pensait Barris rêveusement. Et en ce qui me concerne ? Quels sont mes mobiles ? Qu'est-ce qui me pousse à le suspecter ?... »

« Après tout, Jason Dill prend de l'âge et ce sera à l'un de nous de le remplacer. Et si je pouvais épingleur quelque chose sur Taubmann, même un soupçon de trahison sans faits réels... Mais peut-être ne suis-je pas sans tache moi non plus ? Je ne peux me faire confiance parce que je ne suis pas désintéressé. Aucun de nous ne l'est, dans la totalité de l'organisation de l'Union. Je ferais donc mieux de ne pas céder à mes soupçons, tant que je ne suis pas certain de mon mobile. »

Il rappela l'opérateur local.

— Oui, monsieur, répondit-il, votre appel pour Atlanta...

— Je désire l'annuler, coupa-t-il sèchement. À la place – il prit une profonde aspiration – donnez-moi le Contrôle de l'Union à Genève.

Pendant que l'appel franchissait tout un assortiment de bureaux le long des milliers de kilomètres de canaux, il resta assis, remuant distraitemment son café.

« Un homme qui avait su se dérober à la psychothérapie pendant deux mois, et ceci en présence de nos plus subtils médecins ! Je me demande si j'aurais pu le faire ? Quelle maîtrise cela a dû demander ! Quelle ténacité ! »

Le vidéophone cliqueta :

— Le Contrôle de l'Union, monsieur.

— Ici Barris, directeur de l'Amérique du Nord. Je voudrais confier une recherche urgente à Vulcain III.

Un court silence suivit cette requête.

— Des données de premier ordre à offrir ?

L'écran restait vide de toute image ; il recevait seulement la voix, et elle était si douce, si impersonnelle qu'il ne pouvait deviner l'identité de son interlocuteur. Quelque fonctionnaire, sans doute. Un rouage anonyme.

— Rien qui ne soit déjà enregistré, répondit-il à contrecœur.

Le fonctionnaire, anonyme ou non, connaissait son travail ; il savait poser les bonnes questions.

— Dans ces conditions, vous devez faire passer votre requête par la voie normale. — Après un bruissement de papiers, la voix continua : — Le délai est actuellement de trois jours.

Sur un ton légèrement railleur, Barris questionna :

— Que fait donc Vulcain III ? Il analyse des coups d'échecs ?

Il lui fallait prononcer cette phrase sarcastique sur un ton railleur, sinon sa tête tomberait.

— Je suis désolé, monsieur Barris. Le temps d'attente ne peut être réduit, même pour le personnel de la Direction !

Barris allait raccrocher, lorsqu'il demanda sur un ton vif et autoritaire :

— Passez-moi Jason Dill alors.

— Le Directeur Général Dill est en conférence. — Rien ne pouvait impressionner ou troubler ce fonctionnaire. — On ne peut l'importuner pour des questions de routine.

Barris coupa la communication d'un geste rageur. L'écran s'éteignit. Trois jours ! Encore cette éternelle bureaucratie qui sclérosait cette organisation colossale ! Ils l'avaient bien eu ; ils connaissaient parfaitement la technique pour temporiser.

Barris, tout en réfléchissant, prit sa tasse et avala une gorgée de café. Le liquide froid et amer le fit frissonner. Il jeta ce qu'il en restait, et aussitôt la cafetière remplit la tasse de café frais.

Ainsi Vulcain III s'en moquait ! Peut-être se désintéressait-il du Mouvement Mondial ! Alors que celui-ci n'avait d'autre but, ainsi que Taubmann l'avait dit, que de détruire son enveloppe

métallique, éparpiller ses relais, vider ses réserves de mémoires, briser ses câbles et abandonner le tout aux corbeaux.

Mais ce ne pouvait être Vulcain III ! C'était l'Organisation qui agissait : depuis les petites secrétaires au regard vague qui sortaient pour la pause-café, jusqu'aux directeurs, en passant par les chefs de service, les réparateurs qui maintenaient Vulcain III en bon état de marche et les Statisticiens qui recueillaient les données. Et pourquoi pas Jason Dill ? Dill tenait-il délibérément les autres directeurs à l'écart, les coupant de Vulcain III ? Peut-être Vulcain III avait-il déjà répondu à la question et l'information avait-elle été marquée « ultra-secret » ? Barris s'affola :

« Même lui, je le suspecte ! Mon propre supérieur ! Le plus haut fonctionnaire de l'Union ! La tension doit être trop forte ! Je deviens complètement fou ! J'ai besoin de repos. Ce doit être la conséquence de la mort de Pitt ! Je me sens en quelque sorte responsable de son assassinat ; je suis à l'abri derrière un bureau tandis que des hommes jeunes et ardents parcourent le pays aux endroits dangereux et, si quelque chose tourne mal, c'est pour eux ! Alors que nous tous, les directeurs, nous n'avons rien à craindre de ces cinglés en robe de bure... Enfin, rien à craindre jusqu'à présent ! »

Barris prit un formulaire et commença à le remplir avec soin. Il écrivait lentement, pesant chaque mot. Le formulaire était prévu pour dix questions ; il n'en posa que deux :

a – *Les Sauveurs ont-ils une importance réelle ?*

b – *Pourquoi ne réagissez-vous pas à leur existence ?*

Puis il le glissa dans le transmetteur, et attendit tandis que le curseur se déplaçait. À des milliers de kilomètres de là, ses propres questions rejoignaient la marée qui affluait du monde entier, des bureaux de l'Union dans chaque pays. Il existait onze Directoires sur la Planète. Chaque Directoire avait son directeur, ses sous-directeurs et son personnel ; en outre, chaque directoire possédait sa police personnelle qui avait prêté serment au directeur.

Dans trois jours, le tour de Barris viendrait, et les réponses arriveraient. Ses questions, traitées par le mécanisme compliqué de Vulcain III, recevraient enfin une réponse.

Comme tous les hommes de la classe T, il soumettait tous les problèmes importants à l'énorme cerveau électronique qui était enterré quelque part dans une forteresse souterraine, à proximité des bureaux de Genève.

Il n'avait pas le choix. Tout ce qui touchait à la politique était du ressort de Vulcain III ; telle était la loi.

Se levant, il fit signe à l'une des secrétaires qui attendait non loin de là. Elle vint immédiatement vers son bureau avec son bloc et son scripteur.

— Oui, monsieur, lui dit-elle en souriant.

— Je désire dicter une lettre pour Mme Arthur Pitt. — Cherchant parmi ses papiers, il lui donna l'adresse. Puis, après réflexion : — Non. Je pense que je vais l'écrire moi-même.

— À la main, monsieur ? — Elle cligna des yeux sous la surprise. — Vous voulez dire comme les enfants à l'école ?

— Oui.

— Puis-je vous demander pourquoi, monsieur ?

Barris n'en savait rien. Il n'avait pas de raison particulière.

« Peut-être par sentimentalité », pensa-t-il en congédiant la secrétaire.

Il composa à l'avance ce texte difficile dans sa tête :

« Votre mari est mort en service commandé. L'Union est profondément désolée. En tant que directeur, je désire vous exprimer ma sympathie personnelle dans ce moment tragique... Zut ! Je ne peux pas. Je ne peux pas. Il faut que j'aille la voir ; je ne peux pas lui écrire des lieux communs. Ils ont été trop nombreux à mourir ces derniers temps ! Beaucoup trop nombreux pour que je puisse le supporter ! Je ne suis pas comme Vulcain III. Je ne peux les ignorer et rester silencieux. Et ça ne s'est même pas passé dans ma région ! L'homme n'était même pas mon employé ! »

Branchant sa ligne, il appela son sous-directeur :

— Pouvez-vous me remplacer pour le restant de la journée ? Je suis à plat et je ne me sens pas très bien.

— Navré, répondit Peter Allison.

Mais le ton de sa voix exprimait un plaisir évident, celui de pouvoir sortir des coulisses pour occuper un poste plus important, même pour un court moment.

Et Barris ferma ses tiroirs à clef, tout en pensant :

« Vous aurez mon poste. Vous le guettez exactement de la même façon que je guette celui de Dill. Et c'est ainsi, du bas jusqu'en haut de l'échelle. »

Il écrivit l'adresse de Mme Pitt sur un papier, le glissa dans la poche de sa chemise et quitta son bureau rapidement, heureux de s'éloigner, heureux d'avoir une excuse pour échapper à son atmosphère opprimante.

CHAPITRE II

Debout devant le tableau noir, Agnès Parker demanda :

— Que vous rappelle l'année 1992 ?

Son regard vif parcourut la classe et se posa sur Peter Thomas, l'un de ses meilleurs élèves.

— L'année 1992 nous rappelle la fin de la première guerre atomique et le commencement de la décennie de pourparlers internationaux.

— L'Union naquit à cette date, ajouta Patricia Edwards. Ce fut l'organisation rationnelle du monde.

Mme Parker annota son graphique. Elle se sentait fière de la façon rapide dont répondaient ses enfants.

— C'est exact. Et maintenant peut-être quelqu'un pourra-t-il me parler des lois de 1993, dites lois de Lisbonne ?

La classe était silencieuse. Quelques élèves s'agitèrent sur leur siège. L'air chaud de juin frappait aux fenêtres. Un gros rouge-gorge descendit en sautillant le long d'une branche, guettant les vers. Les arbres bruissaient paresseusement.

— C'est quand Vulcain III a été fabriqué, dit Hans Stein.

Mme Parker sourit.

— Vulcain III a été fabriqué bien avant cette date. Vulcain III a été fabriqué pendant la guerre. Vulcain I en 1970. Vulcain II en 1975. Il existait des ordinateurs même avant la guerre, au milieu du siècle. La série des Vulcains a été développée par Otto Jordan qui travaillait avec Nathaniel Greenstreet pour Westinghouse aux premiers jours de la guerre.

La voix de Mme Parker se perdit dans un bâillement. Elle se ressaisit avec effort. Ce n'était pas le moment de s'assoupir. Le directeur Jason Dill et ses collaborateurs étaient, paraît-il, quelque part dans l'école, effectuant une inspection sur l'enseignement de l'idéologie.

Le bruit courait que Vulcain III avait fait une enquête sur les différentes tendances d'enseignements dans les programmes d'orientation fondamentale des élèves. Après tout, c'était la tâche des écoles, et spécialement des lycées, d'inculquer à la jeunesse du monde les attitudes appropriées. Pourquoi en existerait-il d'autres ?

Elle répéta :

— Quelles étaient les lois de 1993, dites de Lisbonne ? Personne ne les connaît-il ? J'ai réellement honte de vous tous ! Honte parce que vous ne pouvez pas vous efforcer d'apprendre par cœur ce qui est peut-être ce que vous apprendrez de plus important pendant toutes vos études ! Je suppose que si cela ne tenait qu'à vous, vous liriez ces illustrés qu'on trouve dans le commerce et qui enseignent l'addition, la soustraction et autres techniques dont on se sert dans les affaires !

Elle tapa violemment du pied.

— Eh bien ! J'attends une réponse.

Le silence régna un moment. Les rangées de visages étaient vides d'expression. Puis, brusquement, une petite voix d'enfant venue du fond de la classe, une voix de fille, sévère et pénétrante, prononça :

— Les lois de Lisbonne ont détrôné Dieu.

Mme Parker sursauta et cligna des yeux, stupéfaite.

— Qui a dit cela ?

La classe s'agita. Des têtes curieuses se tournèrent vers le fond.

— Qui était-ce ?

— C'était Jeanine Barer, pleurnicha un garçon.

— C'était pas elle ! C'était Dorothy !

Mme Parker marcha rapidement dans l'allée centrale jusqu'au fond de la classe en récitant nerveusement :

— Les lois de 1993, dites de Lisbonne, ont formé la législation la plus importante des cinq cents dernières années.

Elle parlait d'une voix perçante qui fit, petit à petit, se tourner toute la classe vers elle. L'habitude et l'entraînement des années leur faisaient reporter leur attention sur elle.

— Les soixante-dix nations du monde envoyèrent toutes des représentations à Lisbonne. L'Organisation Mondiale de l'Union

y a formellement consenti à ce que les grands cerveaux électroniques, utilisés jusqu'ici par la Grande-Bretagne, l'Union Soviétique et les États-Unis uniquement comme conseillers, reçoivent désormais un pouvoir absolu sur les gouvernements mondiaux en ce qui concerne les décisions de politique générale...

C'est le moment que choisit le directeur général Jason Dill pour faire son entrée dans la classe, et Mme Parker se courba dans un silence respectueux.

Ce n'est pas la première fois qu'elle voyait cet homme, physiquement et non en images projetées par les média au grand public. Et comme les autres fois, elle fut surprise par la différence qui existait entre l'homme réel et son image officielle. Intérieurement, elle se demanda comment les enfants réagissaient. Elle jeta un coup d'œil sur eux. Tous le fixaient respectueusement, oubliant le reste.

Elle songea :

« Il ne paraît pas tellement différent de nous. C'est l'être humain ayant la situation la plus importante... et c'est simplement un être humain. Un homme énergique, d'âge moyen, au visage intelligent, aux yeux pétillants, avec un sourire cordial qui inspire confiance. Et il est petit, plus petit que certains des hommes qui l'entourent. »

Ses collaborateurs, trois hommes et deux femmes, tous vêtus du costume gris de la classe T, étaient entrés avec lui.

« Pas d'insigne spécial ! Pas d'accoutrement royal ! Si je ne l'avais pas connu, je ne m'en serais pas douté, songea-t-elle. Il est tellement simple. »

— Voici le directeur général Dill ! directeur coordinateur de l'Organisation de l'Union.

Sa voix se brisa sous la tension.

— Le directeur général Dill est responsable uniquement devant Vulcain III. Il est le seul être humain autorisé à approcher les claviers du cerveau.

Le directeur Dill salua aimablement Mme Parker et sa classe.

— Qu'étudiez-vous en ce moment, mes enfants ? demanda-t-il d'une voix bienveillante, de la voix riche d'un chef compétent de classe T.

Les enfants s'agitèrent timidement.

— Nous apprenons les lois de Lisbonne, dit un garçon.

— C'est bien, affirma chaleureusement le directeur Dill. — Ses yeux étaient vifs et brillants. Il fit un signe de tête à ses collaborateurs et ils reprirent le chemin de la porte.

— Soyez de bons élèves et faites bien tout ce que vous dit votre professeur.

— Ce fut si aimable de votre part, parvint à dire Mme Parker en réprimant son émotion, d'entrer ainsi en passant afin qu'ils puissent vous voir un moment. C'est un tel honneur ! — Elle suivit le groupe jusqu'à la porte, le cœur battant. — Ils n'oublieront jamais cet instant. Ils le conserveront soigneusement dans leur mémoire.

— Monsieur Dill ! — C'était la voix d'une fille. — Puis-je vous demander quelque chose ?

Le silence tomba brutalement sur la pièce. Mme Parker frissonna. La voix ! Encore cette fille ! Qui était-ce ? Laquelle ? Elle s'efforçait de la distinguer parmi les autres. Son cœur battait de terreur. Grand Dieu, ce petit démon allait-il dire quelque chose d'incongru devant le directeur Dill ?

— Certainement, acquiesça Dill en s'arrêtant une seconde à la porte. Que voulez-vous me demander ?

Il jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet avec un sourire un peu figé.

— Le directeur Dill est pressé, parvint à dire Mme Parker. Il a tellement à faire, tant de tâches à accomplir. Je pense que nous ferions mieux de le laisser partir, ne croyez-vous pas ?

Mais la petite voix ferme de l'enfant, aussi inflexible que l'acier, continua :

— Directeur Dill ! N'avez-vous pas honte de vous-même lorsque vous laissez une machine vous dicter ce que vous devez faire ?

Le sourire se figea complètement sur le visage du directeur Dill. Il se tourna vers la classe. Son regard brillant et perspicace erra à travers la pièce, cherchant à situer la questionneuse.

— Qui a demandé cela ? s'informa-t-il aimablement.

Silence.

Le directeur Dill s'avança dans la classe, à pas lents, les mains dans les poches.

Puis il se frotta le menton, le tirailla distraitement. Personne ne bougeait, ni ne parlait. Mme Parker et les collaborateurs du directeur, horrifiés, restaient paralysés.

« C'est la fin de ma carrière, pensa frénétiquement Mme Parker. Peut-être me feront-ils signer une demande de traitement ! Peut-être devrai-je subir une rééducation volontaire ! Non... par pitié... »

Par contre, le directeur Dill restait imperturbable. Il s'arrêta devant le tableau noir, leva la main traça un chiffre dans l'air. Des traits blancs s'inscrivirent sur la surface sombre. D'un air réfléchi, il fit quelques autres gestes et la date « 1992 » apparut d'elle-même.

— La fin de la Guerre.

Il traça « 1993 » devant la classe silencieuse.

— Les lois de Lisbonne que vous êtes en train d'étudier. L'année où la totalité des nations du monde décidèrent d'unir leurs destinées, de se subordonner, d'une façon réaliste et non pas à la manière idéaliste de l'époque de l'O.N.U., à une commune autorité supranationale, pour le bien de toute l'humanité.

Le directeur Dill s'éloigna du tableau noir et fixa pensivement le plancher.

— La guerre venait juste de se terminer. Presque toute la planète était en ruine. Il fallait prendre des mesures énergiques, car une autre guerre aurait détruit l'humanité. On avait besoin de quelque chose, d'une sorte de principe fondamental d'organisation ; d'un contrôle international ; d'une loi que ni les hommes ni les nations ne pourraient violer. On avait besoin de gardiens. Mais qui surveillerait les gardiens ? Comment pouvions-nous être certains que ce corps supranational serait exempt de la haine, des penchants et des passions animales qui avaient dressé l'homme contre l'homme au cours des siècles ? Ce corps, comme tous les autres corps constitués d'hommes, n'hériterait-il pas des mêmes vices ? Ne ferait-il pas encore passer l'intérêt avant la raison, le sentiment avant la logique ?

« Il n'y avait qu'une réponse : depuis des années, nous utilisons des cerveaux électroniques, des machines géantes assemblées grâce au travail et au talent de centaines de spécialistes entraînés. Or les machines sont exemptes des penchants empoisonnés, de l'intérêt personnel et des passions qui rongent l'homme ; elles sont capables d'exécuter des calculs qui pour l'homme seraient toujours restés un rêve idéal, jamais une réalité. Si les nations acceptèrent de renoncer à leur souveraineté, à subordonner leur pouvoir aux directives objectives et impartiales de... »

À nouveau, la voix fluette de l'enfant coupa le ton assuré de Dill. Son discours cessa, brisé par l'interruption nette et précise venue du fond de la classe.

— Monsieur Dill ! Croyez-vous réellement qu'une machine vaut plus qu'un homme ? Que l'homme n'est pas capable de gouverner son propre monde ?

Pour la première fois, les joues du directeur Dill s'enflammèrent. Il hésita, souriant à demi, faisant des gestes de sa main droite tandis qu'il cherchait ses mots :

— Eh bien... murmura-t-il.

— Je ne sais vraiment pas quoi dire, suffoqua Mme Parker en retrouvant sa voix. Je suis désolée. Je vous en prie, croyez-moi, je n'ai aucune idée...

Le directeur Dill lui fit un signe de tête compréhensif.

— Naturellement, lui dit-il à mi-voix. Ce n'est pas de votre faute. Ce ne sont pas des *tabulae rasae* que vous pouvez graver comme de l'argile.

— Pardon ? dit-elle ne comprenant pas les mots en langue étrangère.

Elle avait une faible idée que c'était... Mais qu'est-ce que c'était ? Du latin ?

Dill reprit :

— Il y en a toujours un certain nombre qui ne répondent pas aux *stimuli*. — Il éleva la voix pour que la classe l'entende. — Je vais jouer avec vous. — Aussitôt les petits visages furent attentifs. — À partir de maintenant, vous ne prononcez plus un seul mot ; vous posez vos mains sur vos bouches et vous vous tenez comme les policiers lorsqu'ils sont sur le point d'attraper

l'un de nos ennemis. – Leurs petites mains couvrirent leur bouche ; leurs yeux brillaient d'excitation. – Nos policiers sont ainsi, calmes, regardant aux alentours ; ils scrutent encore et encore pour voir où se tient l'ennemi. Naturellement ils ne laissent pas voir à l'ennemi qu'ils sont sur le point de fondre sur lui.

La classe gloussa de joie.

– Maintenant, reprit Dill en se croisant les bras, nous regardons autour de nous. – Les enfants, obéissants, lancèrent des regards aux alentours. – Où est l'ennemi ? Nous comptons : un, deux, trois. – Brusquement Dill leva les bras et cria. – Et nous désignons l'ennemi ! Nous le désignons !

Vingt petites mains se tendirent. Au fond, sur sa chaise, la petite fille aux cheveux roux resta assise tranquillement, sans réaction apparente.

– Quel est votre nom ? lui demanda Dill en s'avancant posément dans l'allée centrale jusqu'à sa table.

La fillette fixa silencieusement le directeur.

– Ne répondrez-vous pas à ma question ? lui demanda Dill en souriant.

Calmement, la fillette joignit ses petites mains sur sa table.

– Marion Fields, dit-elle clairement, mais vous n'avez pas répondu à *mes* questions.

*

* *

Côte à côte, le directeur Dill et Mme Parker avançaient le long du corridor de l'école.

– J'ai eu des difficultés avec elle depuis le début, expliqua Mme Parker. En fait, j'ai protesté lorsqu'on l'a mise dans ma classe. Vous trouverez ma protestation écrite aux Archives. J'ai suivi la méthode régulière. Mais je savais que quelque chose comme ça allait arriver. Je m'en doutais !

– Ne craignez rien. Votre travail vous sera laissé. Vous avez ma parole. – Il jeta un coup d'œil sur le professeur et ajouta d'un air réfléchi : – À moins naturellement que nous n'ayons pas connaissance du dessous des cartes. – Il s'arrêta à la porte

du bureau du Principal. – Vous n’avez jamais rencontré ou vu son père ?

– Non. Elle est pupille du gouvernement ; son père fut arrêté et confié aux laboratoires d’Atlanta...

– Je sais, l’interrompit Dill. Elle a neuf ans, n’est-ce pas ? Essaie-t-elle de discuter de l’actualité avec les autres enfants ? Je présume que vous avez une installation d’écoute qui fonctionne en permanence, spécialement dans la cafétéria et sur le terrain de récréation ?

– Nous possédons les bandes complètes de toutes les conversations de nos élèves, énonça fièrement Mme Parker. Il n’y a pas un endroit et pas un instant où les conversations ne soient enregistrées. Naturellement, nous sommes tellement débordés et surchargés, et notre budget est si mince... franchement nous avons du mal à trouver le temps de repasser les bandes. Nous, les professeurs, essayons de passer au moins une heure par jour à écouter soigneusement...

– Je comprends, murmura Dill. Je sais combien vous êtes tous surchargés, avec toutes vos responsabilités. Il serait normal pour n’importe quel enfant de parler de son père. J’étais seulement curieux. Évidemment... – Il s’interrompit. – Je crois que je vais vous demander de signer une mise en disponibilité pour me permettre d’assumer sa garde. Avec effet immédiat. Avez-vous quelqu’un à envoyer à son dortoir pour prendre ses affaires, ses vêtements et objets personnels ? – Il jeta un regard à sa montre. – Je n’ai guère de temps.

– Elle possède juste l’équipement standard classe B qui est fourni à ceux de neuf ans. On peut le trouver partout. Vous pouvez donc l’emmener tout de suite. Le formulaire va être établi immédiatement.

Elle ouvrit la porte du bureau du Principal et se dirigea vers un employé.

– Vous n’avez pas d’objection à ce que je l’emmène ? demanda Dill.

– Certainement pas ! Pourquoi me demandez-vous cela ?

D’une voix sombre et introspective, Dill commenta :

– Cela mettra un terme à son éducation.

– Je ne vois pas ce que cela peut faire.

Dill la regarda, et elle se troubla. Elle se sentait rétrécir sous son regard glacé.

— Je suppose, reprit-il, que son éducation a été un échec. Aussi son départ n'a-t-il aucune importance !

— C'est exactement cela, dit-elle rapidement. Nous ne pouvons aider les réfractaires comme elle. Comme vous l'avez fait remarquer dans votre exposé à la classe.

— Faites-la descendre jusqu'à ma voiture. J'espère qu'elle est surveillée par quelqu'un capable de la retenir. Il serait désastreux qu'elle choisisse ce moment pour s'échapper.

— Nous l'avons enfermée dans l'un des cabinets de toilette.

De nouveau, il la regarda ; mais cette fois ne dit rien. Tandis que d'une main tremblante elle établissait le formulaire approprié, il prit un moment pour regarder le terrain de jeux un étage plus bas. C'était l'heure de la récréation et les faibles voix assourdies des enfants montaient jusqu'à la fenêtre du bureau.

— Qu'est-ce que ce jeu ? demanda finalement Dill, celui où ils font des marques à la craie.

— Je ne sais pas, répondit-elle en regardant par-dessus son épaule.

Dill fut abasourdi par cette réponse.

— Vous voulez dire que vous les laissez jouer à des jeux non organisés ? À des jeux qu'ils inventent eux-mêmes ?

— Non. Je veux seulement dire que je ne suis pas chargée du terrain de jeux ; c'est Mlle Smollet qui s'en occupe. Vous la voyez là-bas ?

Quand le transfert de garde fut établi, il le prit et quitta le bureau. Par la fenêtre, elle vit le directeur et ses collaborateurs traverser le terrain de jeux. Il faisait des signes de la main aux enfants et plusieurs fois s'arrêta pour parler à l'un d'eux en particulier.

« C'est incroyable, pensa-t-elle, qu'il puisse prendre du temps pour des personnes ordinaires comme nous. »

Près de la voiture du directeur, elle aperçut la petite Fields.

La forme menue, portant un manteau, la brillante chevelure rousse chatoyant sous le soleil... Puis l'un des collaborateurs de Dill fit monter l'enfant à l'arrière de la voiture. Dill la suivit, et les portes claquèrent. La voiture s'éloigna. Sur le terrain de jeux,

un groupe d'enfants s'étaient rassemblés près de la haute clôture métallique et agitaient les mains.

Encore toute tremblante, Mme Parker reprit le corridor qui menait à sa classe.

« Vais-je garder mon poste ? se demandait-elle. Ferai-je l'objet d'une enquête, ou bien puis-je le croire lorsqu'il m'a donné son assurance absolue ? Après tout, personne ne peut le contredire. Je sais que mon dossier est net. Je n'ai jamais rien fait de subversif. Je n'avais pas demandé à avoir cette enfant dans ma classe et je ne discute jamais de l'actualité avec mes élèves. Je n'ai jamais commis la moindre faute. Mais supposons... »

Soudain, du coin de l'œil, elle entr'aperçut un mouvement. Elle s'arrêta net. Ce n'était que l'ombre d'un mouvement maintenant disparu. Une profonde crainte instinctive l'envahit ; quelque chose s'était trouvée là, près d'elle, inaperçue et maintenant rapidement évanouie. Elle n'avait seulement eu que la plus indistincte et fugitive des visions.

« On l'espionnait ! Quelque mécanisme l'épiait ! Pas seulement les enfants, pensait-elle avec terreur, mais nous aussi. Ils nous observent, et je n'en savais rien ; je m'en doutais seulement.

« Peut-on lire mes pensées ? se demanda-t-elle. Non. Rien ne peut lire les pensées. Et je ne disais rien à haute voix. »

Elle examina attentivement le corridor, cherchant à découvrir l'espion.

« À qui est-ce rapporté ? À la police ? Vont-ils venir me chercher, me conduire à Atlanta ou en quelque autre endroit similaire ? »

Haletant de peur, elle parvint à ouvrir la porte de sa classe et y entra.

CHAPITRE III

Le siège du Contrôle de l'Union couvrait pratiquement la totalité du quartier des affaires à Genève. C'était un immense et imposant cube de béton blanc et d'acier. Ses interminables rangées de fenêtres scintillaient sous le soleil de cette fin d'après-midi ; des pelouses et des arbustes entouraient la construction de toutes parts ; des hommes et des femmes vêtus de gris montaient en hâte les larges marches de marbre et franchissaient les portes.

La voiture de Jason Dill s'arrêta devant l'entrée réservée aux directeurs. Il en sortit rapidement et tint la porte ouverte.

— Venez...

Pendant un moment, Marion Fields ne bougea pas, peu désireuse de quitter la voiture. Les sièges de cuir lui donnaient une sensation de sécurité, et elle restait assise, regardant l'homme qui se tenait sur le trottoir et essayant de contrôler la peur qu'il lui inspirait. L'homme avait beau lui sourire, elle n'avait aucune confiance dans ce sourire, car elle l'avait vu trop souvent à la télévision, et il faisait partie du monde dont on lui avait appris à se méfier.

— Pourquoi ? Qu'allez-vous faire ?

Finalement elle se laissa glisser hors de la voiture.

Elle n'était pas sûre de l'endroit où elle se trouvait ; la rapidité du voyage l'avait troublée.

— Je suis désolé que vous ayez dû laisser ce qui vous appartenait.

Il la prit par la main et monta avec elle les marches du grand bâtiment.

— Nous le remplacerons et ferons en sorte que votre séjour ici, avec nous, soit agréable ; je vous le promets, parole d'honneur.

Il jeta un regard sur elle pour connaître ses réactions.

Devant eux s'étendait le long hall sonore éclairé par des lumières encastrées dans les murs. De lointaines silhouettes, minuscules formes humaines, allaient et venaient d'un bureau à l'autre. Pour la fillette, cela ressemblait à une immense école. C'était exactement ce qu'elle avait l'habitude de voir, mais sur une beaucoup plus vaste échelle.

— Je veux retourner chez moi !

— Par ici, dit le directeur sur un ton allègre, tout en la guidant. Vous ne vous sentirez pas seule. Il y a des tas de gens charmants qui travaillent ici et qui ont des filles. Ils seront très heureux d'amener leurs enfants jouer avec vous. Ce sera bien, non !

— Vous pouvez leur dire.

— Leur dire quoi ? demanda Dill en tournant dans un couloir latéral.

— D'amener leurs enfants. Et ils le feront parce que vous êtes le patron.

Elle le regarda, et, pendant un court instant, elle vit Dill perdre son sang-froid ; mais très vite, il sourit à nouveau.

— Pourquoi souriez-vous toujours ? demanda-t-elle. Les choses ne vont-elles jamais mal ? À la télévision, vous dites toujours que tout va bien. Pourquoi ne dites-vous pas la vérité ?

Elle posait ces questions par simple curiosité ; elles ne signifiaient rien pour elle, car il ne pouvait ignorer qu'il n'avait jamais dit la vérité.

— Savez-vous ce que je pense de vous, jeune personne ? Je pense que vous n'êtes pas réellement le fauteur de troubles que vous prétendez être ! — Il ouvrit la porte d'un bureau. — Je pense tout simplement que vous vous tracassez trop. — Il la fit entrer dans le bureau. — Vous devriez faire comme les autres enfants. Jouer davantage à de sains jeux de plein air. Ne réfléchissez pas tant. N'aimez-vous pas un peu trop aller toute seule quelque part et broyer du noir ?

Elle ne put qu'acquiescer de la tête, car c'était la vérité. Dill lui tapota l'épaule.

— Vous et moi allons très bien nous entendre. J'ai moi-même deux enfants ; sensiblement plus âgés que vous, cependant.

— Je sais. Un garçon qui est dans les Jeunesses de la Police et une fille, Joan, qui est à l'école militaire féminine de Boston. J'ai lu ça dans un magazine qu'ils nous donnent à lire à l'école.

— Ah, oui ! *Le Monde d'Aujourd'hui* ! Avez-vous aimé cette lecture ?

— Non. Il raconte encore plus de mensonges que vous.

Après cette sortie, Dill ne dit plus rien. Il s'occupa des papiers qui couvraient son bureau et se désintéressa d'elle. Puis, d'une voix préoccupée, il lui demanda :

— Je suis navré que vous n'aimiez pas notre magazine. L'Union rencontre beaucoup de difficultés pour l'imprimer. Qui vous a conseillé de dire cela de l'Union ? Qui vous l'a appris ?

— Personne.

— Même pas votre père ?

— Savez-vous que vous êtes plus petit en réalité qu'à la télévision ? Le font-ils exprès ? Je veux dire essayer de vous faire paraître plus grand pour impressionner les gens ?

À cette série de questions, Dill ne répondit pas. Sur son bureau, une petite machine ronronnait. Elle remarqua l'éclat des lumières.

— C'est un enregistreur ?

— Avez-vous reçu la visite de votre père depuis qu'il s'est échappé d'Atlanta ?

— Non.

— Savez-vous quelle sorte d'endroit est Atlanta ?

— Non.

Mais elle le savait. Dill la regarda fixement, cherchant à savoir si elle ne mentait pas ; mais elle lui rendit son regard.

— C'est une prison, dit-elle enfin. Où ils envoient les hommes qui disent ce qu'ils pensent.

— Non. C'est un hôpital pour les déséquilibrés mentaux. C'est un endroit où ils redeviennent sains d'esprit.

D'une voix basse et ferme, elle déclara :

— Vous êtes un menteur.

— C'est un endroit où l'on pratique le traitement psychologique. Votre père était... dérangé. Il imaginait toutes sortes de choses qui n'existaient pas. Il supportait des pressions

qui devinrent trop fortes pour lui et, comme beaucoup de gens normaux, il a craqué.

— L’avez-vous déjà rencontré ?

— Non, admit Dill. Mais j’ai lu son dossier.

Il lui montra une imposante masse de documents posés sur son bureau.

— Et ils l’ont guéri dans cet endroit ?

— Oui. — Puis Dill hésita et se renfroigna. — Non, je vous demande pardon. Il était trop malade pour qu’on lui fasse suivre un traitement. Et il a fait en sorte de rester malade pendant la totalité des deux mois qu’il est resté là-bas.

— Alors, il n’est pas guéri. Il est toujours dérangé, n’est-ce pas ?

— Les Guérisseurs ? Quelles étaient les relations de votre père avec eux ?

— Je ne sais pas.

Dill se laissa aller en arrière dans son fauteuil, les mains croisées derrière la tête.

— N’avez-vous pas dit des choses un peu bêtes ? Renverser Dieu... Quelqu’un vous a dit que nous étions plus heureux dans l’ancien temps, avant l’Union, quand nous avions une guerre tous les vingt ans. — Il réfléchit un court instant. — Je me demande d’où leur vient ce nom de « Guérisseurs » ? Le savez-vous ?

— Non.

— Votre père ne vous l’a pas dit ?

— Non.

— Peut-être puis-je le faire à sa place. Je vais être une sorte de père intérimaire pour un moment. Un « guérisseur » est une personne qui n’a aucun diplôme ou formation médicale et qui déclare qu’il peut vous soigner par des moyens étranges lorsque le corps médical patenté vous a abandonné. C’est un charlatan, un excentrique en même temps qu’un parfait cinglé ou un cynique truqueur qui veut se faire de l’argent facile et n’attache pas d’importance aux moyens par lesquels il l’obtient. Comme les charlatans du cancer... mais vous êtes trop jeune ; vous ne pouvez pas vous en souvenir.

Il se pencha vers elle.

— Mais vous avez pu entendre parler des charlatans de la maladie provoquée par les radiations ! Vous souvenez-vous avoir jamais vu arriver un homme dans une vieille guimbarde, avec peut-être une enseigne sur le toit, vendant des bouteilles de médicaments garantissant la guérison des terribles brûlures des radiations ?

Elle tenta de se souvenir.

— Non. Je sais que j'ai vu à la télévision des hommes vendant des choses qui sont supposées soigner toutes les maladies.

— Aucun enfant ne parlerait comme vous. Vous avez été entraînée à parler ainsi. — Il éleva la voix. — N'est-ce pas ? — Pourquoi êtes-vous si bouleversé ? — Elle était véritablement surprise. — Je n'ai pas dit que ces vendeurs faisaient partie de l'Union.

— Mais vous le sous-entendiez ! — Le visage de Dill s'était empourpré. — Vous faisiez allusion à nos informations, à nos programmes de relations publiques.

— Vous êtes trop soupçonneux. Vous voyez des choses là où il n'y a rien.

Elle se souvenait que son père lui avait parlé de cette façon de penser : *Ce sont des paranoïaques, ils se soupçonnent les uns les autres. La moindre opposition est l'œuvre du démon.*

— Les guérisseurs, reprit Dill, tirent avantage des superstitions de la masse. Elle est ignorante et croit en des choses absurdes : la magie, les dieux, les miracles et les guérisseurs. Ce culte cynique joue sur les hystéries émotionnelles connues de tous nos sociologues. Ils la manipulent comme un troupeau de moutons, les exploitant pour conquérir le pouvoir.

— C'est vous qui avez le pouvoir, tout le pouvoir. Mon père dit que vous en avez le monopole.

— La masse éprouve le besoin de certitudes religieuses, du baume réconfortant de la foi. Vous saisissez ce que je veux dire ? Vous semblez être une enfant intelligente !

Elle hocha légèrement la tête.

— Elle ne vit pas par raison. Elle ne peut pas. Elle n'en a ni le courage, ni la discipline. Elle réclame des absolus

métaphysiques qui naquirent vers 1700. Mais la guerre a toujours ramené tout le paquet des supercheries.

— Croyez-vous cela ? Que tout cela n'est que tromperie ?

— Je sais qu'un homme qui affirme détenir la vérité est un menteur. Un homme qui fait le trafic d'huile de serpent comme votre... — Il s'interrompt. — Un homme comme votre père, un orateur qui avive la haine, enflamme la populace jusqu'à ce qu'elle tue.

Elle ne répondit rien à cette diatribe.

Jason Dill glissa une feuille de papier sous ses yeux.

— Lisez cela. Il s'agit d'un homme appelé Pitt. Pas un homme très important, mais pour votre père cela valait la peine de le faire sauvagement assassiner. Vous avez déjà entendu parler de lui ?

— Non.

— Lisez.

Elle prit le rapport et l'examina, ses lèvres remuant lentement.

— La populace, conduite par votre père, tira l'homme de sa voiture et le mit en pièces. Qu'en pensez-vous ?

Marion lui rendit le papier sans répondre. Se penchant vers elle, Dill hurla :

— Pourquoi ? Que cherchent-ils ? Veulent-ils ramener les jours anciens ? La guerre, la haine et la violence internationale ? Ces insensés veulent-ils nous replonger dans le chaos et les ténèbres du passé ? Et qui gagnera ? Personne, excepté ces beaux parleurs. Ils gagneront le pouvoir. Cela en vaut-il la peine ? Est-ce que cela justifie de tuer la moitié de l'humanité, d'anéantir des villes...

Elle l'interrompt :

— Ce n'est pas vrai. Mon père n'a jamais dit qu'il allait faire cela. — Elle se raidit sous l'effet de la colère. — Vous mentez encore comme vous l'avez toujours fait.

— Alors que veulent-ils ? Dites-le-moi.

— Ils veulent Vulcain III.

— Je ne comprends pas.

Il la regardait en fronçant les sourcils.

— Ils perdent leur temps. Il se répare et se maintient lui-même en état de marche. Nous lui fournissons les renseignements, les pièces de rechange et les fournitures qu'il nous demande. Personne ne sait exactement où il se trouve. Pitt ne le savait pas.

— *Vous*, vous le savez.

— Oui, je le sais. — Il l'observait avec une telle férocité qu'elle ne put soutenir son regard. — La pire chose qui arriva au monde depuis que vous êtes née est l'évasion de votre père des laboratoires psychologiques d'Atlanta. Un psychopathe à l'esprit faussé et dérangé...

Sa voix se perdit dans un murmure.

— Si vous l'aviez rencontré, vous l'auriez aimé.

Dill la contempla, puis, brusquement, il se remit à rire :

— De toute façon, vous allez rester ici dans les bureaux de l'Union. Je viendrai vous parler de temps en temps. Et si nous n'obtenons pas de résultat, nous pourrions toujours vous envoyer à Atlanta. Mais je préférerais une autre solution.

Il enfonça un bouton sur son bureau, et deux gardes en armes apparurent à la porte.

— Conduisez cette fillette au troisième sous-niveau ; veillez sur elle afin que rien ne puisse lui arriver.

Hors de portée de voix, il donna des instructions complémentaires aux gardes. Elle essaya de les entendre, mais n'y parvint pas.

« Je parie qu'il mentait encore lorsqu'il m'a dit qu'il y aurait d'autres enfants pour jouer avec moi », pensait-elle.

Car elle n'avait aperçu aucun enfant dans le vaste et sinistre bâtiment.

Des larmes lui vinrent aux yeux, mais elle les retint. Faisant semblant d'examiner le gros dictionnaire qui se trouvait sur le coin du bureau, elle attendit que les gardes lui donnent l'ordre de les suivre.

Morose, Jason Dill était assis à son bureau lorsque, placé près de son bras, un haut-parleur annonça :

— Elle est maintenant dans ses quartiers, monsieur. Vous n'avez pas d'autres ordres à nous donner.

— Non.

Il se leva, rassembla ses papiers, les mit dans sa serviette et quitta son bureau.

Un moment plus tard, il quittait le Contrôle de l'Union, se hâtait le long de la rampe qui menait au terrain resserré entre les nids de canons antiaériens à grande puissance, jusqu'à son hangar personnel. Bientôt il s'élançait dans le ciel crépusculaire vers la forteresse souterraine où l'immense ordinateur Vulcain était gardé, soigneusement caché aux hommes.

« Étrange petite fille, pensait-il. Mûre par certains côtés et par d'autres parfaitement de son âge. Quelle est la part qui provenait de son père ? Un Père Fields d'occasion ! »

Il cherchait à voir le père à travers la fille, essayant de situer l'homme à travers l'enfant.

Il atterrit, et tout de suite fut soumis à l'examen minutieux du poste de garde de surface tandis qu'il piétinait d'impatience. La complexe organisation de contrôle le laissa passer et il descendit rapidement dans les profondeurs de la forteresse souterraine. Au deuxième sous-niveau, il arrêta l'ascenseur et en sortit précipitamment.

Un moment plus tard, il se trouvait devant un mur épais et sans ouverture visible, tapant nerveusement du pied et attendant que les gardes le laissent passer.

— D'accord, monsieur Dill.

Le mur coulissa, et Dill se hâta le long d'un couloir désert, le bruit de ses pas résonnant lugubrement. L'air était moite et les lumières vacillaient par à-coups. Il tourna sur la droite et s'arrêta, cherchant à percer les ténèbres jaunâtres.

Vulcain II était là, poussiéreux et silencieux, virtuellement oublié. Personne ne venait plus ici, excepté lui ; et encore pas très souvent.

Il trouvait prodigieux que cette chose marche encore !

S'asseyant à l'une des tables, il ouvrit sa serviette et en tira des papiers. Soigneusement, il commença à préparer ses questions. Pour cet ordinateur archaïque, il devait taper les données lui-même. À l'aide d'un clavier, il épela les premières séries sur la bande métallique ; puis il actionna le transporteur de bande. Un sifflement asthmatique se fit entendre tandis que Vulcain II se mettait péniblement au travail.

Dans les temps anciens, pendant la guerre, Vulcain II avait été une structure compliquée d'une grande délicatesse et d'une subtilité étonnante ; un instrument complexe consulté journallement par des techniciens spécialisés. En son temps, il avait bien servi l'Union ; il avait probablement rempli son service. Et, pensait-il, les livres de classe faisaient encore son éloge.

Des lumières s'allumèrent. Un morceau de bande jaillit d'une fente et tomba dans le panier. Il le ramassa et lut :

Un délai est nécessaire. Revenez dans vingt-quatre heures, s'il vous plaît.

Maintenant, l'ordinateur ne fonctionnait plus aussi rapidement. Il le savait, et cela ne le surprit pas. De nouveau au clavier, il établit les données de base de ses questions, referma sa serviette, sortit rapidement de la pièce et reprit le corridor désert à l'odeur de moisi.

« Comme ce lieu est désert, songeait-il. Personne, sauf moi... »

Et cependant... il eut la sensation aiguë et soudaine qu'il n'était pas seul, que quelqu'un était là en train de l'épier. Il jeta un coup d'œil rapide autour de lui. La faible lumière jaunâtre ne lui permettait pas de voir grand-chose ; il s'arrêta, retenant sa respiration, et écouta. Il n'entendit rien, excepté le grondement éloigné du vieil ordinateur au travail.

Levant la tête, il scruta du regard les ombres poussiéreuses le long du plafond. Des toiles d'araignées pendaient des fils électriques ; une ampoule était morte et cet endroit était noir... un trou d'obscurité totale...

Et dans l'obscurité quelque chose brilla.

« Des yeux », pensa-t-il.

Il frissonna de peur.

Un bruissement sec ! Les yeux s'étaient fermés. Quelques secondes plus tard, il revit la lueur, s'éloignant de lui le long du plafond du couloir. Et un instant plus tard, les yeux étaient partis. Une chauve-souris ? un oiseau pris au piège, ici, en bas ? Un oiseau amené par l'ascenseur ? Jason Dill frissonna de nouveau, hésita, puis reprit son chemin.

CHAPITRE IV

William Barris avait obtenu des archives de l'Union l'adresse de M. et Mme Arthur Pitt. Cela ne le surprit pas de découvrir que les Pitt possédaient une maison dans la région coûteuse et à la mode du Maghreb saharien. Pendant la guerre, cette partie du monde avait été épargnée à la fois par les explosions des bombes à hydrogène et par les retombées ; maintenant c'était un véritable État où le prix du terrain interdisait à la plupart des gens d'habiter, même à ceux employés par l'Union.

Tandis que son vaisseau l'emmenait des terres de l'Amérique du Nord au-dessus de l'Atlantique, Barris songeait : « J'aimerais avoir les moyens de vivre dans cette région. Cela a dû coûter à cet homme tout ce qu'il possédait ; en fait il devait être endetté jusqu'au cou. Je me demande pourquoi il est venu habiter là. Cela en valait-il la peine ? Pas pour moi en tout cas. Peut-être pour sa femme... »

Il posa son vaisseau sur les pistes prodigieusement illuminés de Proust Field, et, peu après, un taxi robot le conduisait, par l'autoroute à douze voies, à l'Aménagement des Terres d'Or, où vivait Mme Pitt.

La femme, il le savait, avait déjà été avertie ; il s'était assuré qu'il ne lui apporterait pas l'annonce de la mort de son mari.

De chaque côté de la route se trouvaient des orangers, de l'herbe et des fontaines bleues scintillantes ; il se sentait rafraîchi et détendu ; jusqu'ici il n'avait aperçu aucun bâtiment d'habitation collectif ; cette contrée était peut-être encore la dernière au monde à n'avoir que des maisons d'habitation individuelles.

« Le comble du luxe », pensa-t-il.

En effet, les maisons individuelles étaient un phénomène disparu du monde.

Il prit l'embranchement de l'autoroute conduisant aux « Terres d'Or », sur sa droite, ainsi qu'il était indiqué sur les panneaux. Le signal « RALENTIR » apparut. Devant lui, il vit une grille barrant la route ; étonné, il arrêta son taxi. Pouvait-il légalement filtrer les visiteurs ? Apparemment oui, la loi l'autorisait ici. Il vit plusieurs hommes en uniformes surchargés de dorures (comme le costume des anciens dictateurs d'Amérique latine). Ils se tenaient auprès des voitures arrêtées et inspectaient leurs occupants. Et à ce qu'il vit, plusieurs voitures étaient dans l'obligation de faire demi-tour.

Quand l'un de ces personnages officiels arriva sans se presser à sa voiture, Barris annonça d'une voix brusque :

— Service de l'Union.

L'homme haussa les épaules.

— Êtes-vous attendu ? demanda-t-il d'un ton ennuyé.

— Écoutez... commença Barris.

Mais déjà l'homme lui montrait le chemin du retour.

Se calmant, Barris expliqua :

— Je désire voir Mme Arthur Pitt. Son mari a été tué en service commandé, et je viens ici présenter les condoléances officielles.

Ce n'était pas l'exacte vérité, mais c'en était assez proche pour que Barris n'eut pas l'impression de mentir.

— Je vais lui demander si elle accepte de vous recevoir, dit l'homme à l'uniforme lourd de médailles et de décorations.

Il prit le nom de Barris, – le fait qu'il était directeur ne sembla pas l'impressionner – et s'éloigna. Il resta un moment devant un écran vidéo portable, et puis revint avec une expression plus amène sur le visage.

— Mme Pitt désire que vous soyez admis.

Et la grille s'ouvrit pour laisser le passage au taxi de Barris.

Quelque peu déconcerté par cette expérience. Barris poursuivit sa route. Maintenant, autour de lui, se dressaient de petites maisons modernes, brillamment colorées, toutes coquettes et en bon état, et chacune unique en son genre. Il brancha le pilotage automatique sur l'adresse de Mme Pitt et le taxi obéissant s'intégra au circuit des « Terres d'Or ».

Quand le taxi se rangea le long du trottoir et s'arrêta, il vit une mince jeune femme aux cheveux sombres qui descendait les marches du perron. Elle portait un chapeau à larges bords du genre mexicain pour se protéger du soleil africain de midi ; du chapeau sortaient des boucles noires, coiffure de style Moyen-Orient qui avait été si populaire dans l'ancien temps. Elle avait des sandales aux pieds et portait une robe à volants avec des nœuds et des jupons.

— Je regrette infiniment que l'on vous ait traité de la sorte, directeur, dit-elle d'une voix basse et atone au moment où il ouvrait la porte de son véhicule. Vous avez sans doute compris que ces gardes en uniforme n'étaient que des robots.

— Je l'ignorais. Mais c'est sans importance.

Il la regardait, se disant qu'elle était l'une des plus jolies femmes qu'il eût jamais rencontrées. Sur son visage se voyaient encore les traces du choc qu'elle avait subi en apprenant la mort de son mari. Mais elle paraissait calme. Marchant très lentement, elle gravit avec lui les marches de la maison.

— Je crois vous avoir vu une fois, à une réunion du personnel de l'Union à laquelle Arthur et moi assistions. Vous étiez dans la tribune avec M. Dill.

Il remarqua que le living-room était meublé comme Taubmann l'avait annoncé : rien que des meubles en chêne du début de la Nouvelle-Angleterre.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Comme il prenait place avec précaution sur une chaise à dossier droit d'apparence fragile, il songea que le fait pour cette femme d'avoir épousé un fonctionnaire de l'Union lui avait valu toutes les situations avantageuses.

— Vous avez de très jolies choses.

— Merci, répondit Mme Pitt, assise en face de lui sur un canapé. Je suis désolée si mes réponses vous semblent lentes ; mais lorsque j'ai reçu la nouvelle, on m'a administré des calmants.

— Madame Pitt...

— Mon nom est Rachel.

— Très bien.

Maintenant qu'il était là, face à cette femme, il ne savait plus quoi lui dire ; maintenant il ne savait même plus exactement pourquoi il était venu.

— Je sais ce que vous pensez, reprit Rachel Pitt. Que j'ai fait pression sur mon mari pour qu'il cherche et trouve un service actif qui nous permette de nous payer une maison confortable.

Barris resta silencieux.

— Arthur dépendait du directeur Taubmann. Je me suis trouvée nez à nez avec Taubmann plusieurs fois et il ne m'a pas caché les sentiments qu'il éprouvait pour moi ; cela ne m'a pas tracassée particulièrement à ce moment-là ; mais maintenant Arthur est mort ! — Elle s'interrompit. — Ce n'est pas vrai, naturellement. Vivre ici était une idée d'Arthur. J'aurais été contente d'y renoncer à n'importe quel moment ! Je ne voulais pas rester attachée ici, dans cette région, loin de tout. — Elle se tut un moment et prit un paquet de cigarettes sur la table basse. — Je suis née à Londres. — Elle alluma sa cigarette. — Toute ma vie, j'ai vécu dans une ville, soit à Londres, soit à New York. Ma famille n'était pas très riche ; en fait mon père était tailleur. La famille d'Arthur avait beaucoup d'argent. Je crois que c'est de sa mère qu'il tenait son goût pour la décoration. Mais tout ceci ne vous intéresse pas. Je suis désolée. Depuis cette nouvelle, je ne suis plus capable de mettre de l'ordre dans mes pensées.

— Êtes-vous seule ici ? Ne connaissez-vous pas quelqu'un qui pourrait vous tenir compagnie ?

— Personne dont je veuille être tributaire. Ici, vous trouverez surtout des jeunes femmes ambitieuses. Leurs maris travaillent pour l'Union, cela va sans dire. Autrement, comment pourraient-ils avoir les moyens pour vivre ici !

Son ton était si amer que Barris en fut stupéfait.

— Que pensez-vous faire ?

— Peut-être vais-je rejoindre les Sauveurs !

C'était tellement énorme qu'il ne sut comment réagir et resta coi.

« Cette femme est complètement folle, pensait-il. Le chagrin, le malheur dans lequel elle est plongée... Ou bien est-elle toujours ainsi ? »

Il n'avait aucun moyen pour le savoir.

— Que savez-vous des circonstances entourant la mort d'Arthur ? lui demanda Rachel Pitt.

— J'en connais la plupart des données, avança Barris prudemment.

— Croyez-vous vraiment qu'il ait été tué par une bande d'émeutiers ? Un groupe de gens désorganisés ? Des fermiers et des commerçants poussés par quelque vieil homme en robe ?

Elle se leva brusquement et jeta violemment sa cigarette contre le mur. Cette dernière rebondit vers lui et instinctivement il se pencha pour la ramasser.

— C'est ce qu'ils m'ont dit. Mais j'en sais beaucoup plus. Mon mari a été assassiné par un membre de l'Union. Par quelqu'un qui était jaloux de lui, qui l'enviait, lui et tout ce qu'il avait réalisé. Il avait des tas d'ennemis. Tout homme ayant quelques capacités et qui parvient dans l'Organisation est détesté.

Elle se calma un peu, allant et venant à travers la pièce, les bras croisés, le visage tendu et décomposé.

— Cela vous chagrine-t-il de me voir ainsi ? Vous imaginiez probablement quelque petit bout de femme cramponnante, pleurant à chaudes larmes sur elle-même. Etes-vous déçu ? Pardonnez-moi.

La fureur faisait trembler sa voix.

Barris se défendit :

— Les faits tels qu'ils me furent présentés...

— Ne vous moquez pas de moi ! coupa Rachel d'une voix rauque et implacable. Puis elle frissonna et porta ses mains à ses joues. — Tout cela est-il dans ma tête ?

Il était toujours en train de me parler des gens de son bureau qui complotaient pour se débarrasser de lui, qui tentaient de l'entraîner dans les ennuis. Colporter des racontars est le comportement habituel dans l'Union, avait-il l'habitude de me dire. La seule façon d'atteindre le sommet est de pousser quelqu'un d'autre hors du sommet. — Elle fixa Barris d'un air égaré. — Qui avez-vous assassiné pour obtenir votre poste ? Combien d'hommes sont-ils morts pour que vous puissiez devenir directeur ? C'était le but d'Arthur... C'était son rêve.

— Avez-vous la moindre preuve ? Quelque chose qui pourrait indiquer qu'un membre de l'organisation était compromis ?

Il ne lui paraissait pas croyable qu'un membre de l'Union eût pu être compromis dans la mort d'Arthur Pitt ; il était plus probable que la capacité de cette femme à manier la réalité avait sérieusement été diminuée par la récente tragédie. Et pourtant de telles choses étaient déjà arrivées, ou tout du moins on le racontait.

— La voiture de service que l'Union fournissait à mon mari avait un petit dispositif secret, une caméra dissimulée sur le tableau de bord. J'ai vu les rapports et ils le mentionnent. Quand le directeur Taubmann m'a parlé au vidéophone, savez-vous ce que j'ai fait ? Je n'ai pas écouté son discours, mais j'ai lu les papiers qui se trouvaient sur son bureau. L'un de ceux qui attaquèrent la voiture d'Arthur connaissait l'existence de cette caméra... *Il coupa son alimentation.* Seul quelqu'un de l'Organisation pouvait le savoir ; même Arthur ne le savait pas. Cela devait être quelqu'un de haut placé. — Ses yeux noirs jetaient des éclairs. — Quelqu'un du niveau de directeur.

— Pourquoi ? questionna Barris, déconcerté.

— Par peur que mon mari s'élève et représente une menace pour lui ; par peur que sa place soit en danger ; par peur qu'on lui retire son poste et qu'Arthur devienne directeur à sa place. Je veux dire « Taubmann ». — Elle eut un mince sourire. — Vous savez que je parle de lui. Alors qu'allez-vous faire ? Me dénoncer ? Me faire arrêter pour trahison et me faire transférer à Atlanta ?

— Je préférerais y réfléchir dans le calme.

— Supposons que vous ne me dénonciez pas ! Il se pourrait que je vous tende un piège pour éprouver votre loyauté envers l'Organisation. Il vous *faut* me dénoncer pour vous protéger ; car cela pourrait être une ruse. — Elle eut un rire cassant. — Vous souhaiteriez maintenant n'être jamais venu me présenter vos condoléances ; voyez dans quelle situation vous vous êtes mis pour avoir eu des sentiments humains ! — Ses yeux se remplirent de larmes. — Allez-vous-en ! Quel intérêt peut porter l'Organisation à la femme d'un petit employé sans importance ?

— Je ne regrette pas d'être venu.

Rachel Pitt alla vers la porte et l'ouvrit.

— Vous ne reviendrez jamais. Allez. Partez. Retournez vite à l'abri dans votre bureau.

— Je pense que vous feriez mieux de quitter cette maison.

— Pour aller où ?

À cette question, il ne put trouver de réponse.

— Il existe un organisme qui délivre des pensions. Vous toucherez la presque totalité du salaire de votre mari. Vous pourriez revenir habiter à New York ou à Londres.

— Mes droits vous intéressent-ils sérieusement ou bien vous est-il venu à l'idée que je pouvais avoir raison ? Pensez-vous maintenant qu'un directeur puisse organiser l'assassinat d'un subalterne doué et ambitieux pour protéger sa propre situation ? N'est-il pas bizarre que les équipes de police arrivent toujours un petit instant trop tard ?

Secoué, mal à l'aise, Barris fit ses adieux :

— Je vous reverrai... bientôt, j'espère.

— Au revoir, directeur, lui lança Rachel Pitt en s'appuyant à la porte de sa maison tandis qu'il descendait les marches pour rejoindre son taxi. Merci d'être venu.

Elle était toujours là lorsque le taxi démarra.

Tandis que son vaisseau le ramenait au-dessus de l'Atlantique vers l'Amérique du Nord, William Barris réfléchissait. Les Sauveurs pouvaient-ils avoir des contacts au sein de l'Organisation de l'Union ? Impossible ! La conviction hystérique de cette femme l'avait troublé ; c'était son émotion et non pas son raisonnement qui l'avait affecté. Et de plus il avait déjà lui-même suspecté Taubmann ! *L'évasion d'Atlanta de ce Père Fields aurait-elle pu être arrangée ?* Ce n'était pas l'œuvre d'un homme habile mais tout seul, d'un homme « dérangé » voulant absolument s'échapper et se venger, mais l'œuvre de fonctionnaires à l'esprit obtus qui avaient reçu l'instruction de laisser partir l'homme ? Cela pouvait expliquer pourquoi, pendant deux longs mois, Fields n'avait reçu aucun soin psychothérapeutique.

« Et maintenant, se demandait aigrement Barris, à qui vais-je en parler ? Est-ce que j'affronte Taubmann sans aucune preuve concrète ? Est-ce que je vais voir Jason Dill ? »

Une autre idée lui vint : si jamais il entraît en conflit avec Taubmann, s'il se faisait que celui-ci l'attaque pour quelque cause que ce soit, il aurait une alliée en Mme Pitt qui pourrait l'aider dans sa contre-attaque.

Il n'y a pas de fumée sans feu, se dit-il. Quelqu'un devrait étudier les rapports de Taubmann avec le Père Fields. La façon habituelle de faire, en pareil cas, serait d'envoyer un rapport anonyme à Jason Dill et de le laisser, *lui*, mettre en branle la police ; ses espions suivraient les traces de Taubmann jusqu'à ce qu'ils aient mis à jour la vérité. Mes propres hommes pourraient le faire également. J'ai une bonne police. Mais si Taubmann en a vent...

« C'est effroyable, réalisa-t-il en tressaillant. Je dois me libérer de ce cercle vicieux de suspicion et de peur ! Je ne peux pas me laisser détruire ! Je ne peux pas laisser l'hystérie morbide de cette femme s'infiltrer dans mes propres pensées ! La folie est contagieuse ! N'est-ce pas cette contagion qui forme les bandes d'émeutiers ? Et n'est-ce pas cet esprit de groupe que nous sommes supposés combattre.

« Il est préférable que je ne revois pas Rachel Pitt », décida-t-il.

Mais il se sentait déjà attiré par elle. Un vague, mais néanmoins puissant désir avait pris naissance en lui et il ne pouvait en réprimer la force. Physiquement, elle était très attirante avec ses longs cheveux noirs, ses yeux brillants, son corps mince et flexible. Mais psychologiquement, quel déséquilibre !

« Ce serait pour moi un risque beaucoup trop grand, décida-t-il. Toute relation avec une telle femme pourrait briser ma carrière. Il n'est pas possible de prévoir ce que sera sa réaction ; son lien avec l'Union est coupé ; tous ses plans et toutes ses ambitions viennent de lui revenir en pleine figure ; il va lui falloir trouver une nouvelle entrée, une autre technique pour survivre.

« J'ai commis une erreur en allant la voir ! Aucun contact ne pouvait lui être plus utile que moi, à mon poste de directeur ! »

Dès qu'il fut de retour dans ses propres bureaux, il donna immédiatement des instructions pour qu'aucun appel de Mme Arthur Pitt ne lui soit passé ; tout message venant d'elle devrait suivre les voies habituelles, ce qui signifiait que seuls des intermédiaires seraient en rapport avec elle.

— C'est pour une question de pension, mais son mari ne dépendait pas de ma région, expliqua-t-il à ses collaborateurs. Il n'y a donc aucune réclamation valable qui puisse être enregistrée contre notre Directoire. Elle devra s'adresser à Taubmann qui était le supérieur de son mari. Mais elle s'est mis dans l'idée que je pourrais l'aider.

Après, seul dans son bureau, il se sentit coupable.

Il avait menti à ses collaborateurs ; il avait faussement présenté Mme Pitt afin d'assurer sa propre protection.

« Cela vaut-il mieux ? se demandait-il. Est-ce la solution ? »

*

* *

Dans ses nouveaux quartiers, Marion Fields lisait distraitement un illustré ; celui-ci traitait de drogues, sujet qui la fascinait. Mais maintenant elle l'avait déjà lu trois fois et avait du mal à continuer d'y prendre de l'intérêt.

Elle commençait une quatrième lecture, lorsque, sans qu'elle s'y attende, la porte s'ouvrit brusquement. Jason Dill, le visage blême, surgit devant elle.

— Que savez-vous de Vulcain II ? hurla-t-il. *Pourquoi l'ont-ils détruit ?* Répondez-moi.

Surprise, elle battit des paupières et demanda :

— Le vieil ordinateur ?

Le visage de Dill se durcit. Il respira profondément et lutta pour se contrôler.

— Qu'est-il arrivé au vieil ordinateur ? demanda-t-elle, avide de curiosité. A-t-il sauté ? Comment savez-vous qu'il s'agit d'un attentat ? Peut-être a-t-il explosé tout seul ! N'était-il pas très vieux ?

Toute sa vie, elle avait entendu parler de Vulcain II ; c'était une relique historique, comme le musée qu'était devenu la ville de Washington. La seule différence était que tous les enfants étaient conduits à un moment où à un autre au musée de Washington pour se promener dans les rues et errer dans les grands bâtiments silencieux, alors qu'aucun n'avait jamais approché Vulcain II.

— Est-ce que je peux vous accompagner ? demanda-t-elle en suivant Jason Dill alors qu'il se retournait et s'apprêtait à quitter la pièce. Laissez-moi regarder, je vous prie. Maintenant qu'il a sauté, il ne sert plus à rien. Alors rien ne m'empêche de le voir, n'est-ce pas ?

— Êtes-vous en contact avec votre père ?

— Non. Vous savez bien que non.

— Comment puis-je prendre contact avec lui ?

— Je l'ignore.

— Il possède une certaine importance parmi les Sauveurs, n'est-ce pas ? Qu'auraient-ils gagné à détruire un ordinateur mis à la retraite ? Essayaient-ils d'atteindre Vulcain III ? — Élevant la voix, il hurla : — Pensaient-ils que c'était Vulcain III ? Ont-ils fait une erreur ?

Elle ne sut quoi répondre et resta silencieuse.

— Nous finirons bien par le trouver et nous l'arrêterons. Et cette fois, il n'échappera pas à la psychothérapie ; je vous le promets, mon enfant ; même si pour cela, je dois tout surveiller moi-même.

Aussi fermement que possible, elle lui rétorqua :

— Vous êtes simplement furieux parce que votre vieil ordinateur a sauté et que vous devez en blâmer quelqu'un d'autre. Vous êtes exactement comme mon papa me l'a toujours dit : vous pensez que le monde entier est contre vous.

— Le monde entier l'est.

Et il sortit, claquant la porte derrière lui. Elle resta immobile, écoutant le bruit de ses pas sur le sol du hall extérieur qui s'affaiblissait peu à peu.

« Cet homme doit trop travailler, pensa Marion Fields. Il devrait prendre des vacances. »

CHAPITRE V

Vulcain II, ou plutôt ce qui en restait, n'était plus qu'un monceau de débris tordus, d'épaves fondues, de tubes et de relais épars au milieu de bobines en désordre qui avaient été, un jour, un montage électrique. La fumée âcre des transformateurs grillés flottait et s'accrochait au plafond de la pièce. Plusieurs techniciens tâtonnaient d'un air chagrin parmi les décombres ; ils avaient récupéré quelques pièces, pour ainsi dire rien ; l'un d'eux avait même déjà abandonné et remettait ses outils dans leur boîte.

Jason Dill donna un coup de pied dans un informe tas de cendres. Le changement, l'incroyable changement survenu entre ce qu'avait été Vulcain et *ceci* le stupéfiait encore. Aucune prémonition ne l'avait averti. Il avait quitté Vulcain II et repris son travail, en attendant que le vieil ordinateur ait fini de développer ses questions... et les techniciens l'avaient mis au courant.

De nouveau, pour la millième fois, une foule de questions se bousculèrent désespérément dans sa tête :

Comment était-ce arrivé ? Comment l'avaient-ils détruit ? Et pourquoi ? Cela n'avait aucun sens. S'ils étaient parvenus à localiser la forteresse et à y pénétrer, si l'un de leurs agents avait pu arriver aussi loin, pourquoi avaient-ils perdu leur temps *ici*, alors que Vulcain III se trouvait seulement à six niveaux plus bas ?

« Peut-être s'étaient-ils trompés ! Peut-être avaient-ils détruit l'ordinateur déclassé, pensant détruire Vulcain III ! Une erreur était possible, et du point de vue de l'Union, c'était une erreur profitable. »

Mais tandis qu'il contemplait les débris, il pensa que cela ne ressemblait pas à une erreur. C'était tellement systématique,

tellement minutieux, tellement exécuté avec une précision d'expert.

« Dois-je révéler la nouvelle au public ? se demandait-il. Je pourrais ne pas en parler ; ces techniciens me sont entièrement dévoués. Je pourrais garder le secret de la destruction de Vulcain II pendant des années. Ou bien je pourrais tendre un piège en déclarant que Vulcain III a été détruit, en leur laissant croire qu'ils ont réussi. Alors, ils se montreraient peut-être au grand jour ; ils sortiraient de la clandestinité.

« Ils doivent se trouver parmi nous. Pour être capables d'entrer ici, *ils ont dû pervertir l'Union.* »

L'horreur l'envahit. En outre, il ressentait cette destruction comme une perte personnelle. La vieille machine avait été son compagnon pendant de nombreuses années. Quand il avait des questions assez simples à poser, il venait toujours ici ; ces visites faisaient partie de sa vie.

À contrecœur, il s'éloigna des décombres et réalisa qu'il ne viendrait plus jamais ici. La vieille machine grinçante était morte. Il n'utiliserait jamais plus la perforation manuelle, établissant laborieusement les questions dans des termes que Vulcain II pouvait assimiler.

Il tapota machinalement son veston, là où se trouvaient les dernières réponses que Vulcain II lui avait données, réponses sur lesquelles il se creusait la tête. Il aurait voulu obtenir des éclaircissements. Sa dernière visite avait pour but de reposer les mêmes questions en lui demandant de les développer. Mais l'explosion avait mis fin à ce travail.

Perdu dans ses pensées, Dill quitta la salle, reprit le couloir et revint vers l'ascenseur.

« C'est un mauvais jour pour nous, pensait-il. Et nous nous en souviendrons pendant longtemps. »

De retour à son bureau, il prit le temps d'examiner les questionnaires qui étaient arrivés pour Vulcain III. Larson, le chef de l'équipe de codage, lui montra ceux qu'il avait écartés.

— Regardez ceux-ci.

Son jeune visage austère reflétait toujours la conscience présente de sa charge. Il étala soigneusement une poignée de formulaires.

— Celui-ci entre autres. Peut-être feriez-vous bien de le retourner personnellement à son auteur pour qu'il n'y ait pas d'ennuis !

Jason Dill ne put s'empêcher de laisser transparaître son irritation.

— Pourquoi dois-je m'en occuper ? Ne pouvez-vous le faire vous-même ? Si vous êtes surchargé, faites venir du pool un ou deux employés de plus ; vous n'avez pas besoin de moi pour ça. Nous devons bien avoir deux millions d'employés sur nos rôles. Et pourtant vous m'ennuyez avec ces peccadilles !

Sa colère et son anxiété transparaissaient involontairement à travers ses mots et se trouvaient dirigées vers son subordonné ; il savait qu'il s'en prenait injustement à Larson, mais il se sentait trop déprimé pour s'en soucier. Mais Larson, imperturbable, lui expliqua d'une voix ferme :

— Ce questionnaire a été passé par un directeur. C'est pourquoi j'ai pensé...

— Donnez-le-moi alors, consentit Jason Dill.

Le formulaire émanait du directeur pour l'Amérique du Nord, William Barris. Jason Dill l'avait rencontré un certain nombre de fois ; il restait dans son esprit l'image d'un homme assez grand, au front haut, trente-cinq ans environ... Un dur travailleur ! Il ne s'était pas élevé au niveau directorial de la manière habituelle, c'est-à-dire au moyen de contacts personnels en connaissant la personne qu'il fallait, mais par un travail constant, précis et de valeur.

— C'est intéressant.

Il mit le formulaire de côté.

— Nous devons nous assurer qu'il s'agit bien de ce directeur en particulier. Naturellement, il doit assumer un travail de relation publique dans sa propre région. Nous ne devons donc pas nous inquiéter.

— Je comprends. Il est arrivé par la voie la plus difficile. Ses parents n'étaient rien.

— Nous pouvons ainsi prouver qu'un individu ordinaire, sans piston, ne connaissant personne dans l'Organisation, peut prendre un poste subalterne et, avec le temps, s'il en a la capacité et l'énergie, s'élever tout le long de l'échelle jusqu'à son

sommet. En fait, il peut même devenir directeur général, bien que ce ne soit pas un poste tellement formidable.

Larson laissa paraître sa certitude.

— Il ne serait pas directeur général pendant longtemps !

— Diable ! Il peut avoir mon poste à l'instant même si c'est cela qu'il cherche. Je présume que c'est ce qu'il veut ?

Reprenant le formulaire, il y jeta un coup d'œil. Deux questions étaient posées :

a – *Les Sauveurs ont-ils une importance réelle ?*

b – *Pourquoi ne réagissez-vous pas à leur existence ?*

Gardant le formulaire en main, Jason Dill pensait :

« L'un de ces sempiternels jeunes hommes brillants, escaladant rapidement les échelons de l'Union, comme Barris, Taubmann, Reynolds et Henderson. Ils se fraient leur chemin avec assurance, efficacement, ne ratant jamais une occasion, ne ratant jamais un coup, ne manquant jamais d'exploiter la plus mince occasion.

« Laissez-leur l'occasion, pensait-il avec amertume, et ils vous passeront sur le corps. »

— Les chiens se mangent entre eux ! prononça-t-il à haute voix sans s'en rendre compte.

— Pardon ? demanda aussitôt Larson.

Jason Dill reposa le formulaire, ouvrit un tiroir de son bureau et prit une capsule dans une boîte métallique. Il la plaça sur sa poitrine, à même la peau. Aussitôt la capsule fondit passant, à travers les couches cutanées, dans le circuit sanguin. Il en ressentit immédiatement les effets. C'était un tranquillisant, l'un des tout nouveaux dans la longue série existante.

« Il agit sur moi, pensait-il, et *ils* agissent sur moi. Le tranquillisant dans un sens, leur constant harcèlement dans l'autre. »

Jason Dill reprit en main le questionnaire du directeur Barris.

— Y a-t-il beaucoup de questions similaires ?

— Non, monsieur. Mais il existe un accroissement de l'inquiétude. Plusieurs directeurs, outre Barris, se demandent

pourquoi Vulcain III ne fait pas de déclaration au sujet des Sauveurs !

— Ils se le demandent tous ?

— Je veux dire d'une façon régulière et uniquement au moyen des voies officielles.

— Faites-moi voir les autres documents.

Larson lui passa la liasse de formulaires.

— Et voici ceux qui effleurent ce sujet. — Il lui passa un énorme container scellé. — Nous avons épluché soigneusement tout ce qui est arrivé.

Au bout d'un moment, Jason Dill demanda :

— J'aimerais avoir la fiche de Barris.

— La fiche documentaire ?

— L'autre aussi. Celle sur laquelle on a noté tous les ragots, les accusations téléphoniques, les mensonges, les lettres anonymes, tout ce que nous conservons et qui s'est accumulé sur William Barris pendant des années.

Dès qu'il eut les deux documents sur son bureau, il introduisit le premier microfilm dans la visionneuse et étudia la documentation que l'on venait de lui remettre. Il lut d'abord une succession de faits sans intérêt : Barris était né à Kent, Ohio ; il n'avait ni frère, ni sœur ; son père vivait encore et était employé dans une banque au Chili. Il avait commencé à travailler pour l'Union comme analyste de recherche. Jason Dill accéléra le film avec un geste de mauvaise humeur. Enfin il rembobina le microfilm et le reposa sur son bureau.

« L'homme n'est même pas marié, pensait-il. Il mène une vie routinière, une vie de vertu et de travail. Et maintenant passons à la calomnie, à l'autre côté, celui de la noirceur. »

À son grand désappointement, le second microfilm était presque vierge.

« Est-il à ce point innocent ? Ne s'est-il fait aucun ennemi ? Absurde ! L'absence d'accusation n'est pas un signe d'innocence ! Devenir directeur, c'est s'attirer hostilité et envie ! Barris consacre probablement une importante partie de son budget à des distributions d'argent pour rendre tout le monde heureux. Et tranquille ! »

— Il n'y a rien là-dedans, fit-il remarquer à Larson lorsque celui-ci revint.

— J'avais remarqué que le microfilm ne contenait presque rien. Je suis donc descendu aux salles de renseignements et je leur ai fait mettre à jour tout le matériel récent. Je pensais à la possibilité que quelque chose ne soit pas encore classé. Comme vous le savez probablement, ils ont plusieurs semaines de retard.

Il prit le papier que lui tendait Larson tandis que les battements de son cœur s'accéléraient.

— Qu'avez-vous trouvé ?

— Ceci. Dès que je l'ai vu, j'ai fait le nécessaire pour que ce soit analysé et que l'on remonte la piste. Ainsi vous saurez ce que l'on pense de lui.

— Anonyme ?

— Oui, monsieur. Nos analystes déclarent que cela a été posté la nuit dernière, quelque part en Afrique ; probablement au Caire.

Étudiant la lettre, Jason Dill murmura :

— Voici quelqu'un que Barris n'est pas arrivé à calmer. Tout du moins pas à temps !

— C'est l'écriture d'une femme. Avec un stylo à bille de l'ancien temps. Ils essaient de retrouver la marque du stylo. Ce que vous avez en main n'est qu'une copie de cette lettre ; en bas, aux laboratoires, ils sont encore en train d'examiner le document original. Vos intentions...

— Quelles sont mes intentions ? Je n'en sais trop rien.

La lettre était intéressante, mais pas unique en son genre. Il avait déjà vu de telles accusations portées contre d'autres fonctionnaires de l'union.

À toutes fins utiles :

Ceci pour signaler qu'on ne peut se fier à William Barris qui est directeur ; il est à la solde des Sauveurs et ceci depuis un certain temps. Un décès survenu récemment peut être imputé à M. Barris et il devrait être puni pour son crime. Car un innocent et talentueux serviteur de l'Union a été brutalement assassiné.

— Remarquez que l'écriture descend. Cela indique que le scripteur est dérangé mentalement.

— C'est de la superstition, décréta Dill. Mais je me demande si ceci concerne l'affaire Pitt ? C'est la plus récente. Mais quel, rapport avec Barris ? Était-il le directeur de Pitt ? Était-ce lui qui l'avait envoyé en mission ?

— Je vais vous réunir tous les faits.

Après avoir relu la lettre anonyme, Jason Dill la rejeta de côté et reprit le formulaire émanant du directeur Barris. D'un trait de plume, il griffonna quelques mots au bas du questionnaire.

— À lui retourner vers la fin de la semaine. Il a omis d'indiquer ses numéros d'identification. Je le retourne pour qu'il le complète.

— Cela ne va pas le retarder beaucoup. Barris retournera immédiatement le formulaire correctement rédigé.

— C'est mon affaire. Laissez-moi me tourmenter à ce sujet. Penchez-vous sur votre propre travail et vous vous maintiendrez bien plus longtemps dans cette organisation. Il y a des années que vous devriez savoir cette leçon.

Le rouge aux joues, Larson murmura :

— Je suis désolé, monsieur.

— Je pense que nous devrions commencer une discrète enquête sur le directeur Barris. Vous feriez bien de m'envoyer l'un des secrétaires de police ; je lui dicterai moi-même mes instructions.

Tandis que Larson allait chercher le secrétaire de police, Jason Dill fixait un regard sans expression sur la lettre anonyme qui accusait le directeur Barris d'être à la solde des Sauveurs. Il aurait aimé savoir qui avait écrit cette lettre.

Il allait déclencher une enquête sur le directeur Barris !

*

* *

Après le repas du soir, Mme Agnès Parker était assise dans le restaurant de l'École avec deux professeurs, échangeant des

propos sans importance et se relaxant après une longue journée de tension.

Se penchant afin que ceux qui passaient ne puissent l'entendre, Mlle Crowley murmura à l'oreille de Mme Parker.

— N'avez-vous pas encore fini ce livre ? Si j'avais su que cela vous demanderait si longtemps, je n'aurais jamais accepté que vous le lisiez la première !

Son visage joufflu et rubicond en tremblait d'indignation.

— C'est maintenant à notre tour.

Mme Dawes se pencha vers elle :

— Oui. Allez le chercher tout de suite. Je vous en prie, passez-le-nous.

Mme Parker se leva à contrecœur et s'éloigna en direction de l'escalier. Le chemin était long jusqu'à l'aile du bâtiment où elle avait sa chambre. Il lui fallait monter un escalier, puis traverser le hall. Une fois dans sa chambre, cela lui prit encore du temps de devoir extirper le livre de l'endroit où elle l'avait caché. Le livre, un ancien classique littéraire appelé *Lolita* était sur la liste interdite depuis des années. Une lourde condamnation frappait toute personne qui était prise avec un tel livre en sa possession. Et pour un professeur, cela pouvait signifier de la prison. Cependant, la plupart des professeurs lisaient et faisaient circuler ce genre de livres parmi eux ; jusqu'ici aucun n'avait été pris.

Bougonnant parce qu'elle n'avait pas eu la possibilité de finir le livre, Mme Parker le glissa dans un exemplaire de *Monde d'Aujourd'hui* et mit le tout sous son bras. Le hall était vide et elle continua vers l'escalier.

Elle descendait lorsqu'elle se souvint qu'elle avait un travail à faire avant le lendemain matin : vider les armoires de la petite Fields comme l'exigeait le règlement de l'école. Une nouvelle élève pouvait arriver dans la matinée et occuper la chambre. Il était donc essentiel que quelqu'un du corps professoral examine chaque centimètre de la pièce pour éliminer tout objet subversif ou illicite qui aurait appartenu à la petite Fields et qui pourrait contaminer le nouvel enfant.

Alors qu'elle quittait l'escalier et se hâtait le long du corridor, Mme Parker sentit son cœur s'arrêter le temps de quelques

battements : les pires ennuis pouvaient lui arriver si elle se montrait négligente... car ils pourraient penser qu'elle avait volontairement laissé contaminer le nouvel enfant. La porte de l'ancienne chambre de Marion Fields était fermée à clef. Mme Parker se demanda comment cela avait bien pu se produire. Les enfants n'étaient pas autorisés à posséder des clefs ; ils ne pouvaient fermer aucune porte, nulle part. Un membre du personnel avait dû la fermer par inadvertance. Elle-même possédait une clef, mais elle n'avait pas eu le temps de descendre ici depuis que le directeur général Dill avait pris Marion Fields en charge.

Comme elle fouillait dans sa poche à la recherche de son passe-partout, elle entendit un son de l'autre côté de la porte : quelqu'un était dans la pièce.

— Qui est là ?

S'il y avait dans la pièce une personne non autorisée, elle allait avoir des ennuis ; car elle était responsable de la surveillance de ce dortoir. Elle prit une profonde inspiration et, sortant enfin sa clef, la mit dans la serrure.

« Peut-être un membre du bureau de l'Union est-il en train de me contrôler, pensa-t-elle avec effroi, pour savoir ce que j'ai permis à la petite Fields de conserver par devers elle. »

La porte s'ouvrit et elle alluma. D'abord, elle ne vit personne. Le lit, les rideaux, le petit bureau dans le coin, la commode...

Sur la commode, quelque chose était juché, quelque chose qui luisait comme du métal brillant, qui luisait et cliqueta en se tournant vers elle. Elle vit alors deux lentilles métalliques aux reflets vitreux, un corps en forme de tube de la taille d'une batte de base-ball pour enfant ; cela s'envola et se dirigea vers elle.

Elle leva les bras et tenta de crier. Aucun son ne sortit de ses lèvres. Mais elle entendit un sifflement qui devint un bruit de sirène assourdissant et se termina en un grincement aigu. « Arrêtez ! » voulut-elle crier sans y parvenir. Elle eut l'impression de s'élever, d'être sans pesanteur, de flotter. La pièce sombra dans l'obscurité. Le bruit s'éloigna d'elle, toujours plus lointain... maintenant elle ne voyait plus qu'une minuscule étincelle de lumière qui vacilla, puis disparut.

« Oh, Mon Dieu ! pensa-t-elle. Je vais avoir des ennuis et perdre mon poste. »

Même ses pensées semblaient flotter sans qu'elle puisse les rassembler.

Elle flottait et flottait toujours.

CHAPITRE VI

Jason Dill dormait d'un sommeil profond provoqué par les tranquillisants. Le bourdonnement de l'écran vidéo à côté de son lit le réveilla. Se redressant dans son lit, il ouvrit par réflexe le canal, remarquant que l'appel venait sur son circuit privé.

— Quoi encore ? marmonna-t-il, conscient du mal de tête avec lequel il avait été aux prises pendant son sommeil. Il est tard ! Au moins quatre heures trente !

Sur l'écran, le visage ne lui était pas familier. Toutefois, il remarqua le signe d'identification : l'aile médicale.

— Directeur général Dill. Que me voulez-vous ? Vous feriez mieux la prochaine fois de consulter l'opérateur de service. Ici, il est tard dans la nuit, même s'il fait jour là où vous êtes !

— Monsieur, ce sont les membres de votre personnel qui m'ont conseillé de vous avertir immédiatement.

Le membre du service médical jeta un coup d'œil rapide sur une carte.

— Une Mme Agnès Parker, un professeur...

— Oui, prononça Dill encore somnolent.

— Elle a été découverte par un autre professeur. Sa colonne vertébrale a été endommagée en plusieurs endroits et elle est morte vers une heure trente du matin. Le premier examen indiquait que les blessures avaient été faites délibérément.

— Très bien. Merci de m'avoir averti. Vous avez bien fait. Enfonçant un bouton, il coupa la liaison et demanda à l'opérateur une ligne directe avec la police de l'Union.

Un visage rond et placide apparut sur l'écran.

— Relevez tous les hommes qui gardent la petite Fields et placez immédiatement une nouvelle équipe, choisie absolument au hasard. Que la première équipe soit consignée jusqu'au moment où l'innocence de ces hommes sera totalement

prouvée. – Il réfléchit. – Avez-vous reçu l'information concernant Agnès Parker ?

– Il y a une ou deux heures.

– Nom d'un chien ! Il s'est passé trop de temps. Ils ont eu la possibilité de faire beaucoup de mal ?

Ils ? L'ennemi.

– Rien sur le Père Fields ? Je présume que vous n'avez pas encore réussi à le coincer.

– Désolé, monsieur, s'excusa l'officier de police.

– Faites-moi savoir tout ce que vous trouverez au sujet de la femme Parker. Cherchez dans son fichier. Je vous laisse ce soin, c'est votre travail. C'est surtout la petite Fields qui m'intéresse. Faites le nécessaire pour qu'il ne lui arrive rien. Peut-être pourriez-vous contrôler tout de suite et voir si tout va bien pour elle ; dans le cas contraire, avisez-moi immédiatement.

Il coupa la communication et s'étendit à nouveau sur son lit.

Essayaient-ils de découvrir qui avait emmené la petite Fields ? Et où ? Ce n'était pourtant pas un secret. Il l'avait fait monter en voiture en plein jour, devant un terrain de jeux couvert d'enfants. Ils se rapprochent. Ils ont eu Vulcain II et ils ont eu cette folle de professeur qui pensait que s'occuper d'enfants, c'était les montrer au premier haut fonctionnaire qui viendrait. Ils pouvaient s'infiltrer au plus profond de nos bâtiments. Ils savent évidemment ce que nous faisons. S'ils peuvent pénétrer dans les écoles où nous formons la jeunesse...

Pendant une heure ou deux, il resta à fumer des cigarettes. Enfin lorsqu'il vit le ciel noir passer au gris, il se pencha vers l'écran vidéo et appela Larson. L'homme, dépeigné par le sommeil, le regarda d'un air renfrogné jusqu'au moment où il reconnut son supérieur ; alors il devint immédiatement sérieux et déférent.

– Oui, monsieur.

– Je vais avoir besoin de vous pour poser une série de questions spéciales à Vulcain III. Nous allons devoir les préparer avec le plus grand soin. Et ce sera là un travail difficile.

Larson l'interrompit.

– Vous serez content de savoir que nous avons progressé dans l'identification de la personne qui a envoyé la lettre

anonyme accusant le directeur Barris. Nous avons suivi la piste à partir de l'homme « assassiné ». Nous sommes partis de la supposition que l'on désignait Arthur Pitt et nous avons découvert que sa femme vit en Afrique du Nord. En fait, elle va faire des courses au Caire plusieurs fois par semaine. Il existe une si forte probabilité qu'elle ait écrit cette lettre que nous avons préparé un ordre de recherche pour la police de cette région. C'est le secteur de Blucher et il vaut mieux passer par ses hommes. Ainsi il ne fera aucune difficulté. Me donnez-vous le feu vert ? Je ne peux pas en prendre moi-même la responsabilité. Comprenez, monsieur. Il se peut malgré tout qu'elle ne l'ait pas écrite et...

— Retrouvez-la.

Dill n'écoutait qu'à moitié le torrent verbal de Larson.

— D'accord, monsieur. Et nous vous ferons savoir ce que nous aurons pu tirer d'elle. Cela m'intéresserait de savoir pour quel motif elle a accusé Barris, en supposant naturellement que ce soit elle. Ma théorie est qu'elle peut très bien travailler pour un autre directeur qui...

Dill coupa la communication et, fatigué, se recoucha.

*

**

Vers la fin de la semaine, le directeur William Barris reçut son questionnaire en retour. Au bas était griffonnée la mention :

Incorrectement rempli. Corrigez, s'il vous plaît et retournez.

Furieux, Barris jeta le formulaire sur son bureau et bondit sur ses pieds. D'un claquement sec, il ouvrit le vidéo.

— Donnez-moi le Contrôle de l'Union à Genève.

L'opérateur de Genève apparut sur l'écran.

— Oui, monsieur.

Barris leva le questionnaire pour qu'il put bien le voir.

— Qui a retourné ceci ? De qui est l'écriture ? Du chef de l'équipe de codage ?

— Non, monsieur. — L'opérateur effectua une rapide vérification. — C'est le directeur général Dill qui a eu votre formulaire en main, monsieur.

Dill ! Barris se sentit suffoquer d'indignation.

— Je veux parler à Dill immédiatement.

— M. Dill est en conférence. On ne peut le déranger.

Barris éteignit l'écran d'un revers de main brutal et réfléchit pendant un moment :

« Il n'y a pas de doute ; Jason Dill cherche à gagner du temps. Je ne peux pas continuer comme cela plus longtemps. Je n'obtiendrai jamais aucune réponse de Genève en agissant ainsi. *Qu'est-ce que Dill est en train de fabriquer, pour l'amour de Dieu ?*

« Pourquoi Dill refuse-t-il de coopérer avec ses propres directeurs ? Il s'est passé plus d'une année sans que Vulcain III fournisse de compte rendu sur les Sauveurs. Ou bien en aurait-il fourni et Dill les aurait-il escamotés ? » Il réfléchissait toujours, tout en refusant d'y croire : Dill pouvait-il retenir certaines informations ? Ne laissait-il pas savoir à l'ordinateur ce qui se passait ? Se pouvait-il que Vulcain III ne sache *rien du tout* au sujet des Sauveurs ? Cela ne paraissait pas croyable ! Quel énorme et incessant effort cela aurait demandé à Dill ; des milliards de renseignements étaient fournis à Vulcain III en une seule semaine ; il aurait été certainement presque impossible d'écarter de la grande machine toute mention du Mouvement ! Et si le moindre renseignement lui était parvenu, l'ordinateur aurait réagi ; il aurait noté le renseignement, l'aurait comparé avec tous les autres renseignements en sa possession et aurait enregistré le désaccord.

« Si Dill cache l'existence du Mouvement à Vulcain III, quel est son motif ? Que gagnerait-il en se privant lui-même, et l'Union en général, de l'avis de l'ordinateur sur la situation ?

« Mais telle est la situation depuis quinze mois, réalisa Barris. Aucun avis n'est venu de Vulcain III, soit que la machine n'ait rien dit, soit que Dill n'ait pas transmis ses communications. Ainsi, en fait, l'ordinateur *n'a pas parlé*.

« Quel défaut de structure à la base même de l'Union, pensait-il amèrement. Un seul homme a la possibilité d'approcher l'ordinateur et cet homme peut nous en couper complètement. Il peut dresser une barrière entre le monde et Vulcain III ; comme une sorte de grand-prêtre qui se tiendrait

entre l'homme et Dieu. Que pouvons-nous faire ? Que puis-je faire ? Je suis peut-être l'autorité suprême dans cette région, mais Dill est toujours mon supérieur ! Il peut me déplacer à tout moment, s'il le désire. Il est vrai que la procédure pour déplacer un directeur contre sa volonté est complexe et difficile. Mais cela s'est déjà produit plusieurs fois. Si j'y vais et l'accuse de...

« *De quoi ?* »

« Il est en train de faire quelque chose, mais je ne peux prouver ce que c'est. Non seulement je ne possède aucun fait, mais je n'y vois même pas assez clairement pour formuler une accusation ! Après tout, le questionnaire était incomplet, c'est un fait. Et si Dill veut persister à dire que Vulcain n'a jamais parlé des Sauveurs, personne ne peut le contredire puisqu'il est le seul à pouvoir approcher la machine. Nous devons donc le croire sur parole.

« Mais j'en ai assez de le croire sur parole. Quinze mois, c'est suffisant. Le temps est venu de passer à l'action. Même si cela doit signifier ma démission forcée. Laquelle me sera probablement signifiée aussitôt.

« Un poste n'est pas si important que cela. Il faut pouvoir faire confiance à l'organisation dont on fait partie ; il nous faut croire en nos supérieurs. Si on pense qu'ils ont quelque chose en tête, il faut agir, même si ce n'est rien de plus que de demander une explication. »

Étendant la main, il alluma de nouveau l'écran vidéo.

— Donnez-moi le terrain, et vite !

Un instant plus tard, l'opérateur de la tour de contrôle apparut.

— Oui, monsieur.

— Ici, Barris. Faites-moi immédiatement préparer un vaisseau de première classe. Je pars maintenant.

— Pour où, monsieur ?

— Pour Genève. — Barris serra les mâchoires d'un air sinistre. — J'ai rendez-vous avec le directeur général Dill. — Et il ajouta en sourdine : — Que cela lui plaise ou non.

Tandis que le vaisseau l'emportait à grande vitesse vers Genève, Barris songeait à ses plans :

« Ils diront que je me sers de ça pour embarrasser Jason Dill. Que je ne suis pas sincère et qu'en fait je me sers du silence de Vulcain III comme moyen pour parvenir au poste de Jason Dill. Mon voyage à Genève servira seulement à prouver que je suis ambitieux. Et je ne serai pas capable de prouver le contraire. Je n'ai aucun moyen de prouver la pureté de mes intentions. »

À ce moment-là, le doute ne l'assaillait pas. Il *savait* qu'il agissait pour le bien de l'Organisation.

« Je sais ce que je veux maintenant. Dans ce cas, je peux me faire confiance. Je dois simplement rester ferme. Si je nie formellement essayer d'abattre Dill pour mon avantage personnel...

« Mais je sais que c'est faux. Toutes les dénégations du monde ne m'aideront pas. Ils peuvent faire venir deux ou trois de ces psychologues policiers d'Atlanta et, une fois que ces gars-là se seront occupés de moi, je *serai d'accord* avec mes accusateurs ; je serai intimement convaincu d'exploiter cyniquement les problèmes de Dill, de saper l'Organisation. Ils me convaincront même que je suis un traître et que je dois être condamné aux travaux forcés sur la Lune. »

À la pensée des psychologues d'Atlanta, une sueur froide perlait à son front.

Une fois déjà, il avait eu affaire à eux. C'était la troisième année de son entrée à l'Union. Il dirigeait à l'époque une petite branche rurale de l'Union. Un employé déséquilibré de son service avait été pris volant les biens de l'Union et les revendant au marché noir. L'Union avait le monopole de certains équipements technologiques avancés et certains articles avaient une grande valeur. C'était une tentation constante. Et cet employé avait été chargé des inventaires. La tentation avait donc été accompagnée de l'opportunité. La police secrète avait repéré l'homme presque aussitôt, l'avait arrêté et avait obtenu la confession habituelle. Pour se faire bien voir, l'homme avait impliqué dans l'affaire plusieurs autres du service, dont William Barris. C'est pourquoi un mandat d'amener avait été délivré contre lui. En pleine nuit, il avait été amené pour une « entrevue ».

Il n'y avait pas besoin de charge particulière pour être l'objet d'un mandat de la police. Virtuellement chaque citoyen avait affaire avec la police à un moment ou à un autre de son existence. L'incident n'avait pas nui à la carrière de Barris. Il avait été très vite relâché et avait poursuivi son travail. Personne n'avait soulevé ce sujet lors de son avancement à un poste plus élevé. Mais pendant une demi-heure, au Quartier Général de la police, il avait été travaillé par deux psychologues et ce souvenir était encore là pour le tenir éveillé tard dans la nuit. Un cauchemar, mais qui malheureusement pouvait devenir réalité à n'importe quel moment !

S'il devait s'écarter de la ligne, même maintenant dans sa position de directeur de l'Amérique du Nord, avec pouvoir sur l'étendue nord de la ligne Mason-Dixon...

Et tandis qu'il se rapprochait de plus en plus du Contrôle de l'Union à Genève, il prenait incontestablement des risques.

« *Je devrais m'occuper de mes propres affaires*, se disait-il. C'est une règle que nous apprenons tous, si nous voulons franchir des échelons ou simplement nous tenir à l'écart de la prison.

« *Mais c'est mon travail !* »

Un instant plus tard, une voix enregistrée annonça avec affabilité :

— Nous sommes sur le point d'atterrir, monsieur Barris.

Genève s'étendait en dessous. Le vaisseau descendait, attiré vers le sol par les relais automatiques qui l'avaient guidé depuis son terrain, à travers l'Atlantique et au-dessus de l'Europe de l'Ouest.

« Probablement savent-ils déjà que j'arrive. Quelque lèche-bottes, quelque petit informateur a dû transmettre le renseignement. Sans aucun doute, quelque employé insignifiant dans mon building est un espion du Contrôle de l'Union. »

Et maintenant, tandis qu'il quittait son siège et se dirigeait vers la sortie du vaisseau, quelqu'un d'autre, sans aucun doute, l'attendait à l'aérogare de Genève, guettant pour prévenir de son arrivée.

À la porte, il hésita.

« Je peux encore faire demi-tour et repartir. Je peux prétendre n'avoir jamais entamé ce voyage, et probablement jamais personne n'y fera allusion. Ils sauront que j'ai eu l'intention de venir ici, que je suis allé jusqu'au terrain, mais ils ne sauront pas pourquoi. Ils ne pourront jamais établir que j'avais l'intention d'affronter mon supérieur, Jason Dill. »

Il hésita, puis posa le doigt sur le plot qui ouvrait la porte. Elle coulissa et la brillante lumière de midi se répandit dans le vaisseau. Barris emplît ses poumons d'air frais et, après un temps d'arrêt, descendit la rampe vers le terrain.

Tandis qu'il franchissait l'espace découvert en direction de l'aérogare, il aperçut une silhouette indistincte, immobile près de la grille. La silhouette s'avança lentement vers lui. Revêtue d'un long manteau bleu, une femme, les cheveux retenus par un foulard, les mains dans les poches, pâle, les traits fins, un regard intense fixé sur lui ! Il ne la reconnut pas. Elle ne dit pas un mot, et son visage resta inexpressif jusqu'à ce qu'un ou deux mètres seulement les séparent. Alors ses lèvres décolorées remuèrent :

— Vous ne vous souvenez pas de moi, monsieur Barris ? demanda-t-elle d'une voix sourde. Elle marcha à côté de lui vers l'aérogare. J'aimerais vous parler. Je pense que cela en vaudra la peine.

— Rachel Pitt !

— J'ai quelque chose à vendre. Des informations qui pourraient décider de votre avenir. Mais il me faut quelque chose en retour.

— Je ne veux traiter aucune affaire avec vous. Je ne suis pas venu ici pour cela.

— Je sais. J'ai essayé de vous joindre à votre bureau, mais ils m'ont bloquée à chaque fois. J'ai tout de suite compris que vous aviez donné des ordres.

Barris ne dit rien.

« C'est vraiment regrettable, pensait-il, que cette folle se soit arrangée pour me repérer ici, en un tel moment ! »

— Cela ne vous intéresse pas et je sais pourquoi. La seule chose à laquelle vous pouvez penser, c'est à votre prochaine entrevue avec Jason Dill et comment vous allez conduire

l'entretien. Mais, voyez-vous, vous n'aurez aucune possibilité de vous entretenir avec lui.

— Pourquoi ? dit-il en essayant de contenir toute émotion que sa voix aurait pu trahir.

— J'ai été arrêtée il y a deux jours, et ils m'ont amenée ici.

— Effectivement, je me demandais ce que vous faisiez à Genève.

— Je suis la femme d'un loyal membre de l'Union, dévouée à l'Organisation, dont le mari a été tué il y a seulement... Mais vous ne vous souciez pas de cela non plus.

Elle s'arrêta à la grille et lui fit face.

— Vous pouvez, soit aller directement au siège du Contrôle de l'Union, soit prendre une demi-heure et la passer avec moi. Je vous conseille la deuxième solution. Si vous décidez de poursuivre votre chemin et d'aller voir Dill maintenant, sans m'avoir entendue... — Elle haussa les épaules. — Je ne peux vous retenir. Allez-y.

Son regard noir brillait, sans vaciller, tandis qu'elle attendait sa décision.

— Pensez-vous que j'essaie de vous séduire ? Je veux dire vous détourner de vos projets. — Pour la première fois, elle sourit et parut se détendre. — Monsieur Barris, je vous dirai la vérité. J'ai subi un examen intensif pendant deux jours. Vous pouvez deviner par qui. Mais cela n'a pas d'importance. Pourquoi m'en soucieraient-ils après ce qui m'est arrivé... Pensez-vous que je me suis échappée ? Qu'ils sont à ma recherche ?

Une lueur railleuse et ironique dansa dans ses yeux.

— Grands dieux ! Non. Ils m'ont laissée partir. Ils m'ont soumise à la psychothérapie pendant deux jours et puis ils m'ont dit que je pouvais rentrer chez moi. Ils m'ont mise à la porte.

Un groupe se rendant à un vaisseau passa près d'eux. Barris et Rachel restèrent tous deux silencieux pendant un moment.

— Pourquoi sont-ils allés vous chercher ?

— Oh ! J'étais censée avoir écrit une lettre calomnieuse, accusant quelqu'un de haut placé dans l'Union. Je me suis arrangée pour les convaincre de mon innocence ; ou bien les analyses du contenu de mon cerveau les ont convaincus. Je n'ai

rien fait d'autre que de rester assise. Ils ont sorti ma mémoire, l'ont mise en pièces, l'ont étudiée, ont remis tous les morceaux ensemble et ont refourré le tout dans ma tête.

Elle écarta un instant son foulard. Avec une profonde répugnance, il vit la fine cicatrice blanche à la racine des cheveux.

— Tout est en place. Tout, du moins, je l'espère.

— C'est vraiment terrible. Un réel abus de l'être humain ! cela ne devrait pas exister.

— Si vous devenez directeur général, peut-être pourrez-vous le faire cesser. Qui sait ! Vous le serez peut-être un jour. Après tout vous êtes brillant, travailleur et ambitieux. Tout ce que vous avez à faire, c'est de battre tous ces autres brillants, travailleurs et ambitieux directeurs ; tels que Taubmann.

— Est-ce lui que vous êtes supposée avoir accusé ?

— Non. C'est vous, William Barris. N'est-ce pas intéressant ? De toute façon, maintenant, je vais vous donner mes informations gratuitement. Il y a une lettre dans les archives de Jason Dill vous accusant d'être à la solde des Sauveurs ; ils me l'ont montrée. Quelqu'un cherche à vous abattre, et Dill est intéressé. Est-ce que cela ne vaut pas la peine que vous le sachiez avant que vous le rencontriez et croisiez le fer avec lui ?

— Comment savez-vous que je suis ici pour cela ?

— Pourquoi donc seriez-vous ici ?

Il la prit par le bras. Avec fermeté, il la guida vers la route qui longeait le terrain.

— Je vais prendre le temps de vous parler.

Il se torturait l'esprit, cherchant un endroit où l'emmener. Ils allaient arriver à la station de taxis.

Une voiture robot, les ayant repérés, roula dans leur direction. La porte de la voiture s'ouvrit, et une voix mécanique demanda :

— Puis-je vous être utile, s'il vous plaît ?

Barris se glissa dans le taxi et fit monter Rachel à côté de lui.

— Pouvez-vous nous trouver un hôtel... assez discret ? Vous voyez ce que je veux dire ? Pour que nous soulagions nos pieds mon amie et moi ; vous comprenez ?

— Oui, monsieur.

La voiture se mit en route, empruntant les rues animées de Genève.

— Un hôtel à l'écart où vous trouverez l'intimité que vous désirez : le *Bond Hôtel*, monsieur.

Rachel Pitt ne disait rien. Elle regardait droit devant elle, sans rien voir.

CHAPITRE VII

Jason Dill avait les deux bandes d'enregistrement dans sa poche. Elles ne le quittaient jamais, ni la nuit, ni le jour. Il les avait donc avec lui tandis qu'il avançait lentement le long du couloir brillamment éclairé. Encore une fois, involontairement, sa main se porta sur le renflement provoqué par les enregistrements.

« Comme un fétiche magique, pensait-il avec ironie. Et nous accusons les masses d'être superstitieuses ! »

Devant lui, les lumières s'allumaient. Derrière lui, les énormes portes blindées se refermaient, n'autorisant qu'une seule entrée. Le colossal calculateur se dressait devant lui, tour immense de claviers, de récepteurs et de tableaux indicateurs. Il était seul avec Vulcain III.

Une toute petite partie de l'ordinateur était visible ; sa masse disparaissait dans des régions qu'il n'avait jamais vues, qu'en fait aucun être humain n'avait jamais vues.

Au cours de son existence, Vulcain III avait développé certaines parties de lui-même. Il avait enlevé la terre granitique et argileuse ; il avait, il y avait de ça bien longtemps maintenant, dirigé les travaux d'excavation. Parfois, Jason Dill pouvait entendre un bruit, comme une lointaine et incroyable fraise de dentiste tournant à toute vitesse. De temps en temps, il avait tendu l'oreille et essayé de deviner où avaient lieu les travaux. Mais ce n'était que supposition. Le seul contrôle de l'agrandissement et du développement de Vulcain III tenait en deux indices : l'amoncellement de roches et de terres rejetées à la surface pour être enlevées ; et la variété, la quantité et la nature des matériaux bruts, des outils et des éléments que l'ordinateur réclamait.

Maintenant qu'il se tenait en face de lui, il vit qu'une nouvelle liste de fournitures l'attendait. Elle était là pour qu'il la prenne et fasse le nécessaire.

« Comme si j'étais un garçon de courses, pensa-t-il.

« Je fais ses achats. Il est là, immobile ; alors je sors et reviens avec l'épicerie de la semaine. Seulement, dans son cas, il ne s'agit pas d'alimentation. »

Les dépenses pour entretenir Vulcain III étaient énormes. Une partie des taxes mondiales que recevaient l'Union était réservée à l'ordinateur. Aux dernières estimations, la part de Vulcain III sur les taxes était d'environ 43 %.

Et le reste se partageait entre les écoles, les routes, les hôpitaux, les services de police, ceux d'incendie, et autres besoins humains.

Sous ses pieds le sol vibrait. Il se trouvait au niveau le plus profond construit par les ingénieurs ; et cependant quelque chose allait constamment plus bas. Auparavant, il avait déjà ressenti les vibrations. Qu'y avait-il là-dessous ? Pas de terre noire ? Pas de sol inerte ? Mais de l'énergie, des tubes et des moules, des canalisations électriques, des transformateurs, des mécanismes autonomes... L'activité implacable qui se déroulait en dessous se présenta à son esprit : des tombereaux apportant les fournitures et évacuant les déchets, des lumières clignotantes, des relais se fermant, des interrupteurs commandant soit le rafraîchissement, soit le réchauffement des pièces usées remplacées, de nouvelles pièces inventées, des projets nouveaux remplaçant des projets périmés. Et jusqu'où cela s'était-il étendu ? Des kilomètres ? Il y avait peut-être d'autres niveaux sous celui qu'il sentait vibrer sous ses pieds ? Est-ce que cela descendait, descendait à l'infini.

Vulcain III fut conscient de sa présence. Sur la grande et impersonnelle face de métal, brilla un ruban de lettres fluides. Elles apparaissaient brièvement, puis s'évanouissaient. Jason Dill devait les saisir au vol ou pas du tout. Aucune lenteur humaine n'était tolérée.

— *Le contrôle des déviations dans les écoles est-il achevé ?*

— Presque. Encore quelques jours.

Comme toujours lorsqu'il s'entretenait avec Vulcain III, il ressentait une profonde répugnance. Cela ralentissait ses réponses et pesait sur son esprit comme un poids mort. En présence de l'ordinateur, il se sentait devenir stupide. Il donnait toujours les réponses les plus courtes, c'était plus facile. Et dès que les premiers mots s'éclairaient dans l'air au-dessus de sa tête, il avait envie de partir.

Mais c'était son travail d'être cloîtré ici avec Vulcain III. Quelqu'un devait le faire. Un être humain devait se tenir à cet endroit.

Il n'avait jamais ressenti cela en présence de Vulcain II. Maintenant de nouveaux mots se formaient, comme des éclairs bleu-blanc de flashes dans l'air humide.

— *J'en ai besoin immédiatement.*

— Cela vous sera apporté dès que l'équipe de codage aura transcrit les renseignements sur les fiches.

« Vulcain III est agité », pensa Dill.

Des lignes de force s'éclairaient en rouge. C'était là l'origine du nom donné à cette série d'ordinateurs. Les grondements et les étincelles écarlates avaient évoqué pour Nathaniel Greenstreet la forge du dieu de l'antiquité, le dieu boiteux qui avait créé les foudres de Jupiter à une époque fort lointaine.

— *Il y a un mauvais fonctionnement quelque part. Un changement significatif dans l'orientation de certaines classes sociales ne peut être expliqué par les renseignements qui sont déjà en ma possession. Un réajustement de la pyramide sociale est en formation, répondant à des facteurs de dynamique historique qui ne me sont pas connus. Il me faut en savoir davantage si je dois m'en occuper.*

Une faible inquiétude traversa l'esprit de Jason Dill. Vulcain III avait-il des soupçons ?

— Tous les renseignements vous sont fournis aussitôt qu'il nous est possible de le faire.

— *Une bifurcation incontestable de la Société semble être en voie de formation. Assurez-vous que votre rapport sur les déviations dans les écoles est complet. Je vais avoir besoin de tous les faits qui s'y rapportent.*

Après une pause, Vulcain III ajouta :

— *Je sens qu'une crise se rapproche rapidement.*
— *Quelle sorte de crise ? demanda Dill nerveusement.*
— *Idéologique. Une nouvelle orientation semble sur le point de s'exprimer : un Gestalt dérivé de l'expérience des basses classes et reflétant leur insatisfaction.*

— *Insatisfaction ? À propos de quoi ?*

— *Les masses rejettent essentiellement le concept de stabilité. En général, ceux qui n'ont pas de richesse suffisante pour les enraciner solidement se préoccupent davantage de gain que de sécurité. Pour eux, la société est le champ sur lequel se joue l'aventure. C'est une structure dans laquelle ils espèrent s'élever à une position de pouvoir supérieur.*

— *Je vois.*

— *Une Société stable, conforme à la raison et contrôlée comme la nôtre, fait obstacle à leurs aspirations. Dans une Société instable, qui se détériore rapidement, les classes les plus basses auraient plus de chance de s'emparer du pouvoir. Fondamentalement, ceux des basses classes sont des aventuriers qui conçoivent plus la vie comme une spéculation, comme un jeu de hasard, que comme une tâche à remplir, avec le pouvoir social comme gros lot.*

— *C'est intéressant. Ainsi pour eux le concept de chance joue un rôle majeur. Ceux qui sont arrivés en haut ont eu de la veine ; ceux qui...*

Mais ses commentaires n'intéressait pas Vulcain III qui déjà poursuivait :

— *L'insatisfaction des masses ne s'appuie pas sur les privations économiques, mais sur un sentiment d'incapacité. Ce n'est pas un accroissement du niveau de vie, mais un plus grand pouvoir social qui est leur but fondamental. À cause de leur orientation émotionnelle, ils se soulèvent et agissent quand une figure de chef suffisamment puissante peut les rassembler en une unité fonctionnelle au lieu de la masse chaotique d'éléments informes qu'ils étaient auparavant.*

Dill resta muet. Il était évident que Vulcain III avait passé au crible les informations qui lui étaient parvenues et qu'il était arrivé à des hypothèses fâcheusement proches de la réalité. C'était naturellement la véritable force de la machine. Elle était

le dispositif par excellence pour développer des raisonnements inductifs et déductifs. Elle avançait un pas après l'autre, sans merci, et parvenait à la juste déduction, quelle qu'elle soit.

Sans connaissance directe d'aucune sorte, Vulcain III était capable, à partir de principes historiques généraux, de déduire les conflits sociaux qui se développaient dans le monde contemporain. Il avait forgé l'image de la civilisation telle que l'être humain la voyait à son réveil. Immobilisé ici, en bas, Vulcain III, à travers des faits indirects et incomplets, avait *imaginé* les choses telles qu'elles se présentaient actuellement.

La sueur perla sur le front de Dill. Il avait affaire à un esprit supérieur à celui de n'importe quel homme ou groupe d'hommes. Cette preuve des prouesses de l'ordinateur, cette vérification du principe de Greenstreet qu'une machine n'était pas limitée par ce que l'homme pouvait faire, mais le faisait plus vite... Et manifestement Vulcain III faisait ce qu'un homme n'aurait pu faire, peu importe le temps qu'il aurait eu pour le faire. Ici, enterré sous le sol, dans le noir, dans un constant isolement, un être humain serait devenu fou. Il aurait perdu tout contact avec le monde. Au fur et à mesure que le temps passerait, il se ferait une image de moins en moins exacte de la réalité ; progressivement il deviendrait de plus en plus halluciné.

Vulcain III, cependant, continuait à progresser dans la direction opposée ; en un sens, par degré, il tendait vers l'inévitable rectitude du jugement ou du moins une maturité, si par cela on entendait une claire, précise et complète image des choses telles qu'elles étaient réellement.

« Une image, réalisait Jason Dill, qu'aucun être humain n'a jamais eue et n'aura jamais, tous les humains étant partiels. Et ce géant ne l'est pas. »

— Je vais faire activer le contrôle des déviations dans les écoles. Désirez-vous autre chose ?

— *Le rapport statistique sur la linguistique rurale ne m'est pas parvenu. Pourquoi ? Il était confié à la supervision personnelle de l'envoyé spécial, Arthur Graveson Pitt.*

Dill sacra silencieusement. Seigneur ! Vulcain III n'égaraient pas un seul renseignement sur les milliards qu'il ingérait et emmagasinait.

— Pitt a été blessé.

Dill réfléchissait désespérément et aussi vite qu'il le pouvait.

— Sa voiture s'est retournée sur une route de montagne dans le Colorado. Ou du moins c'est ce dont je me souviens. Il faudrait que je vérifie pour être sûr ; mais...

— *Faites compléter son rapport par quelqu'un d'autre. Il me le faut absolument. Ses blessures sont-elles graves ?*

Dill hésita :

— En fait, ils ne pensent pas qu'il vivra. Ils disent...

— *Pourquoi tant de personnes de la Classe T ont-elles été tuées au cours de l'année ? Je veux plus d'informations sur ce sujet. Selon mes statistiques, un cinquième seulement de ceux-ci aurait dû mourir de causes naturelles. Il y a un facteur vital qui manque. Il me faut plus de renseignements.*

— Très bien. Nous vous donnerons plus de renseignements. Tous les renseignements que vous voudrez.

— *J'envisage de convoquer une réunion extraordinaire du Conseil de Contrôle. Je vais peut-être décider de questionner personnellement l'équipe des onze directeurs régionaux.*

Dill en fut abasourdi. Il essaya de parler, mais ne le put. Il pouvait seulement regarder fixement le ruban de mots qui défilait inexorablement.

— *Je ne suis pas satisfait de la façon dont les informations arrivent. Il est possible que je demande votre révocation et un système entièrement nouveau pour fournir les renseignements.*

Dill ouvrit la bouche, puis la referma. Conscient que son tremblement était visible, il s'éloigna de l'ordinateur.

— À moins que vous ne vouliez quelque chose d'autre, j'ai du travail qui m'attend à Genève.

Tout ce qu'il voulait, c'était se sortir de cette situation, quitter la pièce.

— *Rien d'autre. Vous pouvez aller.*

Aussi vite que possible, Dill quitta le niveau par l'ascenseur express. Autour de lui, comme dans un brouillard, des gardes le contrôlaient ; il s'en apercevait à peine.

« Par quelle épreuve je viens de passer, songeait-il. On parle des psychologues d'Atlanta, mais ce n'est rien à côté de ce que je viens d'affronter.

« Dieu ! Combien je hais cette machine ! »

Il en tremblait encore ; son cœur palpitait ; il avait du mal à respirer ; pour récupérer, il s'assit un moment sur un canapé recouvert de cuir dans le hall extérieur.

Il appela un des serveurs :

— J'aimerais un verre de quelque chose de stimulant ; ce que vous avez.

Le grand verre était maintenant dans sa main ; il avala le liquide vert d'un trait et se sentit un peu mieux. Non loin de lui, le serveur attendait d'être payé.

— Soixante-quinze centimes, monsieur.

Pour Dill, ce fut le coup final. Sa position de directeur général ne le dispensait pas de ces désagréments. Il devait fouiller au fond de ses poches pour trouver de la monnaie.

« L'avenir de la Société repose sur moi, pensait-il, et je dois chercher soixante-quinze centimes pour cet imbécile. Je devrais les laisser aller au diable. *Je devrais renoncer.* »

*

* *

William Barris se sentit un petit peu plus détendu tandis que la voiture l'emportait avec Rachel à travers la partie la plus vieille, noire et surpeuplée, de la ville. Sur les trottoirs, des groupes d'hommes, aux vêtements râpés et aux chapeaux cabossés, restaient sans rien faire. Des adolescents flânaient devant les vitrines des magasins qui, pour la plupart, avaient des barres métalliques ou des grilles pour protéger les étalages des vols. Des tas d'immondices s'entassaient dans les ruelles.

— Cela ne vous gêne-t-il pas de venir dans ce quartier ? Ou bien est-ce trop déprimant pour vous ?

Rachel avait enlevé son manteau et l'avait posé sur ses genoux. Elle portait un chemisier de coton à manches courtes, probablement celui qu'elle portait chez elle quand la police l'avait arrêtée. Il vit sur son cou des traces apparemment de

poussière. Elle paraissait fatiguée, son visage était blafard et elle se tenait assise avec apathie.

— Vous savez, j’aime la ville, dit-elle au bout d’un moment.

— Même cette partie-là ?

— Je suis restée dans ce quartier depuis qu’ils m’ont laissée partir.

— Vous avaient-ils laissé le temps de faire vos bagages ? Avez-vous eu la possibilité de prendre quelques vêtements avec vous ?

— Rien.

— En ce qui concerne l’argent ?

— Ils ont été très aimables. — Sa voix était teintée d’une ironie fatiguée. — Non, ils ne m’ont pas laissé prendre d’argent ; ils m’ont simplement fourrée dans un vaisseau de la police et m’ont emmenée en Europe. Mais avant de me laisser partir, ils m’ont permis de toucher une partie de la pension de mon mari pour me permettre de rentrer à la maison. À cause de son découvert en banque, cela aurait mis plusieurs mois avant que je puisse recevoir les paiements réguliers. C’est une faveur qu’ils m’ont faite.

Barris ne put que se taire.

— Pensez-vous que je sois offensée de la façon dont l’Union m’a traitée ? demanda Rachel.

— Oui.

— Vous avez raison.

Maintenant le taxi empruntait l’entrée d’un vieil hôtel en briques dont la banne était en lambeaux. Consterné par l’apparence du *Bond Hôtel*, Barris questionna :

— Un tel endroit vous conviendra-t-il ?

— En fait, c’est là que j’aurais voulu que le taxi me conduise ; car j’avais l’intention de vous amener ici.

Le taxi s’arrêta, et la portière s’ouvrit. Tandis qu’il payait, Barris se disait qu’il n’aurait peut-être pas dû laisser le taxi décider pour lui. Peut-être même devrait-il remonter et lui dire de continuer.

Se retournant, il jeta un coup d’œil sur l’hôtel. Il était trop tard : Rachel Pitt gravissait déjà les marches.

Un homme apparut alors à l'entrée, les mains dans les poches.

Il portait un manteau sombre, négligé, et un chapeau enfoncé sur le front. Il regarda Rachel et lui dit quelque chose.

Aussitôt Barris bondit sur les marches et la rejoignit. Il la prit par le bras et se plaça entre elle et l'homme.

— Prenez garde, dit-il à l'homme en posant la main sur le brûleur qu'il portait dans sa poche de poitrine.

D'une voix lente et calme, l'homme lui répondit :

— Ne vous énervez pas, monsieur. Je n'accostais pas Mme Pitt. Je lui demandais simplement quand vous arriveriez.

Se glissant derrière Barris et Rachel, il commanda :

— Entrez dans l'hôtel, directeur. Nous avons une chambre en haut où nous pourrons parler. Personne ne viendra nous déranger. Vous avez choisi le bon endroit.

« Ou plutôt, pensait Barris, le taxi et Rachel Pitt ont choisi le bon endroit. »

Il ne pouvait rien faire ; il sentait dans son dos l'extrémité du brûleur de l'homme.

— Vous ne devriez pas soupçonner de telles choses d'un ecclésiastique, dit l'homme sur le ton de la conversation tandis qu'ils traversaient le vestibule crasseux et sombre, se dirigeant vers l'escalier.

L'ascenseur était en panne ; ou du moins c'était ce qu'indiquait la pancarte. Au pied de l'escalier, l'homme s'arrêta, jeta un coup d'œil autour de lui et enleva son chapeau.

Le visage sévère et fortement bronzé qui apparut sembla familier à Barris. Le nez légèrement crochu, comme s'il avait été cassé une fois et jamais remis proprement, et les cheveux coupés très court donnaient au visage de l'homme un air d'austérité rébarbative.

— Voici le Père Fields, présenta Rachel.

L'homme sourit, et Barris vit les dents fortes et irrégulières.

« La photo n'a pas montré ce détail, pensa Barris. Ni ce menton énergique. »

Elle laissait percevoir la pleine mesure de l'homme, sans réellement la donner. Le Père Fields ressemblait plus à un combattant endurci, qu'à un homme de religion.

Barris, face à face avec lui pour la première fois, ressentit une crainte complète et absolue de l'homme ; il eut la certitude qu'il n'avait jamais connu cela, jusqu'ici, dans sa vie.

Devant eux, gravissant les marches de l'escalier, Rachel montrait le chemin.

CHAPITRE VIII

— J'aimerais savoir quand cette femme a pris contact avec vous ?

Barris désignait Rachel Pitt qui, debout près d'une fenêtre de la chambre d'hôtel, regardait pensivement les toits de Genève.

— D'ici, on aperçoit le Contrôle de l'Union ! s'étonna Rachel en tournant la tête.

— Bien sûr ! grommela le Père Fields d'une voix rauque.

Il était assis dans un coin, enveloppé d'un peignoir de bain à rayures, aux pieds des babouches usées jusqu'à la corde, un tournevis dans une main et une douille électrique dans l'autre. En arrivant, il s'était rendu dans la salle de bains pour prendre une douche, mais la lumière ne marchait pas.

Deux autres hommes, de toute évidence des Sauveurs, étaient assis à une table et faisaient des paquets avec une pile de brochures qui se trouvait entre eux. Barris supposa qu'il s'agissait de matériel de propagande destiné à être distribué.

— Est-ce seulement une coïncidence ? demanda Rachel.

Fields grogna, l'ignorant totalement, et continua à travailler sur sa douille. Et puis, levant la tête, il dit brusquement à Barris :

— Maintenant, écoutez-moi. Je ne vais pas vous mentir parce que votre Organisation est bâtie sur le mensonge. Ceux qui me connaissent savent que je n'ai jamais eu besoin de mentir. Pourquoi le ferais-je ? La vérité est une arme plus puissante que le mensonge.

— Quelle est la vérité ?

— La vérité, c'est que bientôt nous allons nous avancer le long de la rue que vous voyez là jusqu'à ce grand bâtiment que regarde cette dame, et alors l'Union n'existera plus.

Il sourit, montrant ses dents mal rangées. Mais c'était un sourire amical. Comme si l'homme espérait que Barris serait

d'accord et peut-être lui rendrait son sourire en signe d'approbation.

Plein d'ironie, Barris lui lança :

— Bonne chance.

— De la chance, nous n'en avons pas besoin. Tout ce que nous désirons, c'est de la vitesse. Cela va être comme pousser quelque vieux fruit pourri avec un bâton.

L'accent de sa région natale résonnait dans sa voix ; Barris reconnut l'accent traînant du territoire de Taubmann qui bordait l'Amérique du Sud.

— Épargnez-moi vos métaphores populaires.

Fields se mit à rire.

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur le directeur.

— C'était une image, acquiesça Rachel, impassible.

Barris se sentit rougir ; ils se moquaient de lui et il tombait dans le panneau. Il dit à l'homme au peignoir de bain rayé :

— Je suis stupéfait par votre faculté de recruter des partisans. Vous combinez le meurtre du mari de cette femme et, après vous avoir rencontré, elle adhère au Mouvement. C'est impressionnant.

Fields resta un moment silencieux. Finalement, il rejeta la douille.

— Elle doit dater de plus de cent ans ! Rien de semblable aux États-Unis depuis que j'y suis né. Et ils qualifient cette zone de « Moderne » !

Il fronça les sourcils et tira sur sa lèvre inférieure.

— J'apprécie votre indignation. Il n'y a aucun doute que quelqu'un écrasa la tête de ce pauvre homme.

— Vous étiez là !

— Oh, oui !

Il observait Barris avec une attention soutenue ; ses yeux noirs et durs paraissaient s'agrandir sous l'effet de la colère.

— Lorsque je vois ce ravissant petit costume gris, cette chemise blanche et ces chaussures noires et brillantes, je me tiens à l'écart. Et je me tiens spécialement à l'écart de ces brûleurs que vous avez tous dans vos poches.

Rachel expliqua.

— Le Père Fields a été brûlé un jour par le collecteur des impôts.

— Oui. Et vous savez que les percepteurs sont couverts par l'immunité. Aucun citoyen ne peut les attaquer en justice. N'est-ce pas délicieux ?

Il releva la manche droite de son peignoir. Barris vit que, de la poitrine au coude, il ne restait que du tissu cicatriciel.

— Montrez au moins un peu d'indignation ! railla-t-il.

— J'en éprouve. Je n'ai jamais permis aux collecteurs d'impôts de procéder ainsi. Vous n'en trouverez pas sur mon territoire.

— C'est exact.

La voix de Fields avait perdu de sa férocité ; il semblait s'être légèrement calmé.

— C'est un fait que, comparé aux autres directeurs, vous n'êtes pas trop mauvais. Nous en savons long sur vous, car nous avons une ou deux personnes dans vos bureaux. Vous êtes ici à Genève pour découvrir la raison pour laquelle Vulcain III n'a jamais pris de décision en ce qui nous concerne, nous les Sauveurs. Vous n'acceptez pas que le vieux Jason Dill vous renvoie votre questionnaire à la figure et que vous ne puissiez rien faire. Il est vraiment bizarre que votre machine n'ait jamais rien dit sur nous.

Barris ne put que rester silencieux.

— Cela nous donne une sorte d'avantage. Comme vous n'avez aucun service d'enquête policière, vous devez attendre que la machine parle. Et il ne vous viendrait pas à l'idée de créer votre propre service d'enquête.

— Sur mon territoire, j'ai une police. Elle jette en prison autant de Sauveurs qu'elle le peut... à vue.

— Pourquoi ? demanda Rachel Pitt.

— Demandez-le à votre défunt mari. Je ne peux vous comprendre. Votre mari accomplissait son travail et ces gens...

Fields l'interrompit.

— Directeur, vous n'avez jamais été travaillé par les psychologues d'Atlanta. Cette femme l'a été. Moi également, jusqu'à une certaine limite, jusqu'à une très petite limite. Mais avec elle, ils étaient pressés !

Pendant un moment, le silence régna dans la pièce. Barris réalisait qu'il ne pouvait rien répondre à cela.

Il s'avança vers la table, prit l'un des pamphlets et machinalement lut les gros caractères noirs.

AVEZ-VOUS UN MOT À DIRE SUR LE DÉROULEMENT DE VOTRE VIE ?

QUAND AVEZ-VOUS VOTÉ POUR LA DERNIÈRE FOIS ?

— Il n'y a pas eu d'élection publique depuis vingt ans ! Apprend-on cela aux petits enfants dans vos écoles ?

— On devrait.

La voix de Fields se tendit et s'altéra :

— Monsieur Barris ! Que penseriez-vous d'être le premier directeur à venir vers nous ?

Pendant un instant, Barris discerna une intonation suppliante ; puis ce fut fini ; la voix redevint dure ainsi que le visage de l'homme.

— Dans les futurs livres d'Histoire vous apparaîtrez aussi bon que l'Enfer !

Il rit durement et ramassa une fois de plus la douille électrique.

Il se remit au travail, ignorant Barris et ne semblant même pas attendre une réponse de lui.

Rachel s'avança vers Barris et lui dit de sa voix contractée :

— Directeur, il ne plaisante pas. Il désire réellement que vous vous joigniez au Mouvement.

— J'imagine qu'il le souhaite surtout tactiquement.

— Vous avez le sens de ce qui ne va pas. Et vous savez comment ça ne va pas. Toute cette ambition et toute cette suspicion ! Je suis peut-être injuste envers vous tous ; mais, en toute bonne foi, monsieur Barris, je pense que vos dirigeants sont fous. Je sais que Jason Dill l'est. La plupart des directeurs le sont ; ainsi que leur personnel. Et les écoles fabriquent des cinglés. Savez-vous qu'ils ont pris ma fille et l'ont fourrée dans l'une de leurs écoles ? Autant que je sache, elle s'y trouve encore actuellement ! Nous n'arrivons jamais très bien à nous introduire dans le milieu des écoles. Vos gens y sont réellement très forts. Cela doit vous en dire long !

Rachel ajouta :

— Vous avez été à une école de l'Union ? Vous savez qu'ils enseignent aux enfants à ne pas poser de questions ! À n'être jamais en désaccord avec le dogme. On leur enseigne à obéir. Arthur était le produit de l'une d'elles : agréable, bel homme, bien habillé, sur le chemin de la réussite...

« Et mort », songea Barris.

— Si vous ne vous joignez pas à nous, vous pouvez franchir cette porte et aller à votre rendez-vous avec Jason Dill.

— Je n'ai pas de rendez-vous.

— C'est juste, admit Fields.

Rachel poussa un cri, montrant la fenêtre du doigt. Quelque chose fait de métal brillant entraît par la fenêtre en volant. Avec un bruit strident, l'objet se dirigea vers Fields. Les deux hommes qui se trouvaient près de la table se dressèrent, le regard fixe et la bouche ouverte. L'un d'eux tâtonna pour saisir le revolver qui se trouvait à sa ceinture.

L'objet métallique plongea sur Fields. Se couvrant le visage de ses avant-bras, Fields se laissa tomber sur le sol et roula sur lui-même. Son peignoir rayé flotta, et l'une de ses babouches, quittant son pied, partit sur la carpette. Tout en roulant sur lui-même, il saisit un faisceau thermique et tira de bas en haut, balayant l'air au-dessus de lui. Un éclair brûlant effleura Barris qui fit un saut en arrière et ferma les yeux.

Hurlant, Rachel Pitt se dressa devant lui, le visage tordu par l'hystérie. L'air crépitait d'énergie. Un nuage dense composé d'une fumée bleu-gris obscurcissait presque complètement la pièce. Le canapé, la carpette, les fauteuils et les murs brûlaient. Barris vit des flammes orange vaciller dans la fumée. Maintenant il entendait Rachel suffoquer. Lui-même était en partie aveuglé. Les oreilles bourdonnantes, il se dirigea vers la porte.

— Ça va, dit le Père Fields.

Sa voix parvenait faiblement à travers les crépitements d'énergie.

— Éteignez ces petits foyers. J'ai eu ce bon sang d'objet !

Il surgit devant Barris, le visage épanoui d'un sourire de travers. Un côté de sa figure était grièvement brûlé et la moitié de ses courts cheveux grillés.

— Si vous acceptez, d'aider à éteindre ces petits foyers d'incendie, je vais peut-être trouver une partie intacte de ce bon sang de chose et pouvoir l'examiner pour savoir ce que c'est.

L'un des hommes ramena du hall un extincteur à main. L'actionnant avec ardeur, il s'efforça d'éteindre le feu. Son compagnon apparut bientôt avec un second extincteur et se mit à la besogne. Barris les laissa s'occuper de l'incendie et retraversa la pièce à la recherche de Rachel Pitt.

Elle était accroupie dans le coin le plus éloigné, tassée sur elle-même, le regard fixé droit devant elle, les mains jointes. Quand il la releva, il sentit tout son corps trembler. Elle ne dit rien tandis qu'il continuait à la tenir dans ses bras et ne parut pas faire attention à lui.

Surgissant à côté d'eux, Fields dit d'une voix joyeuse :

— Du pot, Barris ! Je l'ai presque entièrement.

Triomphalement, il exhiba un cylindre métallique brûlé, mais encore intact, comportant un système compliqué d'antennes, de récepteurs et de propulseurs à réaction. Puis, apercevant Rachel Pitt, il perdit son sourire.

— Je me demande si elle s'en sortira cette fois-ci. Elle était comme cela la première fois qu'elle est venue vers nous, après que les types d'Atlanta l'aient laissée partir. Catatonie !

— Et vous l'en avez sortie ?

— Elle s'en est sortie elle-même, parce qu'elle le voulait. Elle voulait accomplir quelque chose, être active : nous aider. Ce dernier coup fut peut-être de trop pour elle ! Elle en a supporté beaucoup ces derniers temps !

Il haussa les épaules, mais sur son visage passa une expression de grande compassion.

— Peut-être vous reverrai-je ?

— Vous partez ?

— Je vais voir Jason Dill.

— Et elle ? demanda Fields en désignant la femme que Barris tenait dans ses bras. La prenez-vous avec vous ?

— Si vous m'y autorisez.

— Faites ce que vous voulez. Je n'arrive pas à vous comprendre, monsieur le directeur. Êtes-vous pour nous ou contre nous ? Le savez-vous vous-même ?

— Je ne marcherai jamais avec des assassins.

— Il y a des tueurs lents et il y a des tueurs rapides ; et des tueurs de corps et des tueurs d'esprit. Que faites-vous donc dans ces écoles de malheur ?

Barris quitta la pièce saturée de fumée, traversa le hall et descendit l'escalier jusqu'au vestibule.

Dehors, il héla un taxi-robot.

*

* *

Arrivé au terrain de Genève, il embarqua Mme Pitt dans un vaisseau qui l'emmènerait vers sa région, l'Amérique du Nord. Puis il entra en liaison par vidéo avec son personnel et leur donna ses instructions : ils devraient être présents lors de l'atterrissage du vaisseau à New York et faire donner à Mme Pitt des soins médicaux ; puis il donna un ordre ultime :

— Ne la laissez pas sortir de ma juridiction. Ne donnez suite à aucune demande de transfert, spécialement pour l'Amérique du Sud.

Avec finesse, son interlocuteur commenta :

— Vous ne voulez pas que cette personne s'approche d'Atlanta ?

— Exactement.

Barris réalisa que son employé avait très bien compris la situation. Il n'y avait probablement personne dans l'Union qui n'aurait pas compris ce qu'il avait voulu dire, tant Atlanta était un sujet de crainte pour eux tous.

Jason Dill avait-il la même crainte ? Barris se le demandait en quittant la cabine vidéo. Peut-être en était-il exempt ? D'un point de vue rationnel, il n'avait certainement rien à craindre. Mais la peur irrationnelle pouvait néanmoins être là.

Il se fraya un chemin à travers la foule bruyante de l'aérogare et se dirigea vers l'une des cafétérias. Au comptoir, il prit un

sandwich et un café, puis s'assit pendant un moment pour se reposer et réfléchir.

Une lettre l'accusant de trahison avait-elle été réellement adressée à Dill ? Rachel avait-elle dit la vérité ? Probablement pas. Cela n'avait dû être qu'un moyen de l'attirer, de l'empêcher d'aller au Contrôle de l'Union.

« Je dois tenter ma chance, décida-t-il. Je pourrais sans doute tâter le terrain, vérifier l'information ; je pourrais savoir la vérité en une semaine environ. Mais je ne peux attendre aussi longtemps. Je veux rencontrer Dill maintenant. C'est pour cela que je suis venu ici.

« Et j'ai rencontré l'ennemi. Si une telle lettre existe, il existe maintenant ce que l'on pourrait sans aucun doute appeler "une preuve". Le Contrôle n'a besoin de rien d'autre pour me juger comme traître et me condamner. Et ce sera la fin pour moi, comme directeur et comme être humain, vivant et respirant. En outre, je ne peux même plus retourner dans ma région. Que cela me plaise ou non, j'ai rencontré le Père Fields, j'ai eu un entretien avec lui, et tous les ennemis que je peux avoir, au Contrôle de l'Union ou en dehors, posséderont exactement ce qu'ils désirent... et ceci pendant tout le restant de ma vie. »

Il était trop tard pour abandonner, pour laisser tomber l'idée d'une confrontation avec Jason Dill. Le Père Fields le mettait dans l'obligation d'effectuer ce qu'il avait essayé d'empêcher.

Il régla son déjeuner et quitta la cafétéria. Sur le trottoir, il héla un taxi-robot et lui ordonna de le conduire au Contrôle de l'Union.

Barris s'ouvrit un chemin à travers le bataillon des secrétaires et employés jusqu'au bureau personnel de Jason Dill. À la vue de son galon de directeur, un trait rouge foncé sur sa manche grise, les fonctionnaires du Contrôle de l'Union s'écartaient docilement de son passage. La dernière porte s'ouvrit et il fut devant Jason Dill.

Ce dernier leva lentement les yeux et reposa une poignée de rapports.

— Que venez-vous faire ici ?

D'abord il parut ne pas reconnaître Barris ; son regard se posa sur le galon de directeur, puis remonta jusqu'à son visage.

— Je suis venu pour vous parler.

Il renferma la porte derrière lui en la claquant, ce qui fit sursauter Jason Dill. Celui-ci se leva à moitié, puis se tassa sur lui-même.

— Directeur Barris ! murmura-t-il. Remplissez une demande ordinaire de rendez-vous ; vous connaissez suffisamment bien la façon de procéder pour...

— Pourquoi m'avez-vous retourné mon questionnaire ? Dissimulez-vous des informations à Vulcain III ?

Toute couleur disparut du visage de Jason Dill.

— Votre questionnaire n'était pas correctement rempli. Selon la section 6, article 10 de l'Union...

— Vous cachez des renseignements à Vulcain III. C'est pour cela qu'il n'a pas fait connaître la ligne de conduite que nous devons tenir avec les Sauveurs.

Il se rapprocha et se pencha vers Dill, toujours assis et qui examinait les papiers épars sur son bureau en évitant son regard.

— Pourquoi ? Tout cela n'a pas de sens ! C'est de la trahison ! Retenir des renseignements, falsifier délibérément ses réserves d'informations ! Je pourrais demander votre arrestation. Votre but est-il d'isoler et d'affaiblir les onze directeurs afin que...

Il s'interrompit, apercevant le cylindre d'un brûleur braqué sur lui. Jason Dill le tenait en main depuis l'irruption de Barris dans son bureau. Ses traits vieillissants se crispaient et ses yeux étincelaient tandis qu'il étreignait le petit tube.

— Maintenant du calme, directeur. J'admire votre tactique dans cette offensive : des accusations sans même me laisser la possibilité de dire un mot ; procédé classique.

Il respirait lentement, à coups de profondes aspirations.

— Que le Diable vous emporte ! *Asseyez-vous.*

Se tenant sur ses gardes, Barris s'assit.

« J'ai dit ce que j'avais à dire, réalisa-t-il, et il a raison. Il est perspicace. Il en a vu beaucoup plus que moi. Peut-être ne suis-je pas le premier à faire irruption ici, hurlant d'indignation, essayant de le coincer. »

À ces pensées, Barris sentit sa confiance l'abandonner. Mais il continua à faire face à l'homme vieillissant.

Maintenant, le visage de Jason Dill était gris ; des gouttes de sueur perlaient sur son front ridé ; il les essuya avec son mouchoir. Mais de l'autre main il continuait à braquer fermement son brûleur.

— Nous sommes tous deux un peu plus calmes, ce qui à mon avis est préférable. Vous étiez beaucoup trop théâtral. Pourquoi ? Aviez-vous préparé votre entrée ?

Dill porta la main à sa poche de poitrine ; il y avait là un renflement qu'il caressa. Barris se rendit compte qu'il avait quelque chose dans sa poche intérieure, quelque chose vers quoi involontairement sa main était attirée. Réalisant ce qu'il faisait, Dill retira sa main.

Un médicament ? se demanda Barris.

— Ce gambit de la trahison, j'aurais pu l'essayer moi aussi. Un coup audacieux de votre part.

Il désigna du doigt un contrôle sur son bureau.

— Votre entrée grandiloquente a évidemment été enregistrée.

Il appuya sur un bouton et sur l'écran-vidéo apparut l'opérateur de l'Union de Genève.

— Donnez-moi la police.

Le brûleur toujours pointé sur Barris, il attendit qu'on lui passe la ligne.

— J'ai trop d'autres problèmes à résoudre pour m'occuper d'un directeur devenu fou furieux.

— Je vous combattrai jusqu'au bout devant les cours de l'Union. Ma conscience est nette ; j'agis dans l'intérêt de l'Union, contre un directeur général qui systématiquement la détruit. Vous pouvez examiner ma vie entière ; vous ne trouverez rien. Je sais que je vous battrai devant les cours, même si cela doit me prendre des années.

— Nous avons une lettre.

Sur l'écran apparut le visage familier d'un officier de police.

— Ne quittez pas l'écoute.

Le regard de l'officier de police se troubla lorsqu'il vit le spectacle du directeur général pointant son arme sur le directeur Barris.

— Cette lettre, se défendit Barris aussi fermement que possible, n'a pas de base positive pour les accusations qu'elle porte.

— Oh ! Ses accusations vous sont connues ?

— Rachel Pitt m'en a informé.

« Ainsi, elle a bien dit la vérité. Cette lettre, aussi fausses que soient les accusations qu'elle contient, sera probablement suffisante pour me déclarer coupable. Les deux faits s'accorderont ; ensemble ils créeront le genre d'évidence acceptable pour la mentalité de l'Union. »

L'officier de police surveillait Barris.

À son bureau, Jason Dill tenait fermement son brûleur.

— Aujourd'hui je me suis trouvé dans la même pièce que le Père Fields.

Jason Dill tendit la main vers le poste vidéo.

— Je vais couper et reprendrai contact avec vous plus tard.

Du pouce, il coupa le circuit. L'image de l'officier s'effaça. Puis Jason se leva et débrancha le câble de l'enregistreur qui fonctionnait depuis l'entrée de Barris dans la pièce.

— Les accusations de la lettre sont donc vraies ! s'exclama-t-il avec incrédulité. Mon Dieu ! Ça ne m'est jamais venu à l'idée... Ainsi ils ont réussi à pénétrer jusqu'au niveau directorial ?

Ses yeux montraient horreur et lassitude.

— Ils ont braqué un pistolet sur moi et m'ont fait prisonnier quand je suis arrivé ici à Genève.

Un doute mêlé de ruse apparut sur le visage de l'homme vieillissant. Manifestement, il se refusait à croire que les Sauveurs étaient parvenus si loin au cœur de l'Union. Il était prêt à saisir n'importe quel fétu de paille, n'importe quelle explication... même la vérité. Jason Dill avait un besoin psychologique de se rassurer qui prenait le pas sur les suspicions habituelles des membres de l'Organisation.

— Vous pouvez me faire confiance.

— Pourquoi ?

Le brûleur était toujours pointé sur Barris, mais des sentiments contradictoires se laissaient voir tour à tour sur le visage de Dill.

— Vous devez croire quelqu'un, quelquefois, quelque part. Que touchez-vous et caressez-vous sans cesse sur votre poitrine ?

Dill grimâça en regardant sa main ; il la porta de nouveau à sa poitrine, puis l'écarta brusquement.

— Ne jouez pas avec mes craintes.

— Votre crainte de la solitude ? D'avoir tout le monde contre vous ? Est-ce une blessure physique que vous frottez sans cesse ?

— Non. Vous devinez beaucoup trop de choses ; vous êtes en dehors du sujet. Eh bien, directeur, je n'ai probablement plus longtemps à vivre. Ma santé s'est détériorée depuis que je suis à ce poste. Peut-être avez-vous raison en un sens... *c'est* une blessure physique que je frotte. Si vous arrivez jamais où je suis, vous aurez aussi quelques blessures et des maladies au plus profond de vous. Parce qu'il y aura autour de vous des gens qui les y mettront.

— Peut-être devriez-vous appeler une ou deux équipes volantes de police et les envoyer au *Bond Hôtel*. Il y était il y a une heure. Du côté du vieux quartier de la ville. Ce n'est pas à plus de deux kilomètres d'ici.

— Il sera parti. Il se déplace sans arrêt dans les faubourgs. Nous ne le rattraperons jamais ; il y a des millions de trous de rat où il peut se glisser.

— Vous l'avez presque eu.

— Quand ?

— Dans la chambre d'hôtel. Quand l'appareil télécommandé entra et fondit sur lui. Cela avait presque réussi, mais il a été rapide ; il a pu rouler à l'écart et l'a eu le premier.

— Quel appareil télécommandé ? Décrivez-le.

Tandis que Barris faisait sa description, Dill le regardait intensément. Il avala bruyamment sa salive, mais laissa Barris continuer sans l'interrompre.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? D'après ce que j'ai vu, c'est l'arme la plus efficace que vous possédez. Avec un tel mécanisme, vous serez certainement à même de briser le Mouvement. Je pense que votre anxiété et votre préoccupation sont excessives.

D'une voix presque inaudible, Dill murmura :

- Après Parker...
- Qui est-ce ?
- Sans paraître faire attention à lui, Dill continua :
- ... Vulcain II. Et maintenant un essai avec le Père Fields.
- Posant son brûleur, il plongea la main dans la poche de son veston et en sortit deux bobines qu'il posa sur son bureau.
- Ainsi c'est ce que vous transportiez !
- Directeur, il existe une troisième force.
- Quoi ?
- Une troisième force agit sur nous. Elle peut nous avoir tous. Elle paraît être très forte.

CHAPITRE IX

Le raid de la police sur le *Bond Hôtel*, bien que mené de façon experte et minutieuse, ne donna aucun résultat.

Jason Dill n'en fut pas surpris.

Dans son bureau, il se tenait devant son enregistreur à fins légales. S'éclaircissant la gorge, il dicta rapidement :

— Dans l'éventualité de mon décès, ceci doit être considéré comme un exposé expliquant les circonstances et les raisons pour lesquelles j'ai jugé convenable, en tant que directeur général de l'Union, de mener *sub rosa* des relations avec William Barris, directeur de l'Amérique du Nord. J'ai entamé ces relations sachant très bien que de lourdes suspicions pesaient sur le directeur Barris à propos de sa position vis-à-vis du mouvement des Sauveurs, une bande de traîtres assassins et...

Il ne put trouver le mot qu'il cherchait, aussi coupa-t-il temporairement la machine.

Il jeta un coup d'œil à sa montre ; dans cinq minutes il avait rendez-vous avec Barris ; de toute façon, il n'aurait pas le temps de terminer cet exposé de protection. Il effaça donc l'enregistrement. Il valait mieux le recommencer plus tard, décida-t-il ; s'il survivait à ce plus tard.

« Je vais le rejoindre et poursuivre l'hypothèse qu'il a été honnête avec moi. Je vais coopérer pleinement avec lui. Je ne lui cacherai rien. »

Mais quand même, par précaution, il ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit une petite boîte. Il prit dedans un objet enveloppé et scellé, et l'ouvrit. Il y avait là le plus petit brûleur que la police ait été capable de fabriquer. Pas plus grand qu'un haricot nain.

Utilisant un adhésif couleur chair, il fixa soigneusement l'arme à l'intérieur de son oreille droite. Se regardant dans un miroir fixé au mur, il fut satisfait : on ne remarquait rien.

Il était prêt maintenant pour son rendez-vous. Il prit son manteau et rapidement quitta la pièce.

Il se tenait à côté de Barris qui étalait les bandes sur la table, les aplatissant avec la main.

— Après celles-ci, il n'y en a plus d'autres ?

— Non. Après celles-ci, Vulcain II avait cessé d'exister.

Il indiqua la première des deux bandes.

— Commencez à lire ici.

— *Ce mouvement peut avoir plus de signification qu'il n'y paraît à première vue. Il est évident que le Mouvement est dirigé contre Vulcain III plutôt que contre les ordinateurs dans leur ensemble. Jusqu'à ce que j'aie eu le temps d'étudier la question plus à fond, je suggère que Vulcain III ne soit pas informé de ces faits.*

— J'ai alors demandé pourquoi. Regardez maintenant l'autre bande.

— *Considérez la différence fondamentale entre Vulcain III et le précédent ordinateur. Ses décisions sont plus que des estimations strictement positives sur des données objectives ; il est essentiellement occupé à créer une politique au niveau des valeurs.*

Vulcain III s'occupe de problèmes téléologiques... La situation de ceci peut ne pas être immédiatement déduite. Je dois l'étudier sur une plus grande longueur de temps.

— Et voilà. Probablement Vulcain II a-t-il eu le temps de l'étudier. Mais il s'agit là d'un problème métaphysique ; nous ne le saurons jamais.

— Ces bobines paraissent anciennes. Celle-ci est plus vieille que l'autre, de quelques mois.

— La première remonte à quinze mois. La seconde, — il eut un haussement d'épaules — quatre à cinq mois. J'ai oublié.

— La première bande fut établie par Vulcain II, il y a plus d'un an, et, depuis cette date, Vulcain III n'a pas émis de directives concernant les Sauveurs.

Dill hochla la tête.

— Vous avez suivi le conseil de Vulcain II. À partir du moment où vous avez lu cette bande, vous avez cessé d'informer Vulcain III du développement du Mouvement. Vous avez détourné ces informations de Vulcain III *sans savoir pourquoi* !

L'incrédulité se peignait sur son visage.

— Et pendant tous ces mois, pendant tout ce temps, vous avez continué à faire ce que Vulcain II vous avait dit de faire ! Bon Dieu ! *Lequel est la machine et lequel est l'homme ?* Et vous tenez ces deux bandes sur votre cœur...

Incapable de poursuivre, Barris serra les mâchoires. Sous son regard furieux et accusateur, Dill sentit le rouge lui monter au visage.

— Il faut que vous compreniez les rapports qui existaient entre Vulcain II et moi. Nous avons toujours travaillé ensemble, autrefois, dans l'ancien temps. Comparé à Vulcain III, Vulcain II avait ses limites. Il n'aurait pu tenir le rôle que tient maintenant Vulcain III : déterminer la politique finale. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était aider...

Il sentit que sa voix faiblissait misérablement. Et puis la rancœur le dopa : il était là, se défendant d'un air coupable, devant un de ses subalternes ! C'était absurde !

— Qui est une fois un bureaucrate reste toujours un bureaucrate. Peu importe à quel échelon il est placé.

La voix de Barris avait un ton glacial, implacable. Il n'y avait en elle aucune compassion pour le vieil homme. Dill sentit sa chair se crispier comme sous un choc. Il s'éloigna alors, tournant le dos à Barris.

— J'admets avoir été partial avec Vulcain II. Peut-être avais-je tendance à lui faire trop confiance.

— Ainsi vous aviez trouvé quelque chose en qui avoir confiance ! Peut-être les Sauveurs ont-ils raison à propos de nous tous !

— Vous me détestez parce que j'ai mis ma confiance dans une machine ? Mon Dieu, chaque fois que vous lisez une jauge ou un cadran, chaque fois que vous montez dans une voiture ou un vaisseau, ne mettez-vous pas votre confiance en une machine ?

Barris acquiesça à contrecœur d'un rapide mouvement de la tête.

— Mais ce n'est pas la même chose.

— Vous n'en savez rien. Vous n'avez jamais eu mon poste. Il n'existe aucune différence entre la confiance que j'ai dans ces bandes et la confiance du releveur de compteur d'eau qui lit le cadran et note la consommation. Vulcain III est dangereux et Vulcain II le savait. Suis-je censé ramper de honte parce que j'ai partagé l'intuition de Vulcain II. J'ai ressenti la même chose que Vulcain II la première fois que j'ai vu ces damnées lettres affluer à la surface de Vulcain III !

— Pourrais-je jeter un coup d'œil sur les restes de Vulcain II ?

— C'est possible. Ce qu'il nous faut, ce sont des papiers attestant que vous êtes un réparateur hautement qualifié chargé de l'entretien. Mais, en cette circonstance, je vous conseillerai de ne pas porter votre galon de directeur.

— Parfait. Occupons-nous de ça.

Barris fixait l'amas de ruines qui avait été le vieil ordinateur : pièces tordues et fondues ensemble en une masse informe et inutilisable. À son côté, Jason Dill paraissait ému ; son corps s'affaissait sur lui-même et, machinalement, il se grattait l'oreille droite ; il était manifeste qu'il avait à peine conscience de la présence de Barris.

— Il ne reste pas grand-chose, dit Barris.

— Ils savaient ce qu'ils faisaient ! J'en ai entendu un dans le couloir. Je l'ai même vu. Il avait des yeux brillants. Il rôdait. J'ai pensé que c'était seulement une chauve-souris ou un hibou. J'ai donc continué mon chemin vers la sortie.

Barris s'accroupit et prit une poignée de fils et de relais écrasés.

— A-t-on essayé de reconstituer quelque chose ?

— La destruction est telle...

Barris souleva avec soin un tube de plastique.

— Ceci, par exemple. Cette soupape tournante. L'enveloppe n'existe plus, bien sûr, mais les éléments paraissent intacts.

Dill le regarda avec un air de doute.

— Avanceriez-vous l'idée qu'il pourrait y avoir encore des parties vivantes ?

— Mécaniquement intactes ! Des parties que l'on pourrait faire fonctionner en les incorporant dans une nouvelle structure. Je pense qu'il est primordial pour nous de savoir avant toute chose ce que Vulcain II avait découvert sur Vulcain III. Nous pouvons hasarder des hypothèses, mais ce serait bien meilleur.

— J'ai une équipe de réparateurs qui pourraient jeter un coup d'œil et travailler sur la base que vous proposez. Nous verrons bien ce qu'ils pourront faire. Cela prendra du temps, bien sûr ! Que suggérez-vous en attendant ? À votre avis, dois-je garder la même politique ?

— Fournissez à Vulcain III quelques renseignements. J'aimerais connaître ses réactions devant un ou deux éléments nouveaux.

— Tels que ?

— Tels que la nouvelle de la destruction de Vulcain II.

Dill en bredouilla :

— Ce serait trop risqué. Supposez que nous nous trompions ?

— Il y a un grand risque, admit-il. Pour nous, pour l'Union, pour tout le monde.

Hochant la tête, Jason Dill porta de nouveau la main à son oreille.

— Qu'avez-vous à l'oreille ?

Maintenant que Jason Dill ne transportait plus dans sa poche les deux bandes, il avait de toute évidence trouvé un nouveau symbole de sécurité.

— Rien, bégaya Dill en rougissant. Un tic nerveux, je suppose. Donnez-moi ces morceaux. Nous en avons besoin pour faire le travail que vous souhaitez. Je veillerai à ce que vous soyez tenu au courant des progrès réalisés.

— Non.

Barris venait d'en décider ainsi à l'instant.

— Je préfère que ce travail soit effectué en Amérique du Nord.

Troublé, Dill le regarda fixement.

— Dans votre région ! Par vos équipes !

— Exactement. Car il se peut que vous m'ayez raconté des histoires. Ces deux bandes ont pu être trafiquées. La seule chose dont je sois certain, c'est que l'idée qui m'a emmené ici est bonne. Le fait que vous ayez détourné des informations destinées à Vulcain III constitue un crime contre l'Union. Je pourrai toujours vous attaquer devant les cours de l'Union comme c'est mon devoir. Mais il est possible que vos raisons soient exactes ; jusqu'à ce que je puisse vérifier avec ces morceaux et ces pièces...

Il ramassa une poignée de relais, de fiches, de câbles.

Pendant un long, très long moment, Dill resta silencieux. Comme quelques instants plus tôt, il tripotait son oreille droite. Enfin, il soupira :

— D'accord, directeur. Je suis trop fatigué pour me battre contre vous. Prenez tout ce que vous désirez. Amenez ici une de vos équipes et emportez tout cela à New York. Amusez-vous jusqu'à ce que vous soyez convaincu.

Il tourna les talons et sortit de la salle.

Les mains pleines de morceaux de Vulcain II, Barris le regarda s'éloigner.

« C'est fini, j'ai gagné. Aucune charge ne sera retenue contre moi. Je suis venu à Genève ; j'ai rencontré Dill et je repars avec ce qui reste de Vulcain II. »

Les mains tremblant encore de soulagement, il commença à trier parmi les morceaux épars, prenant son temps pour exécuter ce travail minutieux et mélancolique.

Le lendemain matin vers huit heures, ce qui restait de Vulcain II était emballé dans des caisses et chargé sur un transport commercial. Vers neuf heures, lorsque le cargo s'envola vers New York, Barris poussa un soupir de soulagement. Maintenant que le vaisseau avait quitté le sol, Jason Dill perdait toute autorité sur son chargement.

Barris lui-même prit le vol régulier de dix heures. Il s'agissait d'un petit navire rapide et luxueux, destiné aux touristes et aux hommes d'affaires, qui effectuait la liaison entre New York et Genève et lui donnait la possibilité de prendre un bain, de se raser et de se changer.

Dans le salon-bar des premières classes, il se reposa dans un fauteuil profond. Il se sentait bien, pour la première fois depuis des semaines. Le bourdonnement des voix autour de lui le berça et le plongea dans un demi-sommeil. Presque allongé, il regardait passivement aller et venir les femmes élégantes et écoutait sans y prêter attention les conversations à bâtons rompus qui se tenaient autour de lui.

Le robot serveur s'approcha de lui.

— Vous désirez boire quelque chose, monsieur ?

Il commanda une bonne bière brune provenant d'Allemagne ainsi qu'un hors-d'œuvre au fromage dont le vaisseau avait la spécialité.

Tandis qu'il dégustait sa bière, il jeta un coup d'œil machinal sur les gros titres du *London Times* que lisait son voisin. Aussitôt, il bondit à la recherche du robot vendeur de journaux ; en ayant acheté un exemplaire, il se hâta de regagner son siège.

LES DIRECTEURS TAUBMANN ET HENDERSON
PORTENT PLAINTÉ CONTRE L'AUTORITÉ DANS
L'ILLINOIS : VICTOIRE DES SAUVEURS.

Il eut l'impression de recevoir un coup de massue.

Poursuivant sa lecture, il découvrit qu'un soulèvement en masse du Mouvement des Sauveurs, soigneusement organisé dans les villes rurales de l'Illinois, avait démarré en même temps qu'une révolte de la classe ouvrière de Chicago ; l'action commune des deux groupes avait mis fin, du moins temporairement, à l'autorité de l'Union sur la plus grande partie de l'État. Plus loin, il aperçut un petit article qui lui donna également le frisson :

LE DIRECTEUR BARRIS, DE L'AMÉRIQUE DU NORD, A
DISPARU. ACTUELLEMENT IL NE SE TROUVE PAS À
NEW YORK.

Ils n'avaient pas manqué d'activités pendant son absence ; ils en avaient même eu trop. Et pas seulement le Mouvement des Sauveurs ; mais également Taubmann et Henderson, le

directeur pour l'Asie Mineure. D'ailleurs ces deux-là avaient fait équipe plus d'une fois dans le passé !

L'enquête, naturellement, serait menée par le bureau de Jason Dill. Il avait pris Dill en main juste à temps. Tout ce qu'il aurait fallu à celui-ci, c'était un tout petit appui de Taubmann, et on lui coupait l'herbe sous les pieds. Et il était immobilisé dans ce vaisseau...

Son cerveau tourbillonnait. Mais il se ressaisit. Sa position était toujours bonne. Il possédait les restes de Vulcain II et, plus important encore, il avait forcé Dill à avouer ce qu'il avait fait. *Personne d'autre n'était au courant !* Dill n'oserait pas entreprendre une action contre lui, maintenant qu'il était au courant. S'il le rendait public...

« Je suis encore gagnant, décida-t-il. Et cela en dépit de cette demande d'enquête, formulée adroitement, au moment opportun. Ce sacré Fields ! Assis dans la chambre d'hôtel, il me complimentait en me désignant comme l'unique directeur honnête ; et puis il fait de son mieux pour me discréditer alors que je suis loin de ma région. »

Appelant un serviteur robot, il ordonna :

— Apportez-moi un émetteur vidéo branché en circuit fermé avec l'Union de New York.

Il tira les rideaux isolants de son fauteuil dès qu'il eut l'appareil. L'image de son sous-directeur, Peter Allison, apparut sur l'écran.

— À votre place, je ne m'alarmerais pas. Ce soulèvement de l'Illinois est déjà jugulé par nos équipes de police. En plus, ce n'est qu'une petite partie du soulèvement mondial. Leurs activités sont générales. Quand vous serez de retour ici, je vous montrerai les rapports. Mais la plupart des directeurs n'ont rien divulgué aux journaux. Si Taubmann et Henderson n'en avaient pas parlé, cette affaire de l'Illinois serait restée secrète. Il y a eu des révoltes similaires à Lisbonne, Berlin et Stalingrad. Si Vulcain III pouvait prendre une décision...

— Nous en aurons peut-être une prochainement.

— Vous êtes content de votre séjour à Genève ? Vous revenez avec des instructions précises de lui ?

— Nous en parlerons plus tard, promet Barris en coupant la liaison.

Tandis que le vaisseau volait bas au-dessus de New York, il vit une procession de Sauveurs, vêtus de brun, qui s'avançaient le long d'une rue du Bowery, solennels et pleins de dignité dans leurs vêtements grossiers.

La foule les regardait passer avec une respectueuse admiration.

Il y avait une auto de l'Union, démolie par l'émeute à peine à plus d'un kilomètre de ses bureaux. Lorsque le vaisseau commença ses manœuvres d'atterrissage, il tenta de lire les slogans écrits à la craie sur les murs des bâtiments.

« Ils le font ouvertement, pensa-t-il. C'est flagrant : ils nous craignent de moins en moins. »

Il arrivait avec une heure d'avance sur le cargo qui transportait les restes de Vulcain II. Dès son arrivée à son bureau, il reprit en main les activités administratives qu'il avait confiées à Allison, signa les papiers officiels en attente et demanda après Rachel.

— Vous voulez parler de la veuve de cet employé de l'Union massacré dernièrement ?

Il feuilleta les papiers, rapports et formulaires avant de trouver ce qu'il cherchait.

— Tant de choses se sont passées depuis votre départ ! On dirait que tout nous est tombé immédiatement dessus ! Mme Arthur Pitt est arrivée hier à deux heures trente du matin, heure de New York. Elle nous fut remise par le personnel responsable de son arrivée à bon port depuis l'Europe. Ensuite, nous nous sommes arrangés pour qu'elle soit conduite sur-le-champ à l'institut de santé mentale de Denver.

— Je vais me rendre à Denver pour quelques heures. Un gros cargo venant du Contrôle de l'Union à Genève va arriver ici incessamment ; assurez-vous qu'il soit gardé en permanence et ne laissez personne fouiller dedans ou commencer à déballer la caisse qui s'y trouve. Je désire être présent lors de cette opération.

— Dois-je continuer à m'occuper de la situation dans l'Illinois ? J'ai l'impression de ne pas m'être trop mal débrouillé jusqu'ici. Si vous avez le temps d'examiner...

— Continuez là-dessus. Mais tenez-moi au courant.

Dix minutes plus tard, il était à bord d'un petit vaisseau d'urgence appartenant à son bureau, filant au-dessus des États-Unis en direction du Colorado.

« Je me demande si elle sera encore là, pensait-il. — Il éprouvait une crainte funeste. — Ils l'auront envoyée ailleurs. Probablement à New Mexico, dans quelque station climatique. Et quand j'arriverai, ils l'auront à nouveau transférée à New Orléans, la ville à la frontière du domaine de Taubmann. Et de là, un pas bureaucratique facile vers Atlanta... »

Mais à l'hôpital de Denver, le docteur qu'il rencontra, lui dit :

— Oui, directeur. Nous avons Mme Pitt avec nous. En ce moment, elle se trouve au solarium. Rassurez-vous. Elle répond assez bien à nos techniques. Dans quelques jours, elle sera sur pied, de nouveau normale.

Barris la trouva dans la galerie vitrée. Elle se tenait recroquevillée sur un banc en bois du Brésil, les genoux étroitement ramenés contre elle, les bras enserrant ses mollets. Elle portait la courte tenue bleue des convalescents et ses pieds étaient nus.

— Vous me paraissez en pleine forme, dit-il gauchement.

Pendant un moment, elle ne dit rien. Puis elle remua :

— Salut ! Quand êtes-vous arrivé ici ?

— À l'instant.

Il la regarda avec appréhension et se sentit gêné : quelque chose n'allait encore pas.

— Regardez, là.

Elle lui désignait une boîte en plastique grande ouverte, le couvercle enlevé.

— C'était adressé à nos deux noms. Mais ils me l'ont quand même remise. Quelqu'un l'avait déposée sur le vaisseau lors d'une escale. Probablement l'un des hommes d'une équipe de nettoyage. Beaucoup d'entre eux sont des Sauveurs.

Saisissant la boîte, il vit à l'intérieur le cylindre métallique partiellement carbonisé, les yeux brillants à moitié détruits.

Comme il le regardait, il vit les yeux réagir : ils enregistraient sa présence.

— Il l’a réparé. J’étais en train de l’écouter.

— *De l’écouter !*

— Il parle ; c’est tout ce qu’il fait. Il n’a rien pu arranger d’autre. Il n’arrête jamais de parler. Mais je ne comprends rien de ce qu’il dit. Essayez ! Mais ce n’est pas à nous qu’il parle. Le Père l’a arrangé afin qu’il ne fasse plus de mal. Il n’ira nulle part et ne fera plus rien.

Maintenant, il l’entendait. Un son haut perché, imprécis, constant et pourtant changeant chaque seconde. L’objet émettait un signal continu. Rachel avait raison ; cela ne s’adressait pas à eux.

— Le Père pense que vous saurez ce que c’est. Il a ajouté une lettre dans laquelle il dit que cela le dépasse et qu’il ne peut trouver à qui il s’adresse.

Elle prit une feuille de papier et la lui tendit. Puis, avec curiosité, elle demanda :

— Savez-vous à qui il parle ?

Barris fixait l’objet de métal, abimé, bruni, emprisonné exprès dans sa boîte ; le Père Fields avait pris soin de l’entraver complètement.

— Je le devine.

CHAPITRE X

Le chef de l'équipe de réparation de New York prit contact avec Barris au début du mois suivant.

— Premier rapport sur le travail de reconstruction, directeur.

— Des résultats ?

Ni Barris, ni Smith, son chef réparateur, ne prononçaient tout haut le nom de Vulcain II ; ils utilisaient pourtant un canal vidéo en circuit fermé, mais à cause du Mouvement des Sauveurs il fallait observer la plus grande discrétion. En effet, on s'était aperçu que des Sauveurs s'étaient infiltrés parmi le personnel des communications. Et le service vidéo était un endroit idéal pour eux, car toutes les affaires de l'Union, à un moment ou à un autre, passaient sur les lignes.

— Pas grand-chose. La plupart des organes étaient irrécupérables. Seule une fraction des mémoires est intacte.

Barris se raidit.

— Vous avez trouvé quelque chose d'utile ?

Sur l'écran, le visage sévère de Smith demeura sans expression.

— Quelques petites choses, je crois. Si vous pouviez faire un saut jusqu'ici, nous vous montrerions ce que nous avons fait.

Dès qu'il eut liquidé les affaires pressantes, Barris traversa New York pour se rendre aux laboratoires de l'Union. Les gardes contrôlèrent ses papiers et le laissèrent entrer dans la partie de l'immeuble réservée aux laboratoires. Il y trouva Wade Smith et son équipe autour d'un enchevêtrement complexe de machines palpitantes.

— Voilà, dit Smith.

— Je ne reconnais rien, s'exclama Barris.

En effet, toutes les parties visibles paraissaient neuves et ne pouvaient venir du vieil ordinateur.

— Nous avons fait de notre mieux pour réactiver les éléments intacts.

Avec une fierté évidente, Smith indiqua une masse particulièrement compliquée de fils étincelants, de cadrans, de compteurs et de câbles.

— Les soupapes tournantes sont maintenant directement reliées sans recours à aucune structure d'ensemble et les impulsions sont triées et amenées dans un système audio. La reproduction a dû être faite pratiquement au hasard. Nous avons fait ce que nous avons pu pour remettre de l'ordre ; spécialement enlever le bruit. Souvenez-vous : l'ordinateur possédait son propre système d'organisation qui maintenant n'existe plus. Nous avons dû prendre les éléments qui subsistaient comme ils se présentaient.

Smith mit en marche le plus grand des haut-parleurs. Un rugissement caverneux emplit la pièce ; ce n'était qu'un fouillis indescriptible de parasites et de sons. Il régla plusieurs contrôles.

— Difficile, commenta Barris après avoir en vain tendu l'oreille.

— Impossible au premier abord. Cela prend un moment. Quand vous l'aurez écouté autant que nous l'avons fait...

Barris, désappointé, hocha la tête.

— J'espérais que vous obtiendriez de meilleurs résultats. Mais je sais que vous avez fait tout ce qui était possible.

— Nous mettons au point un mécanisme entièrement nouveau. Donnez-moi trois ou quatre semaines de plus et nous aurons probablement quelque chose de bien supérieur à cela.

— C'est trop long. Beaucoup trop long ! La police de l'Union n'a pu arrêter le soulèvement de Chicago. Au contraire, celui-ci s'est étendu aux États avoisinants et est prêt à s'unir avec un soulèvement similaire dans la région de Saint-Louis. Dans quatre semaines, nous porterons probablement de grossières robes brunes et, au lieu d'essayer de rafistoler cela – il montrait l'immense structure brillante qui contenait les éléments subsistants de Vulcain II –, nous serons plutôt en train de le détruire.

C'était une plaisanterie macabre et aucun des réparateurs ne sourit.

— J'aimerais écouter ce bruit tranquillement. Vous devriez tous sortir pendant un petit moment et me laisser tenter de saisir quelque chose.

Smith et ses hommes sortirent. Barris s'installa en face du haut-parleur et se prépara à une longue attente.

Quelque part, perdues dans une bouillie de sons sans signification, on percevait de faibles traces de mots, de calculs. Barris, les mains crispées l'une contre l'autre, tendu, s'efforçait d'entendre.

... bifurcation progressive...

Une phrase ! Il avait saisi quelque chose ! L'infiniment petit ! Un atome dans le chaos !

... des éléments sociaux conformément à de nouveaux schémas précédemment développés...

Maintenant il saisissait de plus longues chaînes de mots, mais elles ne signifiaient rien ; elles étaient incomplètes.

... épuisement des formations minérales ne pose plus le problème auquel il a fallu faire face auparavant pendant le...

Les mots s'évanouirent dans le bruit, et il perdit le fil.

Vulcain II n'était pas conscient. Les phrases surgissaient glacées, mortes, venant du passé, du temps où l'ordinateur était opérationnel.

... certains problèmes d'identité, autrefois matière à conjectures et rien de plus...

... nécessité vitale de comprendre l'intégralité des facteurs inclus dans le passage de la simple connaissance à la pleine...

Tout en écoutant, Barris alluma une cigarette. Le temps passait. Les phrases tronquées se succédaient ; dans son esprit, elles devenaient une sorte d'océan de sons, des particules rugissantes à la surface du grondement incessant, apparaissant et disparaissant comme des particules de matières animées, différenciées pour un instant, puis de nouveau absorbées.

Ce ne fut que quatre jours plus tard qu'il entendit la première séquence utile. Quatre jours d'écoute fastidieuse, absorbant tout son temps, le tenant éloigné de son bureau et des questions urgentes qui exigeaient pourtant toute son attention. Mais

quand arriva la séquence, il sut qu'il avait eu raison ; ses efforts et le temps passé se trouvaient justifiés.

Il était là, assis devant le haut-parleur, dans un demi-sommeil, les yeux clos, les pensées vagues et, tout à coup, il fut sur pied, complètement réveillé.

... ce processus est grandement accéléré chez III... si les tendances notées chez I et II se continuent et arrivent à se développer, il serait nécessaire de ne pas communiquer certains faits pour...

Les mots s'évanouirent. Retenant son souffle, le cœur battant à tout rompre, Barris écoutait. Au bout d'un moment, les mots revinrent, s'intensifiant et l'assourdissant.

Mouvement activerait trop de penchants insidieux... peut se demander si III est déjà au courant de ce processus... informations sur le Mouvement créerait sans aucun doute une situation critique dans laquelle III pourrait commencer à...

Barris jura. La phrase s'était de nouveau évanouie. Il écrasa rageusement sa cigarette et attendit avec impatience. Il arpentait la pièce en pensant que Jason Dill avait dit la vérité. C'était maintenant une certitude. Il reprit place devant le haut-parleur, s'efforçant de saisir le sens du moindre mot surgissant du bruit.

... l'apparition de facultés cognitives opérant au niveau de valeurs démontre l'élargissement de la personnalité surpassant la stricte logique... III est essentiellement différent dans la manipulation des valeurs non rationnelles d'un genre fondamental... construction comportait des éléments renforcés et cumulatifs permettant à III de prendre des décisions essentielles associées avec les non mécaniques ou... il serait impossible à Vulcain III de fonctionner ainsi sans une faculté créatrice plutôt qu'analytique... de tels jugements ne peuvent être rendus sur un niveau strictement logique... l'extension de III jusqu'aux niveaux dynamiques crée une entité essentiellement nouvelle qu'on ne peut expliquer suivant les termes antérieurement connus à...

Pendant un moment, les mots disparurent et Barris resta tendu sous l'effort pour entendre. Puis ils revinrent dans un rugissement comme si un élément des mémoires, plus fort que

les autres, avait été touché. L'énorme grondement le fit tressaillir ; involontairement, il porta les mains à ses oreilles pour les protéger.

... niveau d'opération ne peut être conçu d'une autre manière... virtuellement... si telle est la construction actuelle de III... alors III est dans son essence vivant...

Vivant !

Barris bondit sur ses pieds. D'autres mots décroissaient maintenant se perdant à travers le bruit.

... avec la volonté positive des créatures vivantes qui poursuivent un but... par conséquent III comme toute autre créature vivante est fondamentalement concerné par la survivance... connaissance du Mouvement pourrait créer une situation dans laquelle la nécessité de survivre pourrait amener III à... le résultat serait catastrophique... doit être évité à... à moins que plus... une... critique... III... si...

Puis le silence !

Barris sortit en hâte de la salle et interpella Smith et son équipe :

— Ne laissez entrer personne ; mettez un cordon de gardes autour du bâtiment ; installez une sentinelle armée devant la porte. Ou mieux, installez une barrière de sécurité, une de celles qui anéantit tout ce qui essaie d'entrer plutôt que de laisser passer une personne non autorisée. Vous me comprenez bien ?

Smith hocha la tête.

— Oui, Monsieur.

Barris les quitta, et ils le suivirent des yeux. Puis, un à un, ils se mirent à l'œuvre, exécutant les ordres données.

*

* *

Il s'empara de la première voiture de l'Union qu'il aperçut et, à toute vitesse, traversa New York pour regagner son bureau. Devait-il prendre contact avec Dill par écran vidéo ? Ou attendre qu'ils puissent se parler face à face ? Utiliser les canaux de communication, même ceux en circuit fermé, présentait un

risque certain. Mais il ne pouvait remettre à plus tard. Il devait agir.

Ouvrant d'un coup sec l'interrupteur vidéo de la voiture, il obtint l'opérateur de New York.

— Donnez-moi le directeur général Dill. C'est urgent.

Un flot de pensées tourbillonnait dans sa tête :

« C'est en vain qu'ils ont dissimulé des faits à Vulcain III. Vulcain III est essentiellement une machine à analyser des faits et, pour analyser, il doit posséder toutes les informations nécessaires. Donc, pour effectuer son travail, il devait chercher et trouver les faits. Si les faits ne lui étaient pas communiqués, si Vulcain III estimait que les renseignements utiles n'étaient pas en sa possession, il n'avait pas le choix : il devait construire un système capable de recueillir les renseignements. La logique de sa véritable nature l'y obligeait. Dill avait échoué. Il avait réussi à détourner les renseignements eux-mêmes ; il avait interdit aux équipes de codage de passer à Vulcain III le moindre renseignement sur le Mouvement des Sauveurs ; mais il avait oublié de garder à l'écart de Vulcain III la connaissance que lui, Jason Dill, *retenait* des renseignements.

« L'ordinateur n'avait pas su ce qui lui manquait, mais il avait travaillé pour le découvrir.

« Et qu'avait-il eu à faire pour le découvrir ? Jusqu'où avait-il dû aller pour rassembler les faits manquants ? Quelle serait sa réaction quand il découvrirait que des hommes avaient sciemment détourné de lui des renseignements ? Comment sa structure purement logique allait-elle réagir ?

« Les constructeurs avaient-ils prévu cela ?

« Rien d'étonnant à ce qu'il eut détruit Vulcain II ! Il devait le faire afin d'accomplir sa destinée ! Et que ferait-il lorsqu'il saurait qu'un Mouvement existait ayant pour seul but de le détruire *lui* !

« Mais Vulcain III le savait déjà ! Ses unités mobiles circulaient déjà depuis un certain temps et lui collectaient des informations. Lui, Barris, ne savait pas depuis quand et la quantité d'informations qui avaient pu être collectées. Mais il se devait d'agir comme si Vulcain III connaissait la totalité de la

situation ; qu'il n'ignorait rien se rapportant à l'affaire ; qu'il en savait autant qu'eux.

« Il avait reconnu le Père Fields pour son ennemi. Comme un peu plus tôt, il avait reconnu Vulcain II pour son ennemi. Mais le Père Fields n'avait pas été réduit à l'impuissance comme Vulcain II ; il était parvenu à s'échapper. Au moins une autre personne n'avait pas eu autant de chance et n'avait pas été aussi habile que le Père Fields : Dill avait parlé d'une femme, professeur, assassinée. Et il pouvait y en avoir d'autres ! Des morts enregistrées comme naturelles ou comme occasionnées par des humains, par des Sauveurs par exemple ! »

Il pensait à Arthur Pitt, le mari décédé de Rachel.

« Ces extensions mobiles pouvaient parler, se rappelait-il. Pouvaient-elles aussi écrire des lettres ?

« Folie ! L'horreur ultime pour notre civilisation paranoïaque : de vicieuses entités mécaniques, fugitives et invisibles, qui peuvent aller partout, qui sont parmi nous ! Et peut-être en nombre illimité ! Une derrière chacun de nous comme un effroyable et vindicatif agent du Malin ! Nous poursuivant, nous dépistant, nous tuant un par un, mais seulement quand nous les gêrons. Comme des guêpes ! Si nous entrons dans leur essaim, elles agissent. Autrement, elles nous laissent tranquilles ; nous ne les intéressons pas. Ces choses ne nous traquent pas parce qu'elles le veulent, ou même parce qu'on leur a dit de le faire ; mais parce que nous sommes là.

« Pour Vulcain III nous ne sommes que des objets ! Et rien d'autre ! Une machine ne connaît rien des humains !

« Vulcain II, en utilisant ses prudents procédés de raisonnement, était arrivé à la conclusion que Vulcain III était virtuellement vivant ; ou que l'on pouvait s'attendre à ce qu'il agisse *comme* une créature vivante ; ou à ce qu'il se conduise d'une façon analogue à celle d'un humain. Qu'avait-on besoin de plus ? D'une métamorphose ? »

Avec impatience, il tripota l'interrupteur du transmetteur vidéo :

— Pourquoi ce retard ? Pourquoi n'ai-je pas encore ma liaison avec Genève ?

Au bout d'un moment, les traits impassibles de l'opérateur réapparurent.

— Nous essayons de localiser le directeur général Dill, monsieur. Veuillez prendre patience, s'il vous plaît.

« Des chinoiserie administratives ! *Même* maintenant ! *Surtout maintenant* ! L'Union se dévore elle-même. Dans cette crise suprême, où elle est attaquée par le haut et par le bas, elle est paralysée par ses propres dispositifs ! Une sorte de suicide involontaire ! »

— Mon appel doit passer en priorité spéciale. Je suis le directeur du nord de ce continent. Vous devez m'obéir. Trouvez-moi Dill.

L'opérateur le regarda et lui cracha :

— Vous pouvez aller vous faire f... !

Il n'en crut pas ses oreilles, quoiqu'il eût compris immédiatement ce que cela impliquait.

— Merde pour vous et tous ceux qui vous ressemblent.

L'opérateur raccrocha et l'écran resta vide.

« Pourquoi pas ? pensa Barris. Ils peuvent partir parce qu'ils savent où aller. Il leur suffit de descendre dans la rue pour rejoindre le Mouvement. »

Dès qu'il eut regagné son bureau, il activa son émetteur vidéo ; quelque part, à l'intérieur du bâtiment de l'Union, il obtint un opérateur.

— Urgent ! Je dois joindre le directeur général Dill. Faites tout ce que vous pouvez.

— Oui, monsieur.

Quelques minutes plus tard tandis que, assis à son bureau, il ne regardait que l'écran, celui-ci s'alluma.

— Dill ? demanda-t-il.

Ce ne fut pas Jason Dill, mais Smith dont le visage s'inscrivit sur l'écran.

— Monsieur ! Vous feriez mieux de revenir ici !

Ses traits étaient altérés, et son regard affolé.

— Nous ne savons pas ce que c'est, ni comment c'est arrivé ici ; mais c'est là, maintenant, voletant autour de nous. Nous l'avons enfermé. Nous ne savons pas qu'il était là avant que...

— Il est avec Vulcain II ?

— Oui. Cela a dû vous accompagner. C'est métallique et...
— Brûlez-le.
— Complètement ?
— Oui. Assurez-vous que vous l'avez bien abattu. Cela ne servirait à rien que je revienne. Dès que vous l'aurez détruit, avertissez-moi. N'essayez pas de sauver quelque chose.
— Qu'est-ce que cette chose ?
— La chose qui nous aura tous ; à moins que nous ne l'ayons avant.

En même temps, il pensait :

« Je ne crois pas que nous y arrivions. »

Il coupa la communication et redemanda l'opérateur.

— Vous n'avez pas encore réussi à avoir Jason Dill ?

— Si, monsieur. J'ai M. Dill en ligne.

Un instant plus tard, le visage de l'opérateur s'effaça et celui de Jason Drill prit sa place.

— Vous avez réussi ? Vous avez ressuscité Vulcain II et obtenu l'information que vous désiriez ?

— L'une des choses de Vulcain III est entrée.

— Je sais. Ou plutôt, je m'en doutais. Il y a une demi-heure, Vulcain III a demandé une réunion extraordinaire du conseil des directeurs. Ils sont probablement en train de vous le notifier en ce moment. La raison ?...

Sa bouche se crispa. Il eut du mal à reprendre son contrôle.

— Pour me révoquer et me juger pour trahison. Puis-je compter sur vous, Barris ? J'ai besoin de votre soutien et de votre témoignage.

— Je serai là. Je vous rejoindrai dans votre bureau du Contrôle de l'Union, dans une heure environ.

Il coupa le circuit et appela le terrain.

— Trouvez-moi le navire le plus rapide. Qu'il soit prêt et ayez deux escortes de gardes en armes qui puissent suivre. Il est possible que j'aie des ennuis.

À l'autre bout de la ligne, l'officier questionna :

— Où voulez-vous aller, directeur ?

Il parlait d'une voix lente et traînante. Barris ne l'avait jamais vu.

— À Genève.

L'officier le regarda avec un sourire narquois.

— Directeur, j'ai une suggestion à vous faire.

Barris sentit un frisson lui courir le long de l'échine.

— Quelle suggestion ?

— Sautez dans l'Atlantique et nagez jusqu'à Genève.

Il n'avait pas raccroché et fixait Barris d'un air moqueur, ne montrant aucune appréhension, aucune crainte de punition.

— Je viens au terrain.

— Vraiment ? Nous nous ferons une fête de vous y recevoir. En fait... — Il jeta un regard vers quelqu'un qui se trouvait à côté de lui et que Barris ne pouvait pas voir. — ... nous vous attendons.

Barris s'efforça d'empêcher ses mains de trembler tandis qu'il les avançait pour fermer le circuit.

Quittant son fauteuil, il alla jusqu'à la porte de son bureau, l'ouvrit et dit à l'une des secrétaires :

— Faites venir immédiatement tous les policiers qui se trouvent dans l'immeuble. Dites-leur d'apporter des armes blanches et tout ce qu'ils pourront trouver.

Dix minutes plus tard, une douzaine de gardes entra dans son bureau.

« Est-ce tout ? se demanda-t-il. Douze sur à peu près deux cents ! »

— Je dois me rendre à Genève. Aussi, allons au terrain et là, prenons un vaisseau, en dépit de ce qui se passera.

L'un des policiers sursauta :

— Cela va plutôt mal par là, monsieur. C'est au terrain que cela a démarré. Ils se sont emparés de la tour et ont fait ensuite atterrir deux cargaisons d'hommes à eux. Nous ne pouvions rien faire, car ici même...

— D'accord. Vous avez fait tout ce que vous pouviez faire.

« Du moins je l'espère », pensa-t-il.

— J'espère que je peux compter sur vous. Je vous emmène avec moi à Genève ; je pense que j'aurai besoin de vous là-bas.

Ensemble, les treize hommes empruntèrent le couloir qui menait à la rampe d'accès au terrain.

— Un nombre qui porte malheur, dit nerveusement l'un des policiers au moment où ils atteignaient la rampe.

Ils se trouvaient maintenant hors du building de l'Union, s'avancant au-dessus de New York. Sous leurs pieds, la rampe s'élançait jusqu'au bâtiment terminal du terrain.

En chemin, Barris prit conscience d'une rumeur, d'un murmure sourd comme le grondement de l'océan. Il aperçut en dessous de lui, dans les rues, une foule énorme qui bouillonnait, un flot d'hommes et de femmes sans cesse augmentant. Et parmi eux, des silhouettes vêtues du brun des Sauveurs.

Au moment où il regardait, la foule arrivait devant le bâtiment de l'Union. Pierres et briques fracassèrent les fenêtres.

À côté de lui, l'un des policiers dit :

— Nous sommes presque arrivés, monsieur.

— Voulez-vous une arme ? demanda un autre.

Barris accepta une arme à main. Ils allaient toujours, portés par la rampe. Un instant plus tard, les policiers de tête arrivèrent à l'entrée du bâtiment terminal. Ils quittèrent la rampe, les armes prêtes.

« Il faut que faille à Genève, pensait Barris. À tout prix ! Même au prix de vies humaines ! »

Devant eux, un groupe d'employés du terrain se tenaient en un cordon irrégulier. Railleurs, le poing menaçant, ils avancèrent. Un tesson de bouteille frôla Barris et s'écrasa sur le sol. Certains pourtant arboraient un sourire timide ; la situation paraissait les embarrasser. Tandis que d'autres montraient sur leur visage les griefs accumulés pendant des années.

— Hé, directeur ! appela l'un d'eux.

— Vous voulez votre vaisseau ? cria un autre à tue-tête.

— Vous ne l'aurez pas.

— Il appartient au Père, maintenant.

Barris leur cria :

— Ce vaisseau m'appartient. Il est destiné à mon usage personnel.

Il avança de quelques pas, et une pierre l'atteignit à l'épaule. Soudain, une odeur de chaud flotta dans l'air, un rayon avait tracé sa route jusqu'à un policier.

— Tirez, ordonna-t-il.

L'un des policiers protesta :

— Mais la plupart de ces gens ne sont pas armés !

Levant lui-même son arme, Barris tira sur le groupe des sympathisants du Mouvement. Il entendit des cris et des hurlements de douleur. Des nuages de fumée ondoyèrent. L'air devint chaud. Barris avança, suivi par les policiers. Les sympathisants qui restaient debout reculèrent. Leur groupe se sépara en deux. D'autres policiers tombèrent. De nouveau, il vit l'éclair d'un brûleur, l'arme officielle de l'Union, maintenant tournée contre lui.

Il continua à avancer et, à un tournant, prit un escalier qui descendait vers le terrain.

Cinq policiers parvinrent avec lui au bord du terrain. Il pénétra dans le premier vaisseau qui lui parut posséder une grande vitesse, fit entrer les policiers, ferma les portes et prit lui-même les commandes.

Personne ne s'opposa à son décollage. Ils prirent à l'est, au-dessus de l'Atlantique, en direction de l'Europe et de Genève.

CHAPITRE XI

Le directeur Barris entra dans l'immense building du Contrôle de l'Union à Genève, suivi de ses policiers en armes. Il rencontra Jason Dill à la porte de la salle du Conseil.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous.

Dill était également accompagné par ses policiers ; plusieurs douzaines bien armés. Il paraissait malade et avait le visage gris.

— Ils mènent l'affaire tambour battant. Les directeurs qui sont contre moi sont arrivés les premiers. Les autres arrivent seulement maintenant. Il est évident que Vulcain III...

Il remarqua les cinq policiers qui accompagnaient Barris.

— C'est tout ce que vous avez pu rassembler ? *Cinq* hommes !

Il jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer qu'on ne pouvait entendre la conversation et murmura :

— J'ai donné des ordres à tous ceux qui je peux faire confiance. Ils se tiendront prêts à la porte de la salle du Conseil pendant le jugement. Car vous réalisez bien que c'est un jugement, pas une assemblée.

— Qui s'est rallié aux Sauveurs ? Y a-t-il des directeurs parmi eux ?

— Je ne sais pas. Vulcain III a envoyé une convocation à chaque directeur et un rapport sur ce qui s'est passé, sur ma *trahison*, comment j'ai délibérément falsifié des renseignements et entretenu un rideau entre lui et l'Union. Avez-vous reçu ce rapport ? Bien sûr que non ! Vulcain III sait-il que vous êtes loyal envers moi ?

— Qui sera le procureur ? Qui parlera au nom de Vulcain III ?

— Reynolds, de l'Europe de l'Est. Très jeune, très agressif et très ambitieux. S'il réussit, il sera probablement directeur général. Vulcain III a dû lui fournir tous les renseignements dont il pourrait avoir besoin.

Dill serrait et desserrait les poings.

— Vous-même me soupçonniez, il n'y a pas encore très longtemps. Cela dépend tellement de la *façon* de présenter les choses.

Dill franchit la porte et pénétra dans la salle du Conseil.

— Tout est dans l'interprétation donnée aux faits. Après tout, j'ai vraiment détourné des informations.

La salle du Conseil était presque pleine. Chaque directeur présent était accompagné de policiers qu'il avait amenés avec lui. Tous attendaient avec impatience le début de la séance. Edward Reynolds se tenait derrière le pupitre de l'orateur sur l'estrade, les mains posées à plat sur la surface de marbre, regardant l'assistance avec une attention soutenue.

Reynolds était grand et portait avec assurance son costume gris ; il dominait facilement les autres hommes de classe T ; il avait trente-deux ans ; il s'était élevé rapidement et avec compétence au rang de directeur.

Il posa pendant un moment ses yeux bleus et froids sur Jason Dill et Barris.

— La session est ouverte. Allez prendre place, directeur Barris. Vous, venez ici pour être interrogé.

D'un pas incertain, Dill, entouré de ses gardes, s'avança vers l'estrade. Il gravit les marches de marbre et, avec quelques hésitations, s'assit sur le seul siège restant libre : celui qui se trouvait en face de Reynolds.

Barris resta debout, pensif, contemplant la réussite de Reynolds : il s'était arrangé pour les couper l'un de l'autre ; pour l'isoler de Dill.

— Prenez un siège ! lui ordonna Reynolds sèchement.

Au lieu d'obéir, Barris remonta l'allée vers l'estrade.

— Quel est le but de cette réunion ? De quel droit présidez-vous ?

Un murmure énervé parcourut le Conseil. Tous les yeux se braquèrent sur Barris. Les directeurs se sentaient mal à l'aise. C'était la première fois dans l'histoire de l'Union qu'une accusation de trahison était portée contre un directeur général. De plus, tous les directeurs étaient au courant de la poussée des Sauveurs contre l'Union. Alors, si l'on pouvait démontrer que

Jason Dill avait trahi, si l'on pouvait convaincre le corps des directeurs de sa déloyauté, Jason Dill ferait un très bon bouc émissaire pour expliquer l'incapacité de l'Union à traiter avec les Sauveurs. Reynolds saisit une circulaire posée sur son bureau.

— Il est évident que vous avez omis de lire le rapport qui vous a été envoyé. Il expose que...

Barris s'arrêta juste en face de lui et lui coupa la parole.

— Je conteste la légalité de cette cession. Je conteste votre droit de donner des ordres au directeur général Dill, votre supérieur.

Barris monta sur l'estrade.

— Tout ceci m'apparaît comme une grossière tentative pour s'emparer du pouvoir et écarter Jason Dill. J'attends vos explications.

Le murmure s'enfla en un grondement d'excitation. Reynolds attendit calmement qu'il s'apaise.

— Nous traversons une période critique. Le mouvement révolutionnaire des Sauveurs nous attaque dans le monde entier. Ils ont pour but d'atteindre Vulcain III et de détruire l'Union. Le but de cette réunion est de prouver que Jason Dill est un agent des Sauveurs, un traître travaillant contre l'Union. Dill a délibérément détourné des informations destinées à Vulcain III. Il a rendu Vulcain III impuissant à agir contre les Sauveurs ; il lui a retiré ses moyens et, ce faisant, il a affaibli l'organisation entière de l'Union.

Tous les regards étaient maintenant tournés vers Reynolds.

John Chai, de l'Asie du Sud, se leva et demanda :

— Que répondez-vous à cela, directeur Barris ? Est-ce vrai ?

Edgar Stone, d'Afrique de l'Ouest, se joignit à lui.

— Nous avons eu les mains liées et sommes restés impuissants devant la croissance du mouvement des Sauveurs. Vous le savez aussi bien que nous ! En fait, vous avez vous-même posé des questions précises à Jason Dill. Vous vous êtes méfié de lui, vous aussi.

Barris fit face aux directeurs.

— Je me suis méfié de lui jusqu'au moment où il m'a fourni la preuve qu'il agissait dans l'intérêt de l'Union.

— Quelle était cette preuve ? demanda Alex Faine, du Groenland.

Jason Dill se tourna vers Barris.

— Montrez-leur les éléments de mémoire de Vulcain II. Ceux que vous avez reconstruits.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi. Vous ne les avez pas apportés ?

— J'ai dû les détruire.

Pendant un long moment, Jason Dill le regarda sans dire mot. Toute couleur avait disparu de son visage.

— Lorsqu'une de ces extensions mobiles a pénétré dans la pièce, j'ai dû agir instantanément.

Un peu de couleur revint sur le visage vieillissant de Dill.

— Je vois. Mais vous auriez dû m'avertir.

— Je ne savais pas que j'en aurais besoin ici. Mais les bandes, celles que vous m'avez montrées. Les deux derniers enregistrements de Vulcain II ?

Dill hocha la tête et chercha dans son porte-documents. Il en sortit les deux bandes qu'il déplia afin que tous les directeurs puissent les voir.

— Qu'avez-vous là ? demanda John Chai en se levant.

— Ces enregistrements proviennent de Vulcain II. J'ai agi sur ses directives. Il me donna pour instruction de détourner des renseignements destinés à Vulcain III et je l'ai fait. J'ai agi dans l'intérêt de l'Union.

Reynolds réagit immédiatement :

— Pourquoi des renseignements, toutes sortes de renseignements, devaient-ils être détournés de leur destination ? Comment le justifiez-vous ?

Jason Dill ne répondit pas. De toute évidence, il avait du mal à trouver ses mots. Il se tourna vers Barris :

— Pouvez-vous...

— Vulcain III est une menace pour l'Union. Il a construit des éléments mobiles qui parcourent le Monde et qui tuent. Vulcain II était conscient de ce danger. De la nature même de Vulcain III, il avait déduit que celui-ci montrerait des penchants assez semblables à ceux qui commandent l'idée de survivance pour les organismes vivants...

Reynolds le coupa sur un ton méprisant :

— De survivance ! Voulez-vous nous dire que Vulcain III est vivant ?

Il eut un froid sourire sans humour.

— Chaque directeur est libre d'examiner ces bandes. Mon but n'est pas de prouver que Vulcain III est vivant ou non, mais que Jason Dill le *croyait* vivant. Après tout, le travail de Jason Dill n'est pas de prendre lui-même les décisions primordiales, mais d'obéir aux décisions prises par des ordinateurs de la série des Vulcains. Il fut avisé par Vulcain II que les faits...

Reynolds le coupa de nouveau :

— Mais Vulcain II est au rebut. Ce n'était pas le travail de Dill de le consulter. C'est Vulcain III qui dicte notre politique.

C'était là le point faible des explications de Barris.

Il ne put qu'approuver Reynolds d'un signe de tête.

Dill prit alors la parole d'une voix lente.

— Vulcain II était convaincu que si Vulcain III apprenait l'existence des Sauveurs, il ferait des choses épouvantables dans le but de se protéger lui-même. Pendant quinze mois, je me suis épuisé, je me suis exténué, jour après jour, à tenir à l'écart des canaux d'approvisionnement les moindres informations ayant rapport avec le Mouvement.

— Vous l'avez fait parce que les Sauveurs vous l'ordonnaient. Vous l'avez fait pour les protéger.

— C'est un mensonge.

Barris se tourna vers Reynolds :

— Pouvez-vous apporter la preuve d'une collusion entre le directeur général Dill et les Sauveurs.

— Vous trouverez cette preuve au troisième sous-niveau de ce building : le contact de Dill avec le Mouvement.

Surpris, Barris se sentit mal à l'aise.

— De qui parlez-vous ?

Les yeux bleus et froids de Reynolds brillèrent d'un triomphe hostile.

— De la fille du Père Fields. C'est le contact de Dill avec le Mouvement. Marion Fields se trouve ici, dans ce bâtiment.

Il se fit alors un silence écrasant. Même Barris resta sans voix.

— Je vous ai parlé d'elle, lui glissa Dill à l'oreille. Je l'ai enlevée de son école. C'est son professeur qui a été assassinée, cette Agnès Parker.

— Non. Vous ne m'en avez pas parlé.

Mais il réalisa que lui aussi ne lui avait pas parlé de la destruction des restes de Vulcain II. C'est le temps qui avait manqué.

— Reynolds doit avoir des espions partout !

— Oui. Beaucoup d'espions. Mais pas les siens. Ceux de Vulcain III qui sont innombrables et partout.

Dill se redressa et s'adressa à l'assemblée silencieuse :

— J'ai amené la fillette ici pour la questionner. C'est mon droit le plus absolu, et je n'ai manqué à aucune loi.

« Insensé, pensait Barris. Beaucoup trop insensé pour un homme qui occupe les plus hautes fonctions dans une culture aussi paranoïaque que la nôtre.

« Nous allons peut-être devoir combattre. » Sa main se déplaça légèrement jusqu'à toucher son brûleur. « Ce sera peut-être notre seule solution. Ce ne sera pas une façon de faire très légale. Mais aucune éthique ne m'astreint à rester fidèle à Vulcain III. Il cherche simplement à mieux se protéger. »

À haute voix, Barris dit aux directeurs :

— Vous n'avez aucune idée du danger qui nous menace tous. Danger dont l'origine est Vulcain III. Dill a risqué sa vie pendant des mois. Ces éléments meurtriers mobiles...

Reynolds l'interrompit :

— Faites-en voir un. Montrez-nous un de ces éléments mobiles.

— Oui.

Pendant un court instant, le calme de Reynolds fut ébranlé.

— Oh ! Eh bien, où est-il ? Montrez-le.

— Accordez-moi trois heures. Je ne l'ai pas avec moi. Je l'ai confié à quelqu'un dans une autre partie du Monde.

— Vous n'avez pas pensé à l'apporter avec vous ?

Un amusement cauteleux plissa les lèvres de Reynolds.

— Non, admit Barris.

— Comment est-il tombé en votre possession ? demanda John Chai.

— Il a attaqué quelqu'un près de moi et fut en partie détruit. Mais il en restait assez pour permettre une analyse. C'était semblable à ce qui a commis le meurtre de la maîtresse d'école, Agnès Parker, et sans doute à ce qui a détruit Vulcain II.

— Mais vous n'avez pas de preuve. Rien à nous montrer. Tout juste une histoire.

Le directeur Stone s'interposa dans la discussion :

— Accordez-leur le temps qu'ils demandent pour produire cette chose. Grands dieux ! Si une telle chose existe, nous devrions le savoir.

— Je suis d'accord, approuva le directeur Faine.

Mais Reynolds contre-attaqua :

— Vous dites que vous étiez présent lors de cette tentative de meurtre.

— Oui. J'étais dans une chambre d'hôtel. Cela entra par la fenêtre. La troisième personne présente est celle qui est maintenant en possession de l'objet. Je le lui ai laissé. Et non seulement elle peut le produire, mais elle peut aussi confirmer mes dires.

— Qui était visé par cette attaque ? Était-ce au *Bond Hotel* !

Tout en l'interrogeant, Reynolds examinait des papiers devant lui.

— Et la femme n'était-elle pas une Mme Rachel Pitt, femme d'un homme de l'Union décédé récemment ? Vous étiez avec elle dans cette chambre d'hôtel... je crois savoir que le *Bond Hôtel* se trouve dans une partie de la ville plutôt dépréciée, n'est-ce pas ? Et n'est-ce pas l'endroit où habituellement les hommes emmènent les filles dans un but qu'ils cherchent généralement à dissimuler à la Société ?

Ses yeux bleus transperçaient Barris.

— Je comprends que vous ayez rencontré Mme Pitt pour une raison officielle ; son mari avait été tué la veille et vous vous êtes rendu chez elle pour lui exprimer des condoléances officielles. Ensuite vous la retrouvez ici, à Genève, dans un minable hôtel de quatrième ordre. Et où est-elle maintenant ? N'est-il pas vrai que vous l'avez emmenée dans votre région, l'Amérique du Nord, qu'elle est votre maîtresse, cette veuve d'un homme de l'Union assassiné ? Bien sûr, elle appuiera votre histoire. Après

tout, vous entretenez des relations sexuelles avec elle. Et vous lui êtes très utile. Dans les cercles de l'Union, Mme Pitt possède une solide réputation de femme ambitieuse, intrigante ; c'est une de ces professionnelles qui attache son char à une étoile montante, afin de...

— La ferme, hurla Barris en serrant le poing.

Reynolds sourit.

— Et cette troisième personne ? Celle qui fut attaquée. N'était-ce pas le Père Fields ? N'est-il pas vrai que Rachel Pitt fut un agent du Mouvement et qu'elle avait organisé une rencontre entre vous et le Père Fields ?

Se tournant vers Jason Dill, il cria :

— L'un d'eux a la fille ! L'autre rencontre le père ! N'est-ce pas une trahison ? N'est-ce pas là la preuve que cet homme demandait ?

Un murmure d'approbation s'éleva dans la salle. Les directeurs exprimaient leur accord avec Reynolds.

— Tout ceci n'a rien à voir avec le fond de la question. La situation réelle qui se dresse devant nous est le danger que représente Vulcain III, cet organisme vivant avec son immense besoin de survie. Oubliez ces habituelles suspensions sans importance et...

— Je suis surpris que vous repreniez les folles hallucinations de Jason Dill !

— Comment ? s'exclama Barris, interloqué.

— Jason Dill est fou. Cette conviction au sujet de Vulcain III, c'est une projection de son propre esprit. Dill a puérilement anthropomorphisé la construction mécanique avec laquelle il travaille mois après mois. C'est seulement dans un climat de crainte et d'hystérie qu'une telle hallucination pouvait naître, puis être transmise et partagée par d'autres. La menace des Sauveurs a créé une atmosphère dans laquelle des hommes posés pouvaient momentanément ajouter foi à une idée manifestement folle. Vulcain III n'a pas de projets contre la race humaine ; il n'a pas de désir, pas d'appétit. Je vous rappelle que je suis un ancien psychologue, attaché à Atlanta pendant de nombreuses années. Je suis qualifié et entraîné à identifier les

symptômes de dérangement mental... *même chez un directeur général.*

Barris s'assit lentement auprès de Jason Dill. La logique de Reynolds avait beaucoup trop de force ; personne ne pouvait aller contre. Et naturellement son raisonnement était sans réplique ; car ce raisonnement n'était pas celui de Reynolds, mais celui de Vulcain III, le plus parfait moyen de raisonnement créé par l'homme.

Barris murmura à l'oreille de Dill :

— Nous allons devoir combattre. Cela en vaut-il la peine ? Je le crois. Car il y a un monde entier en jeu, pas seulement vous et moi.

— Très bien.

Il fit un geste presque imperceptible à ses gardes armés.

— Allons de ce côté, puisque nous y sommes obligés. Vous avez raison, Barris ; il n'y a pas d'alternative.

Ensemble, ils se levèrent.

— Halte ! commanda Reynolds. Posez vos armes. Vous agissez illégalement.

Tous les directeurs s'étaient levés. Sur un signe rapide de Reynolds, les gardes de l'Union allèrent se placer devant les portes.

— Vous êtes tous deux en état d'arrestation. Jetez vos brûleurs et rendez-vous. Vous ne pouvez pas défier l'Union.

John Chai se fraya un chemin jusqu'à Barris.

— Je ne peux le croire ! Vous et Jason Dill, des traîtres, en un pareil moment, avec ces brutes de Sauveurs qui nous attaquent !

— Écoutez-moi, haleta le directeur Henderson en bousculant Chai. Nous devons préserver l'Union ; nous devons faire ce que Vulcain III nous dit de faire. Autrement nous sommes foutus !

— Il a raison, dit Chai. Les Sauveurs nous détruiront sans Vulcain III. Vous le savez, Barris. Vous savez que l'Union ne survivra pas à leur attaque sans Vulcain III pour nous guider.

— Peut-être ! Mais allons-nous nous laisser guider par un meurtrier ?

C'est ce qu'il avait dit au père Fields :

« *Je ne suivrai jamais quelqu'un qui assassine. Qui que ce soit ! Homme ou ordinateur ! Vivant ou seulement métaphoriquement vivant ! Cela ne fait de différence. »*

Barris s'écarta des directeurs qui affluaient autour de lui.

— Sortons d'ici.

Lui et Dill continuèrent à se diriger vers la sortie, entourés par leurs gardes.

— Je ne crois pas que Reynolds engagera le combat.

Respirant à fond, il alla droit vers les gardes de l'Union groupés devant la porte. Ceux-ci reculèrent avec des remous d'hésitation.

Jason Dill leur ordonna :

— Ecartez-vous de notre chemin. Reculez.

Il agitait son brûleur tandis que ses gardes personnels, l'attitude menaçante, avançaient pas à pas, ouvrant une brèche parmi les autres. Les gardes de l'Union résistaient avec tiédeur, reculant en désordre. Les cris frénétiques de Reynolds se perdaient dans le vacarme général. Barris poussa Dill en avant.

— Allez ! Dépêchez-vous.

Ils avaient tous les deux presque franchi la ligne des gardes hostiles.

— Ils doivent vous obéir, dit Barris. Vous êtes toujours directeur général. Ils ne peuvent tirer sur vous. Ils n'ont pas été entraînés à le faire.

La sortie était devant eux.

Et ce fut alors que cela se produisit.

Quelque chose vola dans l'air, quelque chose de brillant et de métallique. Cela se dirigea tout droit sur Jason Dill. Celui-ci le vit et hurla.

L'objet s'écrasa sur lui. Dill chancela et tomba, battant l'air de ses bras. L'objet frappa encore, puis remonta brusquement et bourdonna au-dessus des têtes. Il se dirigea vers l'estrade et se posa sur le pupitre de marbre. Reynolds battit en retraite avec horreur ; les directeurs, leurs suites et leurs gardes s'éparpillèrent dans une confusion frénétique.

Dill était mort.

Se penchant un court instants, Barris l'examina. Autour de lui, hommes et femmes poussaient des cris et trébuchaient,

tendant de gagner la sortie et de quitter la salle. Le crâne de Dill était fracassé ; un côté de son visage était écrasé ; ses yeux étaient morts et Barris sentit monter en lui une profonde vague de regret.

— *Attention !* grinça une voix métallique qui coupa comme un couteau le brouhaha terrifié.

Barris se retourna lentement, hébété d'incrédulité ; cela ne semblait pas possible.

Un autre projectile de métal était venu rejoindre le premier sur le pupitre ; un troisième atterrissait et se posait à côté des autres. Trois cubes de métal, tenant bon au marbre avec des pinces ressemblant à des griffes.

— *Attention !* répéta la voix.

Elle provenait du premier projectile ; une voix artificielle sortant de cet assemblage d'acier et de plastique.

Un de ces objets avait tenté de tuer le Père Fields. L'un d'eux avait tué la maîtresse d'école. Un ou plusieurs avaient détruit Vulcain II. Ces choses étaient entrées en action depuis longtemps, mais hors du champ de visibilité ; elles étaient hors de vue jusqu'à maintenant.

C'étaient les instruments de la mort, et maintenant ils apparaissaient au grand jour.

Un quatrième atterrit près des autres. Des cubes de métal se tenant côte à côte comme de vilains corbeaux mécaniques. Des oiseaux meurtriers ! Des tueurs en forme de marteau ! La salle, pleine de directeurs et de gardes, sombra graduellement dans un silence horrifié ; tous les visages étaient tournés vers l'estrade. Même Reynolds regardait, les yeux écarquillés, la mâchoire pendante, dans une stupeur abasourdie.

— *Attention !* répéta la voix stridente. *Jason Dill est mort. C'était un traître. Il existe peut-être d'autres traîtres.*

Les quatre projectiles promènèrent leurs regards sur l'Assemblée, regardant et écoutant avec une attention soutenue.

Puis la voix continua, provenant cette fois du deuxième projectile.

— *Jason Dill a été écarté, mais le combat ne fait que commencer. Il n'était qu'un ennemi parmi beaucoup d'autres. Ils sont des millions à se dresser contre nous, contre l'Union.*

Des ennemis qui doivent être détruits. Les Sauveurs doivent être stoppés. L'Union doit combattre pour son existence. Nous devons nous préparer à soutenir une grande guerre.

Les yeux métalliques parcouraient la salle, tandis que le troisième projectile reprenait là où le second s'était arrêté.

— Jason Dill essaya de m'empêcher de savoir. Il a essayé de tendre un rideau autour de moi. Mais je ne pouvais être retranché du Monde. J'ai détruit son rideau et je l'ai détruit, lui. Les Sauveurs suivront le même chemin. C'est seulement une question de temps. L'Union possède une structure qui ne peut être détruite. C'est l'unique principe d'organisation aujourd'hui dans le Monde. Le Mouvement des Sauveurs ne pourrait jamais gouverner. Ce ne sont que des destructeurs, déterminés à démolir. Ils n'ont rien de constructif à offrir.

Barris frémit d'horreur. Cette voix de métal, sortant des projectiles en forme de marteau, il ne l'avait jamais entendue auparavant, mais il la reconnaissait.

Le grand ordinateur était très loin, enterré au niveau le plus bas de la forteresse souterraine. Mais c'était sa voix qu'ils entendaient.

La voix de Vulcain III.

Il visa soigneusement. Autour de lui, ses gardes se tenaient figés, regardant hébétés les marteaux de métal bien alignés. Il tira. Le quatrième marteau disparut dans un souffle brûlant.

— Un traître ! cria le troisième marteau. — Les trois marteaux excités s'élevèrent dans l'air. — *Attrapez-le ! Attrapez le traître !*

Les autres directeurs saisirent leurs brûleurs. Henderson tira, et le second marteau disparut. Sur l'estrade, Reynolds riposta ; Henderson poussa un gémissement et s'écroula. Certains directeurs tiraient frénétiquement sur les marteaux ; d'autres, hébétés, erraient dans une totale confusion, incertains et comme engourdis. Reynolds fut touché au bras. Il laissa tomber son brûleur.

— Traître ! crièrent ensemble les deux marteaux qui restaient. Ils foncèrent sur Barris, leurs têtes de métal baissées. Il en jaillissait des rayons thermiques. Barris plongea. Un garde tira, et l'un des marteaux tangua, puis s'abattit.

Un rayon frôla Barris. Quelques directeurs tiraient sur lui. Des groupes de directeurs et de gardes se battaient entre eux. Certains luttèrent pour atteindre Reynolds et le dernier marteau ; d'autres semblaient ne pas savoir de quel côté ils étaient.

Barris gagna une porte et sortit de la salle. Des gardes et des directeurs se répandirent dans le corridor à sa suite, horde confuse d'hommes et de femmes désespérés et effrayés.

— Barris !

Lawrence Daily, d'Afrique du Sud, se hâtait pour le rejoindre.

— Ne nous laissez pas !

Stone le suivait, le visage blanc de terreur.

— Qu'allons-nous faire ? Où irons-nous ? Nous...

Le marteau arriva comme un bolide, son rayon thermique pointé sur lui. Stone poussa un cri et tomba. Le marteau s'éleva de nouveau et se dirigea vers Barris ; ce dernier tira et le marteau fit un écart. Il tira de nouveau. Daily tira également. Le marteau disparut dans une bouffée de chaleur.

Stone gisait, gémissant. Barris se pencha. Stone était grièvement blessé, avec une petite ou peu de chance de survivre. Levant les yeux vers lui, s'agrippant au bras de Barris, il murmura :

— Vous ne pouvez vous en aller, Barris. Vous ne pouvez sortir de l'immeuble. Ils sont là dehors, les Sauveurs. Où irez-vous ?

Sa voix s'éteignit.

— Excellente question, dit Daily.

— Il est mort, annonça Barris en se relevant.

Les gardes de Dill avaient commencé à contrôler la salle.

Profitant de la confusion, Reynolds s'était éclipsé.

— Sur combien de directeurs pouvons-nous compter ? demanda Barris.

Chai le renseigna :

— La plupart d'entre eux semblent être partis avec Reynolds.

Quatre seulement, découvrit-il, étaient délibérément restés avec lui : Daily, Chai, Lawson, d'Europe du Sud, et Pegler, d'Afrique de l'Est. Cinq, lui compris. Et peut-être pourrait-il encore en trouver un ou deux ?

Chai demanda :

— Barris ! Nous n'allons pas nous joindre à *eux*, n'est-ce pas ?

— Les Sauveurs ?

— Nous devons rejoindre l'un ou l'autre parti, commenta Pegler. Nous devons battre en retraite vers la forteresse et rejoindre Reynolds ou...

— Non ! En aucun cas ! décida Barris.

— Alors, les Sauveurs !

Daily tripotait son brûleur.

— C'est l'un ou l'autre ! Qui allons-nous rallier ?

Au bout d'un moment, Barris décréta :

— Ni l'un, ni l'autre. Nous ne rallierons aucun de ces partis.

CHAPITRE XII

La première tâche qui s'imposait – décida William Barris – était d'éliminer les gardes et les directeurs qui lui étaient hostiles parmi ceux qui restaient dans l'immeuble du Contrôle de l'Union. C'est ce qu'il fit en postant des hommes de confiance dans chacun des services. Petit à petit, les fidèles à Vulcain III ou au Père Fields étaient éliminés.

Quand la nuit tomba, le grand bâtiment pouvait se défendre.

Dehors, dans les rues, la foule affluait et refluait. Des pierres s'écrasaient parfois contre les fenêtres ; des forcenés se précipitaient sur les portes et étaient repoussés, car ceux de l'intérieur avaient l'avantage des armes.

Un contrôle systématique des onze régions de l'Union montra que sept d'entre elles étaient aux mains des Sauveurs et que les quatre autres étaient fidèles à Vulcain III.

Un fait nouveau survenu en Amérique du Nord avait rempli Barris d'un amusement ironique : *il n'existait plus d'Amérique du Nord*. Taubmann avait annulé la frontière entre sa région et celle de Barris. Administrativement, il y avait maintenant l'« Amérique » du haut en bas, tout simplement.

Se tenant près d'une fenêtre, Barris regardait une foule de Sauveurs luttant contre une escadrille de marteaux. Encore et encore, les marteaux plongeaient, frappaient et repartaient ; la foule se battait contre eux avec des pierres et des tuyaux. Finalement les marteaux furent repoussés. Ils disparurent dans la nuit.

— Je ne peux comprendre comment Vulcain III est arrivé à posséder des armes pareilles ? demanda Daily. Où les a-t-il eues ?

— Il les a fabriquées, lui expliqua Barris. Ce sont des adaptations d'éléments de réparation mobiles. Nous lui fournissons des matériaux, et il effectuait lui-même les

réparations. Il a dû se rendre compte, il y a longtemps, des possibilités que lui offrait la situation, et il s'est mis à les fabriquer.

— Je me demande combien il en a engendré... je veux dire construit. Voilà que je me mets maintenant à penser à Vulcain III en tant qu'être vivant ! Il est difficile de faire autrement.

— Autant que je puisse en juger, cela revient au même. Qu'il soit humain ou non ne modifie en rien notre situation.

Il continua à regarder à la fenêtre. Une heure plus tard, de nouveaux marteaux, équipés de brûleurs, firent leur apparition. La foule, prise de panique, se dispersa en poussant des hurlements affreux lorsque les marteaux foncèrent sur elle. À dix heures du soir, il vit les premières lueurs des bombes qui explosaient et ressentit les secousses provoquées par les explosions. Quelque part dans la ville, la lumière d'un projecteur perça l'obscurité. Dans sa traînée lumineuse, il aperçut des objets qui passaient, plus grands que tout ce qu'il avait vu jusqu'ici. Maintenant que la guerre véritable était déclenchée entre Vulcain III et les Sauveurs, il augmentait la taille de sa production. À moins que ces extensions plus grandes, ces bombes porteuses, n'existaient déjà et n'aient été tenues secrètes ? Vulcain III avait-il envisagé une bataille sur une telle échelle ?

Pourquoi pas ! Il était au courant des Sauveurs depuis un certain temps, malgré les efforts de Jason Dill. Il avait eu beaucoup de temps pour se préparer.

Se détournant de la fenêtre, Barris dit à Chai et à Daily :

— Cela devient sérieux. Dites aux canonnières sur le toit de se tenir prêts.

Sur le toit du building, les rampes de tir à grande puissance se mirent en position. Les marteaux en avaient terminé avec la foule ; maintenant ils approchaient du building de l'Union, se déployant en arc de cercle tout en prenant de l'altitude pour l'attaque.

— Les voilà ! murmura Chai.

— Nous ferions mieux de descendre dans les abris souterrains.

Nerveux, Daily se dirigea vers la rampe de descente. Maintenant les canons tiraient. On entendait leurs sourds grondements étouffés, parfois hésitants, car les canonnières étaient novices pour la plupart ; en effet certains avaient fait partie des gardes personnels de Dill, mais les autres étaient simplement des employés de bureau.

Un marteau piqua vers la fenêtre. Le jet d'un brûleur frappa brièvement dans la pièce, traçant un étroit passage de matière désintégrée. Le marteau s'écarta et s'éleva pour frapper à nouveau. Un coup tiré par l'un des canons du toit le toucha. Il explosa, faisant pleuvoir des particules métalliques chauffées à blanc.

— Nous sommes en mauvaise posture. Les Sauveurs nous cernent. Et il est évident que la forteresse dirige les opérations contre les Sauveurs. Regardez dehors : ce ne sont pas des attaques au hasard ; ces sacrés oiseaux de métal travaillent en pleine coordination.

— Il est intéressant de les voir utiliser l'arme traditionnelle de l'Union, le brûleur, dit Chai.

« Ce ne sont plus des hommes de classe T, en costume gris, aux chaussures noires et brillantes, aux chemises blanches, avec leur porte-documents, qui utilisent les brûleurs, se dit Barris. Mais des objets volants mécaniques, contrôlés par une machine enfouie sous terre. Mais soyons réalistes ! Cela fait-il une différence ? N'est-ce pas ce qui a toujours existé sans que personne s'en aperçoive. Vulcain III a éliminé l'homme moyen. Nous... »

Pegler se mêla à la conversation.

— Je me demande qui va l'emporter ? Les Sauveurs sont plus nombreux. Vulcain III ne pourra les avoir tous.

— Mais l'Union a les armes et l'organisation. Les Sauveurs ne seront jamais capables de prendre la forteresse ; ils ne savent même pas où elle se trouve. Vulcain III est capable de construire des armes plus complexes et plus efficaces, maintenant qu'il peut travailler ouvertement.

Barris s'éloigna, l'air méditatif.

— Où allez-vous ? demanda Chai avec appréhension.

— Je descends au troisième sous-niveau.

- Pour quoi faire ?
- Il y a là quelqu'un à qui je veux parler.

Marion Fields, roulée en boule, le menton sur les genoux, écoutait avec attention. Autour d'elle, les tas d'illustrés éducatifs rappelèrent à Barris qu'il parlait à une petite fille. Il avait du mal à le croire, car l'expression de son visage, cet air de maturité grave et équilibré avec lequel elle l'écoutait, sans l'interrompre, sans signe d'ennui, la vieillissait dans son esprit. Et il continua, se soulageant de ses soucis, de ses inquiétudes, de tout ce qui avait fondu sur lui pendant ces dernières semaines.

Enfin, un peu embarrassé, il s'arrêta de parler :

- Je n'avais pas l'intention de bavarder aussi longtemps.

Il n'avait jamais connu la présence d'un enfant et sa propre réaction le surprenait. Il avait immédiatement ressenti un lien intuitif avec elle. Il émanait d'elle une sympathie, forte mais non exprimée, malgré le fait qu'elle ne le connût pas. Il devinait que son niveau d'intelligence était extraordinairement élevé. Mais il y avait encore autre chose. C'était une personne pleinement formée, avec ses propres idées, son propre point de vue. Elle n'avait pas peur de défier les institutions ou l'autorité.

Lorsqu'il eut fini de s'épancher, elle lui dit tranquillement :

- Les Sauveurs gagneront.

— Peut-être. Mais souviens-toi. Vulcain III a un certain nombre d'experts hautement qualifiés qui travaillent pour lui maintenant. Reynolds et son groupe ont évidemment atteint la forteresse.

— Comment peuvent-ils travailler pour une mécanique aussi folle que celle-ci ? Ils doivent être fous eux-mêmes !

— Ils ont été habitués toute leur vie à obéir à Vulcain III. Pourquoi changeraient-ils maintenant ? Leur existence entière a été axée sur l'Union. C'est elle seule qu'ils connaissent. Et le plus étonnant, c'est qu'il se soit trouvé autant de gens pour se détourner de l'Union au bénéfice de ton père.

Marion Fields poursuivit son idée.

— Mais il *tue* des gens ! C'est ce que vous avez dit. Il a des sortes de marteaux qu'il envoie...

- Les Sauveurs aussi tuent des gens.

— C'est différent !

Une certitude définitive se lisait sur son visage.

— C'est parce qu'ils y sont obligés. Tandis que lui le fait volontairement. Ne voyez-vous pas la différence ?

Barris réfléchissait en la contemplant :

« J'avais tort. Il n'y a qu'une chose qu'elle accepte sans discussion : son père. Depuis des années, elle a fait ce que beaucoup de gens font actuellement : suivre le Père Fields aveuglément. »

— Sais-tu où est ton père ? Je lui ai parlé une fois ; j'aimerais lui parler à nouveau. Tu as des contacts avec lui, n'est-ce pas ?

— Non.

— Mais tu sais où on peut le trouver. Tu pourrais le joindre si tu le voulais. Par exemple, si je te laisse partir, tu sauras le retrouver ?

Il put voir d'après son inquiétude qu'il avait touché juste.

— Pourquoi voulez-vous le voir ?

— J'ai une proposition à lui faire.

Ses yeux s'ouvrirent tout grands et brillèrent de malice.

— Vous voulez vous joindre au Mouvement ? Et vous voulez qu'il vous promette que vous resterez un personnage important ? Comme il a fait...

Elle porta la main à sa bouche et, soudain devenue muette, le regarda fixement.

— Comme il a fait avec le directeur Taubmann ! dit Barris.

Il alluma une cigarette et resta assis en face de la fillette en la fumant. Ici, au troisième sous-niveau, à l'écart de la frénésie et de la destruction qui existaient à la surface, tout paraissait paisible. Mais il allait devoir y retourner. Il était paradoxal qu'il cherche à trouver la solution au plus ardu de tous les problèmes dans cette paisible chambre d'enfant.

— Vous me laisserez partir si je vous mène à lui ? Je serai libre ? Je n'aurai même pas à revenir dans cette école ?

— Bien sûr ! Je n'aurai plus aucune raison pour te garder.

— Et M. Dill ?

— M. Dill est mort.

— Oh !

Lentement, elle hocha la tête d'un air sombre.

— Je vois. C'est dommage.

— J'ai ressenti la même chose que toi. Au début, je n'avais pas confiance en lui. Il semblait raconter des bobards.

Il s'interrompt.

« Bizarrement, l'histoire de l'homme n'avait pas été fausse. La vérité ne semblait pas aller naturellement avec Jason Dill ; il paraissait avoir été créé, comme l'avait dit Marion, pour raconter de longs mensonges à la masse, tout en conservant un sourire constant. Des calculs dogmatiques dans le but de dissimuler la situation actuelle. Et pourtant, lorsque tout fut mis en pleine lumière, Jason Dill ne semblait pas si mauvais. Il n'avait pas été un fonctionnaire tellement déloyal. Assurément, il avait essayé de faire son travail. Il avait été loyal envers les idéaux théoriques de l'Union, peut-être plus que n'importe qui d'autre. »

— Les horribles oiseaux de métal qu'il fabrique, ces choses qu'il envoie pour tuer des gens, peut-il en fabriquer de grandes quantités ?

Elle regardait Barris avec inquiétude.

— Il n'existe aucune limite aux quantités que peut produire Vulcain III. Il dispose sans restriction des matériaux bruts et il possède la technique nécessaire. Il dispose de plus de renseignements qu'aucune entreprise industrielle du monde et n'est limité par aucune considération éthique.

« En fait, réalisa-t-il, Vulcain III est dans une position idéale. Son but est dicté par la logique, par un raisonnement implacable. Aucune émotion ne le pousse à agir comme il le fait. Aussi ne changera-t-il jamais ses opinions et ses décisions et ne deviendra-t-il jamais un souverain bienveillant. »

— Les techniques que Vulcain III emploiera, expliqua Barris à l'enfant qui le regardait fixement, entreront en jeu au fur et à mesure de ses besoins. Elles varieront suivant la complexité des problèmes qui se poseront à lui et en proportion directe de leur importance. S'il se trouve opposé à dix personnes, il emploiera probablement une arme de faible importance comme les marteaux équipés de rayons thermiques. Nous le voyons maintenant utiliser des marteaux beaucoup plus importants équipés de bombes chimiques, et cela parce que l'ampleur de

l'opposition l'a mis dans l'obligation d'augmenter l'importance de ses armes. Il est capable de faire face à toutes les oppositions qui se présenteront.

— Ainsi, plus le Mouvement deviendra fort, plus Vulcain III le deviendra également ?

— Oui. Et il n'existe aucune limite connue à son pouvoir théorique et à sa taille.

— Et si le Monde entier était contre lui...

— Alors il devrait grandir, produire et s'organiser pour combattre le Monde entier.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a été fabriqué pour cela.

— Il le désire ?

— Non. Mais il doit le faire.

Tout d'un coup, sans autre avertissement, Marion proposa :

— Je vais vous conduire à lui, monsieur Barris. À mon père, je veux dire.

Barris poussa un soupir de soulagement.

— Mais vous devez venir seul, sans garde ou quelqu'un avec un pistolet. Vous promettez ? Votre parole d'honneur ?

— Je promets.

Hésitante, elle reprit :

— Comment allons-nous nous y rendre ? Il est actuellement en Amérique du Nord.

— Avec un croiseur de la police. Nous en avons trois sur le toit du building. Ils appartenaient à Jason Dill. Dès que l'attaque se calmera, nous décollerons.

— Pourrons-nous passer au travers des oiseaux-marteaux ? demanda-t-elle avec un mélange de doute et d'excitation.

— Je l'espère.

Tandis que le croiseur de la police de l'Union passait bas au-dessus de New York, Barris put avoir un premier aperçu des dégâts occasionnés par les Sauveurs. Une grande partie du centre des affaires était en ruine. Son propre building n'existait plus. Seul en subsistait un amas de décombres fumants. Des foyers d'incendie non maîtrisés se voyaient encore dans ce qui avait été le quartier résidentiel. La plupart des rues étaient

impraticables à la circulation. Des magasins avaient été pillés. Mais le combat était terminé, la ville était calme. Des gens erraient au hasard parmi les décombres, ramassant ce qui pouvait avoir de la valeur. Ici et là, des Sauveurs, vêtus de brun, dirigeaient les réparations et les récupérations. Au bruit des réacteurs de son croiseur, tous ces hommes se dispersèrent en direction des abris. Sur le toit intact d'une usine, un canon tira maladroitement sur eux.

— Quelle direction ? demanda Barris à l'enfant assise à côté de lui.

— Continuez tout droit. Nous pourrons atterrir bientôt. Ils nous conduiront vers lui à pied.

Le front plissé d'inquiétude, elle murmura :

— J'espère qu'ils ne l'ont pas trop changé. Je suis restée si longtemps dans cette école, tandis que lui était dans cet horrible endroit, Atlanta...

La campagne ne laissait pas voir des dégâts aussi importants que la grande ville ; en dessous du croiseur, les fermes et les petites cités rurales paraissaient semblables à ce qu'elles avaient toujours été. En fait, dans l'arrière-pays, l'ordre régnait mieux qu'avant. L'effondrement des bureaux ruraux de l'Union avait apporté de la stabilité plutôt que du chaos. Les campagnards, déjà principaux supports du Mouvement, avaient tous assumé leurs tâches.

Marion se pencha pour mieux voir.

— Ce grand fleuve ! Il y a un pont. Je le vois. Allez jusqu'au pont et vous verrez une route. Quand il y aura un croisement, vous poserez votre vaisseau à cet endroit.

Elle lui fit un sourire radieux.

Quelques minutes plus tard, le croiseur atterrissait en plein champ, à la limite d'une petite ville de Pennsylvanie. Les réacteurs n'étaient pas encore éteints qu'un camion, cahotant à travers la boue et les herbes folles, se dirigeait vers eux.

« Ça y est, se dit Barris. Il est trop tard pour reculer maintenant ! »

Le camion s'arrêta. Quatre hommes en salopette en descendirent et s'avancèrent prudemment vers le croiseur. L'un d'eux balançait à bout de bras une carabine de chasse.

— Qui êtes-vous ?

— Laissez-moi sortir, demanda Marion à Barris. Laissez-moi leur parler.

Barris actionna sur le tableau de bord le bouton qui commandait l'ouverture de la porte ; elle s'ouvrit et aussitôt Marion sortit et sauta sur le sol aride.

Barris attendait dans le navire tandis qu'elle conférait avec les quatre hommes. Loin dans le ciel, vers le nord, un vol de marteaux passait rapidement. Quelques instants plus tard, une brillante nuée chargée d'éclairs illuminait l'horizon. Vulcain III avait apparemment commencé à équiper ses extensions de bombes atomiques tactiques.

L'un des quatre hommes s'approcha du croiseur et hurla, les mains en porte-voix :

— Je suis Joe Potter. Êtes-vous Barris ?

— Oui.

Assis dans le navire, Barris gardait la main sur son brûleur.

« Mais, réalisa-t-il, ce n'était plus qu'un geste sans importance réelle. »

— Je vais vous conduire au Père, si c'est cela que vous voulez. Et elle dit que vous le voulez. Venez.

Avec les quatre hommes, Barris et Marion grimpèrent à bord d'un antique camion cabossé. Aussitôt il démarra. Barris tanguait d'un côté et de l'autre tandis que le camion brinquebalait sur le chemin par lequel il était venu.

— Par Dieu ! s'exclama l'un des hommes en le regardant attentivement. Vous étiez le directeur pour l'Amérique du Nord, n'est-ce pas ?

— Exactement.

Les hommes marmonnèrent entre eux ; puis l'un d'eux se glissa vers Barris. Il lui tendit une enveloppe et un crayon.

— Ecoutez, monsieur Barris. Pourrais-je avoir un autographe ?

Pendant une heure, le camion avança sur des petites roues de campagne, en direction de New York. À quelques kilomètres de la zone démolie, Potter arrêta le camion devant une station-service. Sur la droite, en bord de route, se trouvait un vieux café décrépit. Quelques voitures étaient rangées devant. Des enfants

jouaient dans la poussière et l'on entendait un chien à l'attache dans la cour, derrière la maison.

— Descendez.

Le long trajet semblait avoir rendu les quatre hommes encore plus bourrus et plus taciturnes.

Barris descendit lentement.

— Où...

— À l'intérieur.

Potter remit le moteur en marche. Marion sauta pour rejoindre Barris. Le camion démarra, fit demi-tour et disparut sur la route, reprenant la direction d'où ils venaient d'arriver.

Les yeux brillants, Marion appela Barris :

— Venez !

Elle courut allègrement vers le porche du café et ouvrit la porte. Barris la suivit avec circonspection.

Dans le café crasseux, assis à une table couverte de cartes et de papiers, se tenait un homme vêtu d'une chemise de coton bleu et d'un pantalon de travail taché de graisse. Un antique audio-téléphone se trouvait sur un support près de lui, à côté d'une assiette contenant les restes d'un hamburger et de pommes de terre frites. L'homme leva les yeux avec mauvaise humeur, et Barris revit les épais sourcils, les dents irrégulières et le regard pénétrant qui l'avait fait frissonner et le faisait encore frissonner maintenant.

— Que je sois damné ! s'exclama le Père Fields en repoussant ses papiers. Regardez qui est là !

— Papa !

Marion bondit et jeta ses bras autour de lui.

— Que je suis contente de te voir !

Sa voix s'étouffa dans la chemise de l'homme contre laquelle elle pressait son visage. Fields lui tapotait le dos, ignorant Barris.

Marchant vers le comptoir, Barris alla s'asseoir. Il resta là, méditant jusqu'à ce que, tout d'un coup, il réalise que le Père Fields s'adressait à lui. Levant les yeux, il vit l'homme qui lui tendait la main en souriant d'un air narquois.

— Je pensais que vous étiez encore à Genève. C'est agréable de vous revoir.

Il examina Barris du haut en bas.

— L'unique directeur honnête sur onze ! Et nous ne vous avons pas avec nous ! Nous avons pratiquement le pire... à l'exception de Reynolds. Nous avons cet opportuniste de Taubmann.

— Les mouvements révolutionnaires attirent toujours les opportunistes.

— C'est très charitable de votre part.

Fields attira une chaise à lui et s'assit, l'inclinant pour trouver une position confortable.

— M. Barris se bat contre Vulcain III, déclara Marion, pendue au bras de son père qu'elle serrait très fort. Il est de notre côté.

— Oh ! Est-ce exact ? Es-tu sûre de cela ?

Marion rougit et balbutia :

— Eh bien, de toute façon, il est contre Vulcain III.

— Félicitations, directeur Barris. Vous avez fait un choix avisé.

Barris s'accouda contre le comptoir, cherchant lui aussi une position confortable.

— Je suis venu ici pour parler affaires avec vous.

Fields lui répondit d'une voix posée et nonchalante :

— Comme vous pouvez le voir, je suis un homme assez occupé. Peut-être n'ai-je pas le temps de parler affaires !

— Trouvez-le.

— Je ne suis pas très intéressé par les affaires. Vous auriez pu vous joindre à nous quand cela avait de l'importance ; mais vous avez alors tourné les talons et êtes parti. Maintenant... Que diable cela peut-il faire ? Je ne vois pas de différence particulière entre vous avoir avec nous ou ne pas vous avoir. Nous avons gagné maintenant. J'imagine que c'est pour cela que vous avez finalement décidé d'aller de notre côté ; maintenant que vous pouvez voir quel est le côté gagnant.

Il eut de nouveau un sourire narquois, cette fois-ci avec dans les yeux une expression entendue et malicieuse.

— N'est-ce pas cela ? Vous aimeriez être du côté du gagnant ?

Il menaçait Barris du doigt avec un air espiègle.

— Si c'était cela, je ne serais pas ici.

Pendant un moment, Fields parut ne pas comprendre. Puis, par degrés, son visage perdit toute trace d'humour ; la familiarité goguenarde disparut ; son regard se durcit.

— Allez au diable ! L'Union est finie, mon vieux ! En deux jours, nous avons balayé le vieux et monstrueux système. Que reste-t-il ? Ces trucs compliqués qui viennent s'agiter par ici ; comme celui que j'ai eu l'autre jour à l'hôtel ; l'avez-vous bien reçu ? Je l'avais assez bien rafistolé et l'avais envoyé à vous et à votre amie, comme – il se mit à rire – comme « cadeau de mariage ».

— Vous n'avez rien eu. Vous n'avez rien détruit.

Fields eut un murmure grinçant.

— Tout ! Nous avons tout eu, monsieur !

— Vous n'avez pas eu Vulcain III ! Vous avez eu de nombreux terrains ; vous avez détruit de nombreux bureaux ; vous avez recruté de nombreux employés et sténographes. C'est tout.

— Nous l'aurons !

— Pas sous la direction de votre fondateur ! Car maintenant il est mort !

Regardant fixement Barris, Fields secoua lentement la tête ; son aplomb était visiblement brisé.

— Que voulez-vous dire ? J'ai fondé le Mouvement. Je l'ai dirigé depuis le début.

— Je sais que c'est un mensonge.

Pendant un moment, ce fut le silence ; puis Marion tira anxieusement le bras de son père et demanda :

— Que veut-il dire ?

— Il a perdu l'esprit.

— Vous êtes un électricien expert, dit Barris. C'était votre métier. J'ai vu votre travail sur le marteau, la façon dont vous l'avez reconstitué. Vous êtes très fort. En fait, il n'y a probablement pas d'électricien dans le monde aujourd'hui qui vous soit supérieur. Vous avez maintenu Vulcain II en bon état pendant tout ce temps, n'est-ce pas ?

Fields ouvrit la bouche, puis la referma sans avoir parlé.

— Vulcain II fonda le Mouvement des Sauveurs, affirma Barris.

— Non.

— Vous étiez simplement le chef factice, une marionnette. Vulcain II créa le Mouvement comme un instrument pour détruire Vulcain III. C'est pourquoi il donna à Jason Dill des instructions pour cacher l'existence du Mouvement à Vulcain III ; il voulait donner au Mouvement le temps de grandir.

CHAPITRE XIII

Au bout d'un long moment, le Père Fields réagit :

— Vulcain II n'était qu'un mécanisme à effectuer des calculs. Il ne possédait ni mobile, ni initiative. Pourquoi aurait-il voulu affaiblir Vulcain III ?

— Parce que Vulcain III le menaçait. Vulcain II était aussi vivant que Vulcain III. Ni plus, ni moins. Il fut créé à l'origine pour effectuer un certain travail, et Vulcain III est venu le gêner dans sa tâche, exactement comme le détournement des informations par Jason Dill est venu gêner la tâche de Vulcain III.

— Comment Vulcain III gênait-il Vulcain II dans sa tâche ?

— En l'évinçant.

— Mais je suis la tête du Mouvement maintenant. Vulcain II n'existe plus. Il n'y a pas un fil, pas un tube, pas un relais de Vulcain II qui soit intact.

— Vous avez effectivement accompli un minutieux travail de professionnel.

Le Père Fields secoua la tête.

— Vous avez détruit Vulcain II, reprit Barris, pour empêcher Jason Dill d'apprendre la vérité.

— Non. C'est faux. Tout cela n'est qu'une série de suppositions insensées. Vous n'avez aucune preuve ; c'est la calomnie typique et folle, telle qu'on la trouve dans l'Union : des attaques insensées, inventées, soutenues et enjolivées...

Barris remarqua que le Père Fields avait de nouveau perdu son accent régional. Et son vocabulaire s'était grandement amélioré pendant cette période d'agitation.

La petite voix de Marion Fields se fit entendre :

— Ce n'est pas vrai ! Mon père a fondé le Mouvement ! Je souhaiterais ne jamais vous avoir amené ici.

Ses yeux étincelaient de fureur impuissante.

— Quelle preuve avez-vous ? demanda Fields.

— J'ai vu la compétence avec laquelle vous avez reconstruit le marteau. Cela atteignait le génie mécanique. Avec une compétence comme la vôtre, vous auriez pu décider vous-même de votre propre travail et de votre salaire dans l'Union. Il n'y a aucun réparateur dans mon personnel à New York capable de travailler comme vous. La tâche normale que l'Union aurait pu vous confier, aurait été l'entretien de la série des Vulcains. Manifestement, vous ne savez rien de Vulcain III... *et Vulcain III s'entretient lui-même*. Il ne vous restait donc que les vieux ordinateurs ! Or Vulcain I n'a pas fonctionné depuis des décennies ! Et, étant donné votre âge, tout comme Jason, vous avez été naturellement un contemporain de Vulcain II...

— Simple hypothèse !

— Oui, admit Barris.

— Logique ! Déduction ! Le tout fondé sur les fausses prémisses que j'avais quelque chose à voir avec la série des Vulcains. Est-ce qu'il ne vous est jamais venu à l'idée qu'il aurait pu y avoir d'autres ordinateurs que ceux conçus par Nat Greenstreet, que des équipes compétentes auraient pu travailler à...

Derrière Barris, une voix de femme, tranchante et nette, prononça :

— Dites-lui la vérité, père. Ne mentez pas pour une fois.

Rachel Pitt contourna Barris et vint se placer à côté de lui.

Étonné de la voir, Barris avait sauté sur ses pieds.

— Mes deux filles.

Fields mit une main sur l'épaule de Marion, puis, après un instant d'hésitation, l'autre main sur l'épaule de Rachel Pitt.

— Marion et Rachel. La plus jeune resta avec moi et fut loyale ; l'aînée avait pour ambition d'épouser un homme de l'Union et de vivre une vie aisée avec tout ce que l'argent peut procurer. Elle commença à me revenir, il y a quelque temps. Mais es-tu réellement revenue ?

Songeur, il contempla fixement Rachel Pitt.

— Je me le demande. Cela ne semble pas.

— Je suis loyale avec vous, père. Mais je ne peux plus supporter le mensonge.

La voix du Père Fields prit une résonance dure et amère.

— Je dis la vérité. Barris m'accuse d'avoir détruit Vulcain II pour empêcher Jason Dill de connaître les relations entre le vieil ordinateur et le Mouvement. Pensez-vous que j'aie pu me soucier de Jason Dill ? Ai-je jamais attaché de l'importance à ce qu'il savait ? J'ai détruit Vulcain II parce qu'il ne menait pas le Mouvement avec efficacité ; il retenait le Mouvement, le gardait faible. Il voulait que celui-ci ne soit rien d'autre qu'une extension de lui-même, comme ces marteaux de Vulcain III. Il voulait qu'il soit un instrument sans vie propre.

Sa voix avait pris de la puissance ; sa mâchoire saillait et il affrontait Barris et Rachel avec un air de défi. Tous deux s'écartèrent involontairement de lui et se rapprochèrent l'un de l'autre. Seule, Marion resta près de lui.

— J'ai élargi le Mouvement. J'ai libéré l'humanité et fait du Mouvement un instrument des besoins humains, des aspirations humaines. Est-ce dangereux ?

Il tendit le doigt vers Barris et s'écria :

— Et avant que je sois fini, je vais détruire Vulcain III et libérer de lui l'espèce humaine. Des deux, d'abord le plus vieux, ensuite le plus grand. Est-ce mal ? Y êtes-vous opposé ? Si vous l'êtes, alors sacrebleu ! allez les rejoindre à la forteresse, allez rejoindre Reynolds !

— C'est un noble idéal. Mais vous ne pourrez pas l'accomplir. C'est impossible à moins que je ne vous aide.

Se penchant en avant sur sa chaise, le Père Fields dit :

— Très bien, Barris. Vous êtes venu ici pour affaire. Quel est votre marché ?

Se redressant, la tête bien droite, il dit d'une voix rauque :

— Qu'avez-vous à m'offrir ?

— Je sais où se trouve la forteresse. J'y suis allé. Dill m'y a emmené. Je peux y retourner. Sans moi, vous ne la trouverez jamais. Du moins, pas à temps ; pas avant que Vulcain III ait fabriqué des armes offensives d'une telle portée que rien ne restera en vie sur le sol.

— Vous pensez que nous ne le trouverons pas !

— En quinze mois, vous n'avez pas réussi. Pensez-vous que vous y arriverez dans les deux semaines à venir ?

Un peu plus tard, le Père Fields avoua :

— Plus de deux ans ! Nous avons commencé à chercher dès le début.

Résigné, il haussa les épaules.

— Bien, directeur. Que voulez-vous en échange ?

— Énormément de choses. Je vais essayer de vous les exposer aussi brièvement que possible.

Quand Barris eut terminé, le Père Fields resta silencieux. Enfin il dit :

— Vous voulez beaucoup.

— C'est exact.

— Vous, me dictant des conditions ! C'est incroyable. Vous êtes combien dans votre groupe ?

— Cinq ou six.

— Et nous sommes des millions, partout dans le monde.

De sa poche, il tira une carte toute pliée et l'étendit sur le comptoir.

— Nous avons le dessus en Amérique, en Europe de l'Est, en Asie et en Afrique. Le reste aurait dû nous tomber dans le creux de la main en si peu de temps. Nous avons gagné jusqu'ici avec une telle régularité !

Il prit une cafetière sur le comptoir. Puis, soudain, serrant le poing, il la lança avec violence sur le sol. Le café noir se répandit en une flaque épaisse.

— Même si vous aviez eu suffisamment de temps devant vous, je doute que vous eussiez pu vaincre l'Union en fin de compte. C'est sans espoir d'imaginer qu'un mouvement révolutionnaire de la population rurale puisse renverser un système bureaucratique moderne qui s'appuie sur la technologie et l'organisation industrielle. Il y a une centaine d'années, votre mouvement aurait pu aboutir. Mais les temps ont changé. Gouverner est une science dirigée par des experts entraînés.

Fields le regarda avec animosité.

— Pour gagner, il faut être à l'intérieur du système !

— Il faut connaître quelqu'un dans le système. Et vous en connaissez un ; vous me connaissez, moi. Je peux vous faire entrer là où vous aurez la possibilité d'attaquer le tronc principal, pas simplement les branches.

— Et le tronc est Vulcain III. Accordez-nous le crédit de savoir au moins cela. Ce fut toujours notre objectif.

Il poussa un soupir rageur.

— Très bien, Barris. J'accepte vos conditions.

Barris ressentit une détente dans tous ses muscles.

Mais il se contrôla.

— Parfait.

— Vous êtes surpris, n'est-ce pas ?

— Non. Soulagé seulement. Je pensais que vous ne vous rendriez peut-être pas compte à quel point votre situation était précaire.

Tirant une montre de sa poche, Fields la consulta.

— De quoi avez-vous besoin pour l'attaque de la forteresse ? Nous n'avons pas encore beaucoup d'armes. Nous sommes principalement orientés sur la force des bras.

— Nous trouverons des armes à Genève.

— Et pour y aller ?

— Nous avons trois croiseurs militaires à haute vitesse. Ce sera suffisant.

Barris écrivit rapidement sur un bout de papier.

— Une petite attaque effectuée par des hommes adroits ! Des spécialistes frappant au centre vital. Une centaine d'hommes bien choisis feront l'affaire. Tout dépend des dix premières minutes dans la forteresse ; si nous réussissons, ce sera tout de suite. Car il n'y aura pas de seconde chance.

— Barris ! Pensez-vous sincèrement que nous en ayons une ? Pourrons-nous réellement atteindre Vulcain III ? Pendant des années, je n'ai pensé à rien d'autre qu'à écraser cette masse diabolique d'éléments et de tubes...

— Nous l'aurons.

Fields rassembla les hommes dont Barris avait besoin. Ils furent entassés dans le croiseur, et Barris mit immédiatement le cap sur Genève. Fields l'accompagnait.

À mi-chemin, au-dessus de l'Atlantique, ils croisèrent un immense essaim de marteaux fondant comme l'éclair sur l'Amérique du Nord désarmée et sans défense. Ceux-ci étaient grands, presque aussi grands que le croiseur. Ils se déplaçaient à une vitesse incroyable, disparaissant presque aussitôt à la vue.

Quelques minutes plus tard, une nouvelle vague apparut ; ils étaient cette fois effilés comme des aiguilles. Ils ignorèrent le navire et s'évanouirent à l'horizon à la suite du premier groupe.

— De nouveaux modèles ! Il ne perd pas de temps.

Le siège du Contrôle de l'Union était toujours en des mains amies. Ils se posèrent sur le toit, descendirent les rampes en hâte et pénétrèrent dans le bâtiment. Sur les ordres de Fields, les Sauveurs avaient cessé d'attaquer. Mais à présent, les marteaux fourmillaient constamment au-dessus d'eux, plongeant et s'écartant adroitement pour éviter les canons du toit. La moitié du bâtiment était en ruine ; mais les canons tiraient, descendant les marteaux lorsqu'ils s'approchaient trop près.

— C'est une bataille perdue, murmura Daily. Nous sommes à court de munitions. Ces damnés engins ! Il semble toujours y en avoir de nouveaux !

Barris agit rapidement. Il équipa ses forces d'assaut des meilleures armes qu'il put trouver dans les réserves du sous-sol. Des cinq directeurs, il choisit Pegler et Chai, puis une centaine d'hommes parmi les troupes les mieux entraînées.

— Je vous accompagne, décida Fields. Si l'attaque échoue, je ne veux pas y survivre. Si elle réussit, je veux y prendre part.

Barris sortit de sa caisse une grenade atomique et la soupesa dans le creux de sa main ; elle n'était pas plus grosse qu'un oignon.

— C'est pour lui. Je mise sur l'hypothèse qu'ils me laisseront entrer ; et peut-être aussi Chai et Pegler. Nous pourrons probablement les convaincre que nous venons pour rejoindre l'Union. Du moins, nous pourrons nous enfoncer à une certaine distance à l'intérieur.

— Du moins vous l'espérez, commenta Fields sèchement.

Au crépuscule, Barris fit monter hommes et matériel dans les trois croiseurs militaires. Les canons du toit établirent un barrage serré pour couvrir leur décollage. Des marteaux en action aux environs commencèrent aussitôt à suivre les vaisseaux tandis qu'ils s'élevaient dans le ciel.

— Nous devons nous débarrasser d'eux.

Barris donna des ordres rapides. Les trois croiseurs filèrent rapidement dans des directions différentes. Quelques marteaux les suivirent un moment, puis abandonnèrent.

— La voie est libre, signala Chai du deuxième croiseur.

— Pour moi aussi, annonça Pegler dans le troisième.

Barris jeta un coup d'œil à Fields, assis à côté de lui. Derrière eux, le navire était plein de soldats, accroupis, tendus et silencieux, lourdement chargés d'armes, tandis que le vaisseau poursuivait sa course à travers l'obscurité.

— Allons-y.

Barris fit exécuter un large cercle au croiseur. Dans le micro, il ordonna :

— Nous allons nous rassembler pour l'attaque. Je mènerai. Vous deux, vous suivrez.

— Sommes-nous encore loin ? demanda Fields, une expression étrange sur le visage.

— Non. Nous devrions y être dans un instant. Tenez-vous prêts.

Barris plongea. Le navire de Pegler piqua derrière lui dans l'obscurité ; cinglant vers le sol, le navire de Chai partit comme un trait sur la droite, se dirigeant directement sur la forteresse.

D'immenses essaims de marteaux s'élevèrent et se dirigèrent vers le vaisseau de Chai, l'isolant et l'engloutissant.

— Cramponnez-vous, haleta Barris.

Le sol monta ; les rétro-fusées hurlèrent. Le croiseur toucha, tournoya et s'écrasa brutalement parmi les arbres et les blocs de pierre.

— Dehors ! ordonna Barris en sautant sur ses pieds et en actionnant la manette d'ouverture.

Les panneaux glissèrent et les hommes se répandirent à l'extérieur, traînant leur matériel dans la froide obscurité de la nuit.

Au-dessus d'eux, dans le ciel, le navire de Chai luttait contre les marteaux ; il roulait, décrivait des boucles et faisait feu avec rapidité. De nouveaux marteaux sortirent de la forteresse, grand nuage noir qui rapidement prenait de l'altitude. Le navire de Pegler rugit au-dessus d'eux et atterrit brutalement sur le flanc

d'une colline à une centaine de mètres de l'autre mur de défense de la forteresse.

Les gros canons de la forteresse tiraient sans arrêt. Une immense fontaine, un jaillissement blanc, fit retomber des pierres et des débris sur Barris et Fields qui sautaient hors de leur navire.

— Pressons. Mettez les perceuses en position.

Les hommes étaient en train de monter deux perceuses de galerie. Le moteur de la première grinçait déjà. De nouveaux obus tirés de la forteresse frappèrent autour d'eux ; la nuit était illuminée par les explosions.

Barris s'accroupit.

— Comment vous en sortez-vous ? hurla-t-il à travers le vacarme, les lèvres contre le micro de son casque.

— Très bien, répondit faiblement la voix de Pegler dans les écouteurs. Nous avons atterri et nous sortons le gros canon.

— Cela tiendra les marteaux à distance, expliqua-t-il à Fields. Il scruta le ciel.

— J'espère que Chai...

Le vaisseau de Chai roulait et tanguait, essayant d'échapper à l'encerclement des marteaux. Ses réacteurs fumèrent d'un coup au but. Le navire zigzagua et hésita.

— Lâchez vos hommes, ordonna Barris dans son micro. Vous êtes juste au-dessus de la forteresse.

Une nuée de points blancs jaillirent du navire de Chai. Des hommes en tenue de saut dérivèrent lentement vers le sol. Des marteaux poussaient des cris perçants autour d'eux. Les hommes ripostèrent avec leurs brûleurs. Les marteaux battirent en retraite avec circonspection.

— Les hommes de Chai s'occuperont de l'attaque directe, expliqua Barris. Pendant ce temps, les perceuses avanceront.

— Le parapluie est presque prêt, annonça un technicien.

— Bon. Car ils commencent à descendre sur nous ; leurs contrôles écrans doivent nous avoir repérés.

Une vague de marteaux hurlants se précipitait vers le sol. Leurs rayons frappaient les arbres, transformant en colonnes de flammes les troncs et les branches. L'un des canons de Pegler tonna. Un groupe de marteaux disparut ; mais d'autres, plus

nombreux, prirent leur place. Un torrent sans fin de marteaux s'élevait de la forteresse, comme de noires chauves-souris, pour se joindre aux autres.

Le parapluie pourpre tremblota. De mauvaise grâce, il avança et se mit en position. Vaguement, au-delà du parapluie, Barris distinguait les marteaux tournant confusément en rond. Un groupe heurta le parapluie et fut silencieusement transformé en fumée.

Barris se détendit.

— Bon. Maintenant nous n'avons plus à nous soucier d'eux.

— Les perceuses sont à mi-chemin, annonça le chef d'équipe.

Deux énormes trous béaient, résonnant et vibrant tandis que les perceuses se frayaient un chemin dans la terre. Les techniciens disparurent derrière elles. Un premier groupe de soldats les suivit prudemment.

— Nous sommes en route, dit Barris à Fields.

Se tenant à l'écart, le Père Fields contemplait les arbres et la ligne des collines au loin.

— Aucun signe visible de la forteresse, murmura-t-il. Rien qui la signale.

Il paraissait plongé dans ses pensées, comme à peine conscient de la bataille qui progressait.

— Cette forêt... cet endroit... je l'aurais découvert.

Se retournant, il se dirigea vers Barris. À la vue de son visage, ce dernier sentit son profond malaise.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je suis déjà venu ici.

— Oui ?

— Des milliers de fois. J'ai travaillé ici la plus grande partie de ma vie. C'est ici que se trouvait Vulcain II. C'est ici que je suis venu pour le détruire.

De la tête, il indiqua un énorme bloc de pierre couvert de mousse.

— Je passais par là. Par la rampe de service. Ils ne savaient même pas que la rampe existait encore. Elle avait été déclarée hors d'usage des années auparavant. Elle était abandonnée et fermée. Mais je la connaissais.

Sa voix s'éleva, furieuse.

— Je peux venir ici aussi souvent que je le veux. *Je connais mille façons de descendre là-dedans !*

— Mais vous ne saviez pas que Vulcain III était là également. Il se trouve au niveau le plus profond et ils n'en avaient jamais informé vos équipes...

— Je ne connaissais pas Jason Dill. Je n'étais pas en mesure de le rencontrer sur un pied d'égalité comme vous.

— Maintenant vous savez.

— Vous ne m'avez rien donné. Vous n'aviez rien à me dire que je ne sache déjà.

S'avançant lentement vers Barris, il lui dit à voix basse :

— J'aurais pu le découvrir à la longue. Une fois que nous aurions essayé tous les autres endroits...

Dans sa main apparut un brûleur qu'il étreignait fortement. Barris garda son calme.

— Mais vous n'êtes pas encore entré. Ils ne vous laisseront jamais entrer. Ils vous tueront bien avant que vous ayez franchi tout le chemin qui mène jusqu'à Vulcain III. Vous êtes obligé de compter avec moi.

Il posa le doigt sur les galons de directeur qui ornaient sa manche.

— Une fois que je serai entré, je pourrai aller et venir dans les couloirs ; personne ne m'arrêtera parce qu'ils font partie du système dont je fais partie et que mon autorité est au moins égale à celle de chacun d'eux, Reynolds y compris.

— Sauf à l'autorité de Vulcain III.

À droite, le canon de Pegler tonna contre des vagues de marteaux. Ceux-ci plongèrent et lâchèrent des bombes. Un enfer de colonnes blanches quadrilla la région en direction du navire de Pegler.

— Levez votre parapluie, cria Barris dans son micro.

Le parapluie de Pegler vacilla. Une petite bombe atomique le coupa en plein centre. Le navire de Pegler disparut. Des nuages de particules s'élevèrent dans l'air ; puis métal et cendres tombèrent en pluie sur le sol flamboyant. Le gros canon s'était tu.

— C'est à nous, avertit Barris.

Au sommet de la forteresse, les hommes de Chai avaient atteint le sol. Les canons de la défense virèrent, abandonnant le navire de Barris et convergeant sur les points qui flottaient encore.

— Ils n'ont aucune chance, murmura Fields.

Barris se dirigea vers le premier des deux tunnels.

— Mais nous, nous en avons une.

Ignorant le brûleur dans la main de Fields, il continua son chemin.

Soudain la forteresse frémit. Une immense langue de feu la traversa. La surface fondit en un instant, et une vague de métal en fusion scella toutes les ouvertures de la forteresse.

— Ils se sont eux-mêmes coupés de l'extérieur.

Il entra dans le tunnel et se faufila entre les câbles et la perceuse.

Un affreux nuage noir ondulait et montait de la mer de scories brillantes qui avait été la surface de la forteresse. Les marteaux voletaient, incertains, coupés des niveaux souterrains. Barris poursuivit son chemin dans le tunnel, dépassant les techniciens qui manœuvraient la perceuse. Celle-ci grondait et vibrait tandis qu'elle coupait à travers les couches d'argile et de roches. Les hommes travaillaient fiévreusement, poussant la perceuse de plus en plus profondément. L'air était humide et chaud. De l'eau fumante jaillissait de l'argile autour d'eux.

— Nous devons approcher.

La voix de Fields lui parvenait derrière lui.

— Nous devrions émerger près du niveau le plus profond.

Barris n'eut pas un regard pour voir si le brûleur était toujours au poing de Fields. Il continua d'avancer.

La perceuse émit un son strident. Son nez, tournant à toute vitesse, avait pénétré dans le métal ; l'équipe des foreurs poursuivit son travail. La perceuse tailla dans le mur d'acier et de plastique renforcé, puis elle ralentit et s'arrêta.

— Nous y sommes.

La perceuse avançait graduellement, centimètre par centimètre. Le chef d'équipe se pencha vers Barris.

— L'autre perceuse a pénétré dans la forteresse, mais ils ne savent pas exactement où.

Tout d'un coup, le mur s'effondra. Les soldats avancèrent, franchissant la brèche. Barris et Fields se hâtèrent avec eux. Le métal déchiqueté les blessa tandis qu'ils se faufilaient à travers. Barris trébucha et tomba dans l'eau bouillante et les décombres.

Rangeant son brûleur, Fields l'attrapa et le remit sur ses pieds. Ils se lancèrent un coup d'œil. Ni l'un ni l'autre ne dit un mot. Et puis ils regardèrent autour d'eux, vers le grand couloir qui s'étendait au loin, éclairé par des lumières encastrées qui leur étaient familières à tous deux.

Le plus bas niveau de la forteresse !

CHAPITRE XIV

Quelques gardes de l'Union, stupéfaits, s'avancèrent vers eux en halant un canon soufflant.

Barris tira. Des brûleurs, derrière lui, passèrent à l'action sur le canon qui tira une fois au hasard. Le plafond du corridor fondit ; des nuages de cendres volèrent autour d'eux. Barris avança. Maintenant le canon soufflant était hors d'usage. Les gardes de l'Union reculèrent, tirant pour couvrir leur retraite.

— L'équipe des mines, ordonna Barris.

L'équipe avança et lança ses mines à tête chercheuse. Elles descendirent le couloir à la poursuite des gardes de l'Union qui battaient en retraite. À leur vue, ce fut la déroute et les gardes s'enfuirent. Les mines explosèrent, faisant jaillir des flammes sur les murs.

— Par ici.

À demi accroupi, Barris s'avança le long du couloir, tout en étreignant fermement la grenade atomique. Le tournant franchi, il aperçut les gardes de l'Union fermant une issue de secours.

— Empêchez-les ! hurla Barris.

Fields le dépassa, courant à longues enjambées, les bras comme des ailes de moulin à vent. Son brûleur traça un ruban de cendre dans le mécanisme de la fermeture ; des morceaux d'acier volèrent dans l'air. Derrière la porte, des équipes de l'Union amenaient un autre canon mobile. Quelques marteaux tournoyaient autour de leurs têtes, en criant des instructions.

Suivant Fields, Barris atteignit la porte. Une foule d'hommes les dépassa, tirant à travers la brèche étroite. Un marteau passa par l'ouverture et vola droit sur Barris ; il eut une brève vision d'yeux métalliques et étincelants, de griffes serrées... et le marteau disparut, touché par le rayon d'un brûleur.

Fields s'était assis sur le sol près de la charnière de la porte. Ses doigts d'expert suivaient les fils de branchement. Un éclair

jaillit. La fermeture trembla et fléchit. Barris se jeta contre la porte de tout son poids. Elle céda et s'ouvrit graduellement, laissant une large ouverture.

— Entrons, ordonna Barris.

Ses hommes franchirent l'ouverture et vinrent s'abattre contre la barrière hâtivement élevée par les gardes de l'Union. Des marteaux plongeaient frénétiquement sur eux, heurtant violemment leurs têtes.

Barris se fraya un chemin et passa. Il jeta un regard circulaire : une série de couloirs s'enfonçaient dans différentes directions. Il hésita.

« *Suis-je capable de le faire ?* » se demandait-il.

Retenant son souffle, il se mit à courir, loin de Fields et de ses soldats, le long d'un couloir latéral. Le bruit du combat s'estompait derrière lui au fur et à mesure qu'il montait une rampe. Une porte s'ouvrit automatiquement devant lui. Tandis qu'elle se refermait derrière lui, il ralentit, haletant.

Un moment plus tard, il marchait rapidement le long d'un couloir, dans le silence, loin de toute agitation fiévreuse. Il parvint à un ascenseur, s'arrêta et appuya sur un bouton. L'ascenseur fut là presque immédiatement. Il y pénétra et le programma pour les niveaux supérieurs.

« C'était le seul moyen » se disait-il.

Il s'efforçait de garder son calme tandis que l'ascenseur l'emportait de plus en plus loin de Vulcain III et du théâtre des opérations. *Aucun assaut direct ne pouvait réussir.*

Lorsqu'il s'estima assez haut, il stoppa l'ascenseur et sortit. Un groupe de fonctionnaires de l'Union était là, en pleine discussion : des employés de bureau et des rédacteurs ; des hommes ou des femmes vêtus de gris qui lui jetèrent un bref regard ou l'ignorèrent. Il entrevit des portes de bureaux... sans s'arrêter un instant, il poursuivit son chemin.

Il arriva alors à une place d'où partaient plusieurs couloirs.

Derrière un tourniquet, se trouvait un robot contrôleur inactif, car personne n'utilisait ses compétences. Sentant la présence de Barris, il s'alluma.

— Vos papiers, monsieur.

— Directeur, répondit Barris en exhibant son galon.

Devant lui le tourniquet resta immobile.

— Ce secteur est interdit. Que faites-vous ici et avec l'autorisation de qui cherchez-vous à entrer ?

Barris répliqua d'une voix coupante :

— Ma propre autorisation. Ouvrez. C'est urgent.

Ce fut le ton de sa voix que le robot retint, plutôt que les paroles. Le tourniquet cliqueta ; ce mécanisme standard avait fonctionné comme il l'avait fait bien des fois dans le passé.

— Pardonnez intrusion dans affaire urgente, directeur.

Après s'être excusé, le robot se tut et sa lumière s'éteignit. Barris poursuivit sa route jusqu'à une rampe de descente rapide. Il y prit place. La rampe plongeait. De nouveau, il descendait vers le niveau le plus bas, vers Vulcain III.

Lorsque Barris quitta la rampe, plusieurs gardes se tenaient dans le couloir. Ils lui jetèrent un regard et commencèrent à se mettre au garde-à-vous. Puis l'un d'eux eut une grimace convulsive, et sa main tâtonna stupidement sa ceinture. Sortant son brûleur, Barris tira. Le garde, décapité, s'effondra ; les autres gardes, paralysés et incrédules, regardaient fixement Barris.

— Un traître ! Ici ! Parmi nous !

Les gardes restèrent bouche bée.

— Où est le directeur Reynolds ?

Avalant sa salive, l'un des gardes expliqua :

— Dans le bureau six, monsieur. Par là.

— Pouvez-vous le faire venir ici ou dois-je aller le chercher ?

L'un des gardes murmura :

— Si vous voulez attendre ici, monsieur...

— Attendre ici ? Diable ! Sommes-nous censés rester là tandis qu'ils défoncent les murs et nous massacrent ? Vous savez qu'ils ont pénétré en deux endroits avec des perceuses ?

Tandis que les gardes balbutiaient une réponse inaudible, il fit demi-tour et s'éloigna à grands pas dans la direction indiquée par le garde.

« Aucun des hommes de l'Union, pensait-il, ne discutera jamais avec un directeur ; cela pourrait lui coûter son poste... ou, dans le cas présent, sa vie. »

Dès qu'il fut hors de vue des gardes, il quitta le couloir. Un instant plus tard, il parvenait dans une artère principale, bien éclairée. Le sol sous ses pieds ronflait et vibrait ; et tandis qu'il avançait, il sentit s'accroître l'intensité des vibrations. Le centre de Vulcain III n'était plus loin.

Le couloir fit un brusque tournant sur la droite. Il le prit et se trouva en face d'un jeune fonctionnaire de classe T et de deux gardes. Les trois hommes étaient armés. Ils poussaient un chariot métallique chargé de cartes perforées ; il identifia les cartes comme un des moyens par lesquels, en certaines circonstances, on alimentait les ordinateurs Vulcain en informations. Ce jeune fonctionnaire faisait donc partie de l'équipe de codage.

— Qui êtes-vous ? interrogea Barris avant que le jeune fonctionnaire ait pu ouvrir la bouche. Quelle autorisation avez-vous pour être dans cette zone ? Montrez-moi l'ordre écrit.

Le jeune fonctionnaire s'expliqua :

— Je me nomme Larson, directeur. J'étais directement responsable devant Jason Dill avant sa mort.

Regardant Barris, il sourit respectueusement.

— Je vous ai vu plusieurs fois avec le directeur Dill, monsieur. Quand vous êtes venu ici à propos de la reconstruction de Vulcain II.

— Il me semble vous avoir remarqué.

Poussant son chariot. Larson commenta :

— Je dois fournir ces cartes immédiatement à Vulcain III ; avec votre permission, je vais y aller. Comment se déroule le combat au-dessus de nous ? Quelqu'un m'a dit qu'ils ont pénétré quelque part ? Et j'ai, entendu beaucoup de bruit.

Évidemment agité, mais plus encore occupé à mener à bien sa tâche, Larson continua :

— Il est stupéfiant de voir combien Vulcain III est actif, après être resté inactif pendant tant de mois. Il se rattrape en fabriquant un grand nombre d'armes efficaces pour affronter la situation actuelle.

Jetant un coup d'œil sur Barris, il dit avec perspicacité :

— N'est-il pas probable que Reynolds va devenir le nouveau directeur général ? Son habile accusation contre Dill, la façon dont il a exposé les différents...

Il s'interrompt, manœuvrant la combinaison d'ouverture des portes. Et les portes s'ouvrirent.

Devant Barris s'étendait une salle immense. À l'autre extrémité, il vit un mur de métal, parfaitement lisse ; le côté d'un cube ; une partie de quelque chose qui était enfoncé dans la masse. Il ne fit que l'entrevoir.

— Nous sommes arrivés, lui dit Larson. Ici, c'est paisible en comparaison de ce qui se passe au-dessus de nous. Vous n'auriez pas pensé qu'il avait quelque chose à voir avec la lutte contre les Sauveurs. Et cependant tout est dirigé d'ici.

Larson et les deux gardes poussèrent plus avant le chariot de cartes perforées.

— Cela vous intéresse-t-il de venir plus près et de regarder comment nous lui fournissons des informations ? C'est assez captivant !

Dépassant Barris, Larson commença à diriger le déchargement des cartes. Se tenant derrière les trois hommes, Barris plongeait la main dans sa poche. Ses doigts se refermèrent sur l'objet en forme d'oignon.

Comme il sortait la grenade atomique, il aperçut, sur la manche de Larson, un insecte de métal brillant qui s'y accrochait, les antennes frémissantes. Pendant un instant, Barris pensa qu'il s'agissait d'un insecte qui était venu avec lui de là-haut, dans la forêt.

L'insecte s'envola, et il entendit la plainte aiguë de la haute fréquence lorsqu'il passa près de lui. Il sut alors ce que c'était : un minuscule marteau, une version miniaturisée servant uniquement à l'observation. Il connaissait donc sa présence depuis le moment où il avait rencontré Larson.

Voyant qu'il suivait du regard l'insecte qui sifflait en s'éloignant, Larson commenta :

— Encore un autre ! L'un d'eux a tourné toute la journée autour de moi. Il s'est cramponné à ma blouse de travail pendant un moment. Vulcain III les utilise pour porter des messages. J'en ai déjà vu un certain nombre par ici.

Du minuscule insecte sortit un cri perçant à briser les tympanes :

— Arrêtez-le ! Arrêtez-le immédiatement !

Ahuri, Larson cligna des yeux.

La grenade à la main, Barris s'avança à grands pas vers la face de Vulcain III. Il ne courait pas ; il marchait rapidement et silencieusement.

— *Arrêtez-le. Larson, strida le marteau d'une voix aiguë. Il est ici pour me détruire ! Éloignez-le de moi !*

Serrant très fort la grenade, Barris commença à courir. Un brûleur tira à côté de lui, le manquant. Il se pencha et courut en zigzaguant.

— *Si vous le laissez me détruire, vous détruisez le monde !*

Un second marteau minuscule apparut, dansant dans l'air autour de Barris.

— *Insensé !*

Il entendit, venant des autres coins de la salle, les insultes que lui lançaient d'autres extensions mobiles.

— *Monstre !*

De nouveau un rayon thermique cingla à côté de lui ; il manqua tomber et, sortant son propre brûleur, se retourna et tira.

Il vit une scène rapide : Larson avec les deux gardes tirant sur lui sans viser, essayant de ne pas atteindre la face de Vulcain III. Son propre rayon atteignit l'un des gardes ; celui-ci cessa aussitôt de tirer et tomba en se tordant de douleur.

— *Écoutez-moi !*

Un marteau de taille normale se fit entendre, voletant dans la salle en direction de Barris. Dans une fureur désespérée, le marteau fonça sur lui, le manqua et alla s'écraser contre le sol en béton ; ses morceaux s'éparpillèrent.

— *Pendant qu'il en est encore temps ! Faites-le partir, vous, le chef de l'équipe de codage ! Il me tue !*

Avec son brûleur, Barris descendit un marteau qui débouchait au-dessus de lui ; il ne l'avait pas vu arriver dans la salle. Le marteau, endommagé seulement, se posa en sautillant. Avancant avec peine vers Barris en se traînant sur le sol, il poussait des cris rauques :

— *Nous pouvons nous mettre d'accord ! Nous pouvons conclure un arrangement !*

De nouveau, il se mit à courir.

— *On peut entreprendre des pourparlers ! Il n'y a pas de désaccord de base !*

Levant le bras, il lança la grenade.

— *Barris ! Barris ! Je vous en prie, ne...*

Barris se jeta à terre, les bras protégeant son visage. Un océan de lumière blanche le submergea, l'arracha et le jeta de côté.

« Je l'ai eu, pensa-t-il. J'ai réussi. »

Un monstrueux vent chaud l'atteignit et l'entraîna.

Il glissa. Décombres et débris flamboyants jaillissaient autour de lui. De loin, une surface se précipita sur lui. Il se plia en deux, protégeant sa tête ; puis, à toute vitesse, il passa à travers la surface, qui se déchira, et continua, culbutant dans l'obscurité, balayé par des marées de vent et de chaleur. Son ultime pensée fut : « *Cela valait la peine. Vulcain III est mort.* »

Le Père Fields, assis, regardait un marteau. Celui-ci titubait. Il hésitait dans son vol frénétique et sans but. Puis il tomba en vrille sur le sol.

Un par un, les marteaux s'écrasèrent et ne bougèrent plus. Ce n'étaient plus que des masses inertes de métal et de plastique.

« Quel soulagement ! » pensa-t-il.

Se remettant sur pied, il se dirigea d'un pas mal assuré vers les quatre hommes du corps médical.

— Comment est-il ?

Le docteur lui répondit sans lever les yeux de son patient.

— Nous faisons des progrès. Sa poitrine a été très abîmée. Nous avons dû brancher une prothèse extérieure cœur-poumon. Cela lui redonne de la vitalité.

Les instruments chirurgicaux semi-automatiques parcouraient le corps de William Barris, explorant, réparant. Ils paraissaient en avoir terminé avec la poitrine ; maintenant ils portaient leur attention sur son épaule fracturée.

Un des hommes du corps médical jeta un coup d'œil autour de lui.

— Nous avons besoin de prothèse osseuse et nous n'en avons pas ici. Il nous faut retourner à Genève.

— Bien. Préparez-le au voyage.

La civière fut habilement glissée sous Barris et commença à le soulever.

— C'est lui, le traître ! dit une voix à côté de Fields.

Il tourna la tête et vit le directeur Reynolds fixant haineusement Barris. Ses vêtements étaient déchirés. Au-dessus de son œil gauche une profonde entaille saignait.

— Vous voilà sans travail, maintenant, lui dit Fields.

— Et vous aussi. Que devient la grande croisade, maintenant que Vulcain III n'existe plus ? Avez-vous un autre programme à offrir ?

— Le temps le dira !

Il marchait à côté de la civière qui emportait Barris le long de la rampe jusqu'au navire qui l'attendait.

— Vous avez très bien réussi.

Il alluma une cigarette et la glissa entre les lèvres entrouvertes de Barris.

— Il vaut mieux que vous ne parliez pas. Les robots chirurgiens travaillent encore sur vous.

Il indiquait du doigt les différentes unités qui s'affairaient sur l'épaule endommagée de Barris.

Ce dernier murmura faiblement :

— Est-ce que les organes calculateurs de Vulcain III...

— Quelques-uns subsistent. Assez pour ce que vous avez l'intention de faire. Vous pourrez additionner et soustraire avec ce qui reste.

Voyant, l'inquiétude tordre le visage du blessé, il le rassura :

— Je plaisantais. Une grande quantité d'éléments a été sauvée. Ne vous inquiétez pas. Et ils peuvent rafistoler les parties que vous désirez. À vrai dire, je peux probablement les aider. J'ai encore quelque compétence.

— La structure de l'Union sera différente.

— Oui.

— Nous élargirons notre base. Nous le devons.

Fields regarda par le hublot du vaisseau, paraissant ignorer le blessé. À la fin, Barris cessa de parler. Ses yeux se fermèrent.

Fields prit la cigarette qui avait roulé de ses lèvres sur sa chemise.

— Nous parlerons plus tard, conclut Fields en finissant la cigarette.

Le navire ronronnait en direction de Genève.

Regardant le ciel vide, Fields pensait :

« C'est agréable de ne plus voir voler ces objets aux alentours. Quand l'un d'eux mourut, tous moururent. C'est étrange de réaliser que nous avons vu notre dernier... marteau bourdonner, pousser des cris perçants, attaquer, bombarder et ne laisser que dévastation derrière lui. Barris l'avait dit : il fallait tuer le tronc. Cet homme avait eu raison à propos de beaucoup de choses. Il était le seul qui pouvait pénétrer aussi loin. Nous, ils nous auraient arrêtés. L'attaque s'embourbait jusqu'au moment où ces choses se sont arrêtées de voler. Je me demande s'il a raison au sujet du reste ? »

Dans sa chambre d'hôpital à Genève, Barris était assis dans son lit. Fields lui faisait face.

— Que pouvez-vous me dire sur ce qu'il en reste ? J'ai un souvenir flou du voyage jusqu'ici. Vous m'avez dit que la plupart des éléments des mémoires subsistaient ?

— Vous tenez tant à le reconstruire ?

— En tant qu'instrument ! Pas en tant que maître ! Ce sont les termes de l'accord passé entre nous. Vous devez permettre de continuer à utiliser rationnellement les machines.

Fields hocha la tête.

— Si vous pensez pouvoir garder le contrôle dans de bonnes mains, dans vos mains, je n'ai plus rien contre les machines en tant que telles ; j'aimais beaucoup Vulcain II... jusqu'à un certain point.

— Et arrivé à ce point vous l'avez détruit.

Les deux hommes se regardèrent.

— Je n'y toucherai pas. Il s'agit d'un marché loyal. Vous avez fait sauter l'objet. Je le reconnais.

Barris grogna, mais ne dit rien.

— Vous avez mis fin au culte du technocrate. Je suis diablement dégoûté de ce bourrage de crâne. Comme si des

compétences manuelles, faire de la maçonnerie ou ajuster des tuyaux, ne valaient rien. Comme si les gens qui travaillent de leurs mains, avec l'habileté de leurs doigts... Je suis fatigué que ces gens soient encore relégués au second plan.

— Je ne vous blâme pas.

— Nous coopérerons avec vos prêtres en gris, comme nous les appelions dans nos brochures. Mais prenez garde. Si l'aristocratie des règles à calculer, des cravates pastel et des chaussures noires nous échappe des mains...

Il désigna la rue, au loin, sous les fenêtres.

— Vous nous entendrez là, de nouveau.

— Ne me menacez pas, dit Barris calmement.

Fields rougit.

— Je ne vous menace pas. Je vous fais remarquer des faits. Car si nous sommes exclus de l'élite gouvernante, *pourquoi coopérerions-nous ?*

Il y eut un silence.

— Que voulez-vous que nous fassions d'Atlanta ? demanda finalement Barris.

— Nous nous mettrons facilement d'accord là-dessus.

Il jeta sa cigarette d'une chiquenaude ; puis se baissa, la ramassa et l'écrasa.

— Je désire voir cet endroit démonté pièce par pièce jusqu'à ce que l'on puisse y mettre des vaches à brouter. Un beau pâturage avec de nombreux arbres !

— Bon.

— Ma fille Rachel peut-elle entrer un moment ? Elle aimerait vous parler.

— Plus tard, peut-être. J'ai encore trop de choses à mettre en ordre dans ma tête.

— Elle désire que vous entamiez une action judiciaire contre Taubmann pour cette lettre diffamatoire qu'il a écrite sur vous ; cette lettre qu'on lui a reprochée, à elle. Voulez-vous mon opinion ?

— D'accord.

— Je pense que nous devrions décréter une amnistie. Pour mettre fin à tout ça une fois pour toutes. Gardez Taubmann ou

retirez-le de l'Organisation, mais mettons fin à ces accusations... même exactes.

— Même un soupçon est toujours un soupçon.

Fields laissa voir son soulagement.

— Nous allons avoir beaucoup à faire ; beaucoup à reconstruire.

— Dommage que Jason Dill ne soit pas ici pour nous exhorter. Il aurait pris plaisir à écrire des directives pour la reconstruction. Vous avez travaillé pour Vulcain II, et Dill aussi. Pensez-vous que Vulcain II ait été jaloux de Vulcain III ? Ils n'ont peut-être été que des mécaniques ; mais, en ce qui nous concerne, c'étaient deux entités en lutte, chacune cherchant à abattre l'autre.

Fields murmura :

— Et chacun d'eux alignant ses défenseurs ! Suivant votre analyse...

Il s'arrêta, son visage assombri par l'introspection.

— Vulcain II a gagné.

— Oui. Il nous a virtuellement réunis tous d'un côté, avec Vulcain III de l'autre. Nous nous sommes ligüés contre Vulcain III.

Il eut un rire brusque.

— La logique de Vulcain III ne l'a pas trompé : il y avait une conspiration universelle dirigée contre lui et, pour se préserver, il devait inventer, développer et produire une arme après l'autre. Et cependant, il fut détruit. Ses soupçons paranoïaques, en fait, étaient fondés.

« Comme le reste de l'Union, pensait Barris, Vulcain III, Dill, moi-même, comme Rachel Pitt et Taubmann, nous étions tous entraînés dans un maëlstrom d'accusations mutuelles, de soupçons et de constructions pathologiques. »

— Des pions, continuait Fields. Nous, humains, nous n'étions que les pions de ces deux choses. Ils nous opposaient l'un à l'autre, comme des pièces inanimées. Les choses devenaient vivantes et les organismes vivants étaient réduits à l'état de choses. Tout était à l'envers comme une vue morbide de l'humanité.

Se tenant sur le seuil de la chambre d'hôpital, Rachel Pitt dit d'une voix basse :

— J'espère que nous pourrons nous sortir de ce point de vue morbide.

Elle sourit timidement et s'avança vers Barris et son père.

— J'ai réfléchi. Je ne désire plus d'action légale contre Taubmann.

« A-t-elle fait le point en écoutant notre conversation ? » s'interrogea Barris.

Mais il ne dit rien.

— Combien de temps pensez-vous que cela prendra ? demanda Fields en l'observant intensément. La *vraie* reconstruction ; non pas celle des bâtiments et des routes, mais celle des esprits ? Depuis l'enfance, nous avons été élevés dans la méfiance et la suspicion mutuelle. Nous ne pourrons nous en débarrasser du jour au lendemain.

« Il a raison, pensa Barris. Cela va être dur. Et cela prendra beaucoup de temps. Peut-être des générations ! »

Mais du moins les éléments vivants, les êtres humains, avaient survécu. Et non les mécaniques. C'était un bon signe, un pas dans la bonne direction.

En face de lui, Rachel Pitt souriait avec plus d'assurance.

S'avançant vers lui, elle se pencha et posa une main rassurante sur la couche de plastique qui recouvrait son épaule.

— J'espère que vous serez bientôt sur pied.

Il considéra cela comme un bon signe pour l'avenir.

Fin
